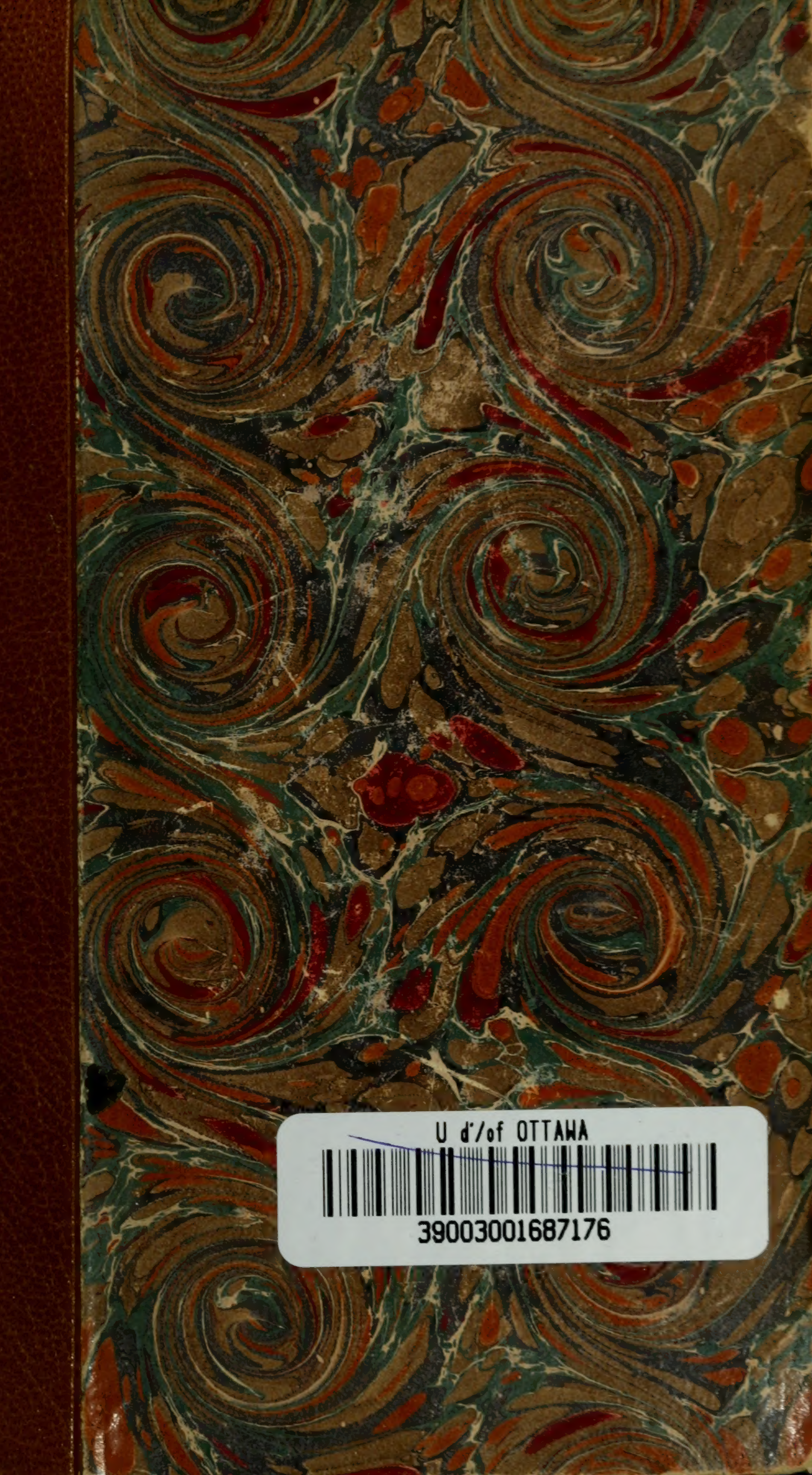


BOURGEOIS

ET

GENS DE PEU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

Format in-16, broché, à 3 fr. 50 le volume.

Essais et fantaisies. Un vol.

Saint François d'Assise et la légende des trois compagnons. Un vol.

La jeunesse de la Grande Mademoiselle (1627-1652). Un vol.

Louis XIV et la Grande Mademoiselle (1652-1693). Un vol.

Madame, mère du Régent. Un vol.

Princesses et grandes dames (Marie Mancini. — La reine Christine. — Une princesse arabe. — La duchesse du Maine. — La margrave de Bayreuth). Un vol. in-16, broché. 1 fr.

Poètes et Névrosés (Hoffmann. — Quincey. — Edgar Poë. — Gérard de Nerval). Un vol. in-16, broché. 1 fr.

Portraits de femmes (Mme Carlyle. — George Eliot. — Une détraquée. — Un couvent de femmes en Italie au XVIe siècle. — Psychologie d'une sainte). Un vol. in-16, broché. 1 fr.

Bourgeois et gens de peu. Un vol. in-16, broché. 1 fr.

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Format in-16, broché, à 2 francs le volume.

Bernardin de Saint-Pierre. Un vol.

Alfred de Musset. Un vol.

741-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-10.

ARVÈDE BARINE

pseud. de Cécile Vincens

BOURGEOIS

ET

GENS DE PEU

UN JUIF POLONAIS

BOURGEOIS D'AUTREFOIS — UNE AME SIMPLE

UN ÉVADÉ DE LA CIVILISATION

LES GUEUX D'ESPAGNE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

UN JUIF POLONAIS

UN JUIF POLONAIS

Les juifs de Pologne étaient au XVIII[e] siècle les plus misérables de l'Europe. Méprisés, pressurés, chassés de tous les emplois, la justice n'existait pas pour eux, ni la pitié. Ils étaient repoussés par tous, en aversion et en dégoût à tous, à peine comptés pour des hommes dans un pays où les paysans vivaient comme des animaux, et l'habitude de la terreur les avait rendus lâches et vils. Tous les maux qu'entraînent l'oppression et l'insécurité fondant sur eux à la fois, leur âme s'était affaissée sous le poids du malheur. Ils méritaient le nom de barbares par leur ignorance et leur crédulité, aussi bien que par la grossièreté de leur nourriture et de leurs vêtements et la saleté dans laquelle ils se complaisaient.

Le hasard voulut que, vers le milieu du siècle dernier, un enfant qui avait presque du génie naquit dans une de ces tristes demeures de juifs polonais,

où l'on s'éveillait chaque matin dans l'attente d'une avanie ou d'une exaction. Un autre hasard voulut que cet enfant, nommé Salomon Maimon, sentît obscurément sa valeur et employât toutes les forces d'un esprit vigoureux à sortir des ténèbres intellectuelles qui l'enveloppaient. Après une lutte obstinée et une vie de héros picaresque, il finit par marquer sa place dans l'histoire de la philosophie et amener Kant à compter avec lui; mais il avait fui la Pologne trop tard, déjà atteint de la pourriture morale qui rongeait sa communauté. L'auteur de la *Philosophie transcendantale* resta, jusqu'à son dernier soupir, un gueux pittoresque, une manière de Diogène écrivailleur.

Nous allons introduire le lecteur de bonne volonté, que ne rebute point le spectacle des misères et des laideurs de l'humanité, dans le milieu lamentable où Salomon Maimon passa sa jeunesse. Nous retracerons ensuite la carrière singulière de ce bizarre personnage, qui a pris soin de ne nous laisser ignorer aucune de ses chutes. C'est, en effet, d'une *Autobiographie* [1], aussi cynique que l'existence de son auteur, que nous tirerons une grande partie de notre récit. En joignant à ces curieux Mémoires, à peu près inconnus en France, quelques écrits de contemporains [2] et les travaux des historiens [3], on fait surgir un monde

1. *Salomon Maimons Lebensgeschichte* (Berlin, 1792-1793).
2. *Maimoniana*, par Sabattia-Joseph Wolff (Berlin, 1813). Voir aussi les lettres de Kant.
3. *Geschichte der neuern Philosophie*, par Kuno Fischer; *Histoire des Israélites*, par Théodore Reinach, etc.

digne de Callot. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il, devant de si dures souffrances, des injustices si odieuses, des humiliations si cruelles et si prolongées, que les victimes ne soient pas tombées plus bas encore. S'il est vrai, comme on l'a dit, que chacun de nous soit, dans une certaine mesure, son propre créateur, nous sommes aussi les créateurs de ceux qui sont dans notre dépendance et sous notre talon. L'histoire que voici montre avec une clarté presque importune la responsabilité des dominateurs.

I

Au milieu du siècle dernier, les bateaux qui remontaient le Niémen rencontraient, non loin de la petite ville de Mir, un petit port et un vieux pont de bois. Diverses constructions, également en bois, couvraient la rive marécageuse. Il y avait un moulin à eau, un magasin à marchandises, une auberge, un petit village, et une grande ferme d'où dépendaient le village et le reste. Tout cela offrait un aspect délabré et misérable. Le port et le pont étaient en ruines. Le magasin n'avait pas de fenêtres. Les maisons de paysans n'étaient que des huttes sordides. Les bâtiments de la ferme, endommagés par plusieurs incendies, n'avaient jamais été réparés; les murs de la bergerie avaient de grands trous, et les portes des granges manquaient de serrures. Quelques champs labourés entouraient le village; au delà

commençait la forêt. On nommait cet endroit Sukoviborg. Il était le centre d'un trafic assez important et faisait partie des immenses domaines du prince Radzivil.

Depuis plusieurs générations, la grande ferme de Sukoviborg était exploitée par une famille juive dont le chef, à l'époque où commence notre récit, était un vieillard appelé Joseph. Le bonhomme passait pour avoir amassé une petite fortune, bien qu'il continuât d'observer l'économie la plus stricte, autant par goût que par prudence. Sa famille se nourrissait d'un mauvais pain noir plein de son, de gros légumes et de laitage. Elle s'habillait des étoffes les plus grossières et vivait dans la saleté et la vermine. L'un des fils, Josué, qui fut le père de Salomon Maimon, était un peu mieux vêtu que les autres à cause de son titre de rabbin, qui l'obligeait à garder certaines bienséances; mais chaque fois qu'il se commandait un costume, le vieux Joseph se lamentait à haute voix : « Nos pères, disait-il, ne connaissaient pas ces modes nouvelles, et ils étaient cependant des gens pieux. Il te faut un habit de drap, il te faut des culottes de cuir, et avec des boutons encore, et le reste à l'avenant. Tu finiras par me réduire à la mendicité; je serai mis en prison à cause de toi. Pauvre malheureux que je suis! Qu'est-ce que je vais devenir? »

D'autres dépenses le trouvaient encore plus intraitable. On ne put jamais obtenir de lui de se servir de chandelles. C'était à ses yeux une dépense tout à fait extravagante. Ses pères s'étaient toujours contentés d'éclats de bois résineux, qu'on fichait dans

une fente du mur en bois; pourquoi être plus difficiles qu'eux? Il est vrai que ces éclats de bois mettaient périodiquement le feu à la maison, mais le grand-père Joseph fermait obstinément l'oreille à ces sortes de considérations. Les innovations lui semblaient autant d'impiétés, et le vieillard vivait dans la crainte du Seigneur.

Il n'admettait pas non plus qu'il pût faire aucune réparation à aucune construction. Les bateliers du Niémen entraient dans le magasin par les ouvertures sans fenêtres et le pillaient. Les paysans entraient dans les granges sans serrures et volaient le grain. Les loups entraient dans la bergerie par les trous des murs et emportaient les moutons. Le grand-père Joseph répondait à tous les gémissements que les réparations regardaient le propriétaire, le prince Radzivil. Il se pouvait qu'il eût avantage à les faire à défaut du prince Radzivil; mais elles ne le regardaient pas, et il était résolu à ne pas mettre un clou. Ses pères, avant lui, n'avaient jamais rien réparé.

Par les mêmes raisons, il se refusait absolument à consolider le pont. Ses pères s'y étaient toujours refusés, bien qu'il leur en coûtât cher. Il arrivait que les planches pourries cédaient sous les pas des chevaux, dont les cavaliers roulaient alors dans la boue. Quand la victime de l'accident était un noble polonais, celui-ci envoyait saisir le fermier de la grande ferme et le faisait fouetter sur le pont même, pour le punir de ne pas mieux entretenir le passage. Les pères du vieux Joseph avaient été ainsi cruellement fustigés. Plutôt que de céder et

de réparer le pont, ils prirent le parti de placer une sentinelle sur l'autre rive du fleuve. Dès que la sentinelle voyait poindre sur la route un seigneur polonais, reconnaissable à son brillant costume et à son escorte, elle accourait donner l'alarme à la ferme et à l'auberge, et tous les habitants de déguerpir à l'instant, jeunes et vieux, hommes et femmes, et de fuir à toutes jambes vers la forêt prochaine. Ils y passaient d'ordinaire la nuit, tandis que les nobles voyageurs, installés en conquérants dans la maison vide, mangeaient, buvaient, emportaient ce qui leur convenait et ouvraient, en s'en allant, les robinets des tonneaux de bière et d'eau-de-vie. Quand on les supposait partis, les maîtres du logis rentraient l'un après l'autre, avec mille terreurs et précautions, et la sentinelle retournait à son poste jusqu'à la prochaine alerte.

Les fuites dans la forêt étaient accompagnées d'incidents qu'on se redisait d'une génération à l'autre. Le père de Salomon, Josué, avait coutume de raconter aux siens qu'il était passé un seigneur polonais lorsqu'il avait huit ans : « Toute la famille avait fui vers son asile accoutumé; mais mon père, qui était à jouer derrière le poêle et ignorait ce qui se passait, était resté tout seul à la maison. Quand le seigneur, en colère, entra avec sa suite et ne vit personne sur qui se venger, il ordonna de chercher partout, et l'on découvrit mon père derrière le poêle. Le noble lui demanda s'il voulait boire de l'eau-de-vie. L'enfant refusa. « Si tu ne veux pas boire de « l'eau-de-vie, tu boiras de l'eau », cria le seigneur,

et il fit apporter un seau d'eau, qu'il força mon père, à coups de fouet, à boire tout entier. Il en résulta naturellement une fièvre quarte, qui dura près d'un an et ruina complètement sa santé. »

Salomon lui-même avait été perdu dans les bois, tout enfant, un jour que l'escorte du seigneur polonais s'était amusée à donner la chasse aux fuyards. Un paysan qui passait là par hasard le ramassa.

Il n'y avait rien qu'un noble ne se permît vis-à-vis d'un juif. Le prince Radzivil renchérissait en mauvais traitements sur les autres seigneurs, quand il daignait visiter ses domaines. « Ce n'était pas un méchant homme au fond, dit Salomon Maimon, son très humble sujet; mais l'ignorance et l'oisiveté le menèrent à la boisson, et il commettait alors des actions « très ridicules ». Un jour, il envoya chercher un « respectable » barbier juif. « Avez-vous « apporté vos instruments? — Oui, Altesse sérénis« sime. — Alors, dit le prince, donnez-moi une lan« cette, et je vais vous ouvrir une veine. » Le pauvre barbier fut obligé de se soumettre. Le prince saisit la lancette, et comme il n'y entendait rien, et que d'ailleurs l'ivresse faisait trembler sa main, il blessa le barbier d'une manière digne de pitié. » Il va de soi que les courtisans s'extasièrent sur l'habileté chirurgicale du maître.

Une autre fois, ne sachant plus ce qu'il faisait, il entra dans une église et la souilla. Après qu'il eut cuvé son vin, le clergé lui révéla l'horrible profanation commise dans l'ivresse. « Eh! répliqua le prince, nous aurons bien vite réparé ça. » Il ordonna

à la communauté juive de fournir à ses frais une quantité prodigieuse de cierges, qu'on brûla dans l'église pour la purifier, et son péché fut effacé.

Une autre fois encore, il monta en carrosse, suivi de toute sa cour, et se rendit à une synagogue juive, où il condescendit à briser les carreaux, les poêles et les vases, à jeter par terre les saintes écritures, bref, à tout saccager. Un juif qui se trouvait là, ayant osé ramasser un volume des saintes écritures, « eut l'honneur de recevoir une balle de mousquet de la propre main de Son Altesse sérénissime ». Le noble prince se rendit ensuite à une autre synagogue, où il recommença, puis au cimetière juif, où il détruisit les tombeaux.

Les intendants des seigneurs se croyaient tout permis, à l'exemple de leurs maîtres, vis-à-vis des juifs. Les popes se croyaient également tout permis. Tout le monde se croyait tout permis, car, ainsi que le disait le pope de Sukoviborg à un paysan, pour le décider à accuser faussement le vieux Joseph d'assassinat : — « Les juifs sont une race endurcie, et damnée pour toute l'éternité. Vous ferez donc une œuvre méritoire en cachant ce cadavre, sans qu'on s'en aperçoive, dans la maison de ce maudit fermier juif. » Le paysan crut le pope, cacha le cadavre dans un sac, fut cause qu'on envoya trois fois le vieux Joseph à la torture, et demeura convaincu qu'il avait accompli une œuvre méritoire. Cette tragique aventure fut mise en épopée par Josué le rabbin. Le jour anniversaire de la délivrance du grand-père, on lisait solennellement le poème de son fils devant la famille

assemblée, et l'on rendait des actions de grâces à Dieu pour avoir protégé l'innocence.

Les juifs de Pologne avaient connu des jours meilleurs. Ils avaient traversé au XVI[e] siècle une ère de prospérité, presque de puissance. En ce temps-là, le commerce et l'industrie étaient entre leurs mains. Ils comptaient plus de trois mille négociants en gros contre cinq cents chrétiens. Ils étaient distillateurs, orfèvres, tisserands, forgerons. Les rois leur demandaient des trésoriers et des médecins, les seigneurs des intendants et des fermiers. Ils excitaient la haine, à cause de leur religion, l'envie, à cause de leur prospérité; ils n'excitaient pas le mépris. — « Les peuples de Pologne, écrivait le nonce Commendoni [1], ont parmi eux une multitude de juifs qui ne sont pas, comme dans la plupart des pays, réduits à une vie misérable, à l'usure et aux travaux serviles. On en voit qui possèdent des champs et font le négoce, d'autres qui s'adonnent aux travaux littéraires et scientifiques, principalement à l'astronomie et à la médecine. Les juifs sont généralement préposés à la rentrée des impôts; ils parviennent souvent à l'aisance et à la considération; égaux des hommes libres, ils leur commandent même par endroits. Aucune coiffure particulière, aucun signe apparent ne les distingue des chrétiens; ils sont soldats, ils portent l'épée, bref, ils vivent sur un pied d'égalité complet avec les autres habitants du royaume. »

1. Jean-François Commendoni, né à Venise en 1524, mort en 1584. Fléchier a traduit sa *Vie*, écrite en latin par Graziani.

La communauté polonaise se perdit par sa propre faute. « Les lumières et la moralité des juifs de Pologne, a dit un de leurs historiens [1], n'étaient malheureusement pas à la hauteur de leur prospérité matérielle. » Ils furent avides et faux; ils abusèrent de leur influence pour opprimer durement les serfs; ils s'enfoncèrent dans la superstition. L'expiation fut cruelle. Lors de la période de troubles et de guerres qui marqua en Pologne le milieu du XVIIe siècle, les juifs furent pillés et massacrés par tous les survenants : Cosaques, Russes, Suédois. On en tua plus de 200 000 en dix ans; on en vendit un grand nombre aux Turcs; le reste fut précipité dans l'abjection d'où il n'est pas encore sorti de nos jours. Les habitants de la grande ferme de Sukoviborg avaient déjà derrière eux un long passé d'opprobres, de terreurs, de coups de bâton, d'injustices criantes et de vie sordide, le jour où la femme de Josué mit au monde un fils qu'on nomma Salomon. On croit que c'était en 1754.

II

Le nouveau-venu était très éveillé et ne tarda pas à devenir le favori des habitués de l'auberge. Ceux-ci jouaient avec lui et travaillaient à leur manière à son éducation. Ils avaient surnommé sa mère *Mama Kuza*, nom très injurieux, paraît-il. L'un d'eux, vou-

1. Théodore Reinach.

lant voir comment le petit juif s'en tirerait, lui promit un jour autant de morceaux de sucre qu'il dirait de fois *Mama Kuza*. L'enfant savait qu'il serait puni s'il obéissait. D'un autre côté, il voulait avoir le sucre. « Alors, raconte-t-il, je dis : Herr Piliezki veut me faire dire *Mama Kuza*; mais je ne dirai pas *Mama Kuza*, parce que Dieu punit celui qui dit *Mama Kuza*. — J'eus ainsi mes trois morceaux de sucre. » Salomon Maimon s'est souvenu de cette anecdote, en écrivant ses mémoires, avec une complaisance visible.

Son enfance s'écoula parmi des scènes de ce genre, propres à enfoncer dans son jeune esprit l'idée de l'abaissement de sa race. Jamais de repos ni de sécurité. Les passages de troupes russes alternaient avec les passages de seigneurs polonais. Les Russes, qui convoitaient la Lithuanie, venaient de temps à autre ravager les biens du prince Radzivil et de tous les seigneurs qu'ils savaient mal disposés pour eux. Ils apportaient de leur pays l'habitude de considérer le juif comme un souffre-douleurs donné par la Providence, et c'était avec une sorte de joie sacrée qu'ils pénétraient dans les maisons du peuple maudit pour lui jeter ses verres et ses bouteilles à la tête, casser ses meubles à coups de hache, lui extorquer des vivres ou de l'argent, et finalement l'avilir par des traitements ignominieux. Pendant une de leurs incursions, un soldat avait été logé chez un fermier juif de la connaissance de Salomon, qui fut témoin de ce qu'on va lire.

Le soldat était allé boire. Il rentra gris, la tête

pleine d'idées d'ivrogne, et se mit à donner en tempêtant des ordres absurdes, que toute la famille s'empressait d'exécuter. Un plat qu'on servit lui déplut. Il demanda le beurre et vida le pot dans le plat, puis il demanda de l'eau-de-vie : « On lui en apporta une bouteille, qu'il versa dans le plat. Il se fit ensuite apporter quantité de lait, de poivre, de sel et de tabac, mit le tout dans le plat et mangea de cette mixture. Au bout de quelques cuillerées, il commença à envoyer des coups tout autour de lui, tira son hôte par la barbe, lui donna un tel coup de poing sur la figure que le sang sortit par la bouche, lui fit avaler de force de son excellent bouillon, et ainsi de suite jusqu'au moment où il fut tellement ivre, qu'il roula à terre. » Ses hôtes n'eurent même pas l'espoir d'être vengés par sa soupe au tabac, car rien ne faisait mal à un estomac russe du vieux temps. Nous l'avons vu en 1815. Dans un château que je connais bien, on ne sut comment s'éclairer jusqu'au départ des Cosaques. Ceux-ci, grands amateurs de chandelles, comme on sait, les croquaient toutes jusqu'à la dernière.

Le plus cruel était qu'il fallait sourire après avoir été battu, ramasser avec des courbettes les débris de son bien et ne montrer à ses persécuteurs qu'un visage soumis. On n'arrive pas impunément à ce degré de souplesse, et l'éducation des enfants s'en ressentait. L'art de tourner les difficultés y tenait naturellement la première place. A quoi leur auraient servi des paroles de fierté et de défi? Les seules paroles qui convinssent à l'enfant d'Israël, contraint

d'affronter la présence de l'oppresseur chrétien, étaient celles que Judith prononça devant Jéhovah avant de descendre de Béthulie vers le camp d'Holopherne : « Fais que ma parole tourne en ruse, et en plaie, et en ruine, à ceux qui ont entrepris des choses cruelles contre ton alliance et contre la maison que possèdent tes enfants ». Salomon Maimon nous montre Josué le rabbin incitant ses fils à lutter ensemble de ruse, et les préparant ainsi à la seule existence qu'il connût pour des juifs. « Pas de force, leur disait-il, mais des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui reprirent une fois par stratagème tous les boutons de sa culotte, que Salomon leur avait extorqués un peu auparavant d'une façon déloyale. Salomon se plaignit, mais son père lui répliqua en souriant : « Puisque tu es si crédule et que tu te laisses mettre dedans, tant pis pour toi; tâche d'être plus malin une autre fois ». C'est ainsi qu'on apprenait la science de la vie à la jeunesse, chez le grand-père Joseph, et l'on ne saurait en faire un crime à ces malheureux. Les lois et les mœurs ne leur laissaient point le choix; il fallait périr ou s'étudier à la duplicité.

Bien leur en prenait d'appartenir à la nation incorrigible par excellence. Il est curieux d'observer dans les mémoires de Maimon à quel point les défauts des temps prospères peuvent devenir utiles dans l'adversité. Ils protègent alors l'âme contre les défauts plus dissolvants qu'engendre la servitude. Ces juifs polonais, dont nous venons de voir la dégradation profonde, conservaient néanmoins leur antique orgueil de peuple élu de Dieu. Il se trouvait toujours parmi

eux des hommes que les démentis infligés par les circonstances n'ébranlaient point dans leur foi à l'immense supériorité, devant Dieu, du juif battu sur le chrétien battant, et qui enseignaient aux enfants à mépriser le maître tout en rampant devant lui. La leçon se gravait d'autant plus profondément dans les esprits, qu'elle contrastait plus violemment avec la réalité. Elle avait l'air d'une révélation d'en haut. Salomon fut bouleversé la première fois que son père lui découvrit qu'il devait mépriser le prince Radzivil et sa famille. Voici à quelle occasion il apprit cette chose si importante.

La fille du prince était venue en chassant à Sukoviborg. Elle entra avec toute sa cour dans l'auberge du grand-père Joseph. Ce fut une apparition radieuse pour le petit Salomon. Il buvait des yeux, de derrière le poêle, ces dames si belles, dont les robes étincelaient d'or et d'argent. Le dernier des petits catholiques a vu dans son église une très belle dame, la Vierge Marie, dont la robe blanche, le front couronné d'or et les mains délicates lui ont donné la notion d'un type féminin supérieur. Lorsqu'il entend parler de reines et de princesses, il se les représente semblables à la douce figure qui tient l'Enfant Jésus. Un petit juif de Sukoviborg n'avait aucune idée de ce que pouvaient être les dames qui vivaient là-bas, dans le grand château, et Salomon demeurait bouche bée devant ces créatures merveilleuses. Il ne parvenait pas à en rassasier ses regards.

Son père le surprit au moment où l'admiration lui arrachait un cri : « Que c'est beau ! » Josué le rabbin

se pencha aussitôt à l'oreille de son fils et lui dit : « Petit imbécile, dans l'autre monde, la princesse nous allumera notre poèle ». — « Il est impossible, continue l'*Autobiographie*, de concevoir ce que j'éprouvai à cette parole. D'un côté, je croyais mon père, et j'étais enchanté à l'idée de ce bonheur qui nous attendait, mais je plaignais la pauvre princesse d'être condamnée à des travaux aussi vils. De l'autre côté, il ne pouvait m'entrer dans la tête que cette belle riche princesse, avec ses superbes habits, ferait jamais du feu pour un pauvre juif. » Plus c'était difficile à croire, moins il l'oublia.

L'orgueil était assurément ridicule dans la situation de Josué. Je ne sais s'il n'était pas encore plus héroïque que ridicule. En tout cas, c'était un trésor. Il a sufti que cet orgueil hors de saison sommeillât dans un coin de leur âme, pour que les israélites ne perdissent point la faculté de se redresser, dès l'heure où le joug pèserait moins lourdement sur leurs épaules. Avec quelle instantanéité et quelle vigueur ils rebondissent, dans tous les pays, sitôt que tombent les lois d'exception, notre siècle en a été le témoin tantôt charmé, tantôt hostile, toujours étonné.

Josué ne manquait pas d'expliquer aussi à ses enfants comment il était arrivé que le peuple de Dieu fût réduit à un état misérable. La question est embarrassante pour ceux des israélites qui ne croient pas à la vie future, c'est-à-dire, selon Renan, pour « tous les juifs éclairés ». S'il n'y a pas un autre monde pour réparer les iniquités de celui-ci, à quoi pense le Seigneur de souffrir que ses élus gémissent

pendant des siècles dans la pauvreté et sous l'oppression? Mais nous avons vu que Josué n'était pas assez éclairé pour nier l'immortalité de l'âme et qu'il avait même une idée très nette de l'autre monde, de sorte qu'il conciliait sans peine la dure réalité avec les promesses éblouissantes des livres saints. Il ne s'agissait, selon lui, que de savoir interpréter, avec l'aide du Talmud, l'histoire de Jacob et d'Ésaü : « Jacob et Ésaü, disait-il, se sont partagé toutes les bénédictions du monde. Ésaü choisit les bénédictions de cette vie, Jacob, au contraire, celles de la vie future. Puisque nous descendons de Jacob, il nous faut renoncer aux bénédictions temporelles. » La première fois que le petit Salomon entendit exposer cette doctrine, il ne put contenir son indignation et s'écria : « Jacob n'aurait pas dû faire l'imbécile. Il aurait dû choisir les bénédictions de ce monde! » « Malheureusement, poursuit-il, je reçus pour réponse un soufflet accompagné de ces mots : « Misérable impie! » Je ne fus pas convaincu, mais cela me fit taire. »

Six à sept ans se passèrent ainsi. Le grand-père Joseph avait amassé, malgré tout, des bénédictions temporelles. On avait eu beau le voler et le pressurer, le génie commercial de la race avait triomphé de tous les obstacles et il était devenu un homme riche; par comparaison, s'entend. Ses trois filles avaient été bien dotées et bien mariées, l'un de ses fils avantageusement établi dans un autre village. Josué habitait avec son père et s'occupait de tenir les comptes, de rédiger les contrats et de suivre les

procès, car sa « profession de savant » l'avait rendu impropre aux travaux manuels. Il s'adonnait aussi avec succès au commerce. Le caprice d'un intendant changea soudain cette prospérité en misère. Rien n'éclaire mieux l'histoire des juifs polonais que la simplicité avec laquelle le vieux Joseph fut dépossédé de ses biens.

Ce fut la faute de Josué. Ainsi que l'avait fait son père pour les réparations du pont, il s'obstina à se retrancher dans son droit, comme s'il y avait eu un droit pour ses pareils, et il expia amèrement son infatuation. Quelques barils de harengs et de sel lui avaient été expédiés de Königsberg sur un bateau appartenant au prince Radzivil. A leur arrivée à Sukoviborg, l'intendant du prince se les appropria. Au lieu de saluer et de remercier de l'honneur grand, Josué clabauda, disputa, et, finalement, plaida. L'intendant perdit son procès, garda le sel et les harengs et se débarrassa de ce malappris en donnant la grande ferme, ses dépendances et tout leur contenu à un autre juif, « la plus grande canaille de tout le pays », avec lequel il partagea le butin. On était au cœur de l'hiver. Le vieux Joseph mit sa famille sur une charrette, sortit de Sukoviborg, et tout fut dit : « Nous errâmes dans le pays, raconte son petit-fils, comme les israélites dans le désert d'Arabie, sans savoir où et quand nous trouverions un lieu de repos ».

Après avoir erré quelque temps, ils rencontrèrent des terres à louer et s'y établirent; mais rien ne leur réussissait à présent, et la détresse de la famille

augmentait. Ce fut alors que Josué prit son fils Salomon et l'envoya à une école de talmudistes, afin qu'il devînt la gloire des siens et leur sauveur.

III

Pour comprendre la résolution de Josué, il faut se rendre compte de l'importance des études talmudiques dans la Pologne d'alors. Chacun sait que le Talmud est un recueil de traditions et de commentaires formant une sorte de code, « qui embrasse dans la multiplicité de ses prescriptions l'ensemble de la vie civile et religieuse de chaque israélite, et assure l'unité de la foi par l'uniformité des pratiques cérémonielles [1] ». Depuis une quinzaine de siècles qu'il est écrit, les docteurs juifs ont eu sans cesse à l'interpréter. Il en sera de même, selon toute vraisemblance, dans les siècles à venir. Le changement perpétuel des idées et des mœurs donne perpétuellement naissance à des problèmes nouveaux, à des cas imprévus, auxquels l'ancien code ne saurait s'appliquer. Force est d'y pourvoir en pressant les textes, afin de découvrir dans le Talmud, soit des lois nouvelles, inaperçues jusque-là, soit des interprétations nouvelles des anciennes lois, et ce soin revient naturellement aux rabbins. On imagine aisément l'influence que leur assurait un pareil emploi, et la

1. Th. Reinach.

morgue qu'ils en concevaient, dans un pays comme la Pologne, où le gouvernement avait laissé aux juifs une juridiction indépendante. « La compétence de leurs tribunaux embrassait les matières civiles et pénales; au-dessus des rabbins ordinaires et des grands rabbins, il y avait même une cour suprême.... Dans ces conditions, les études talmudiques étaient pour les juifs une nécessité pratique,... puisque tous les principes du droit étaient renfermés dans le Talmud [1].

Les rabbins polonais avaient abusé de leur autorité pour multiplier les lois à l'infini. Il y en avait pour tous les actes de la vie. « Un juif, disait Maimon en son langage cynique, ne peut plus boire ou manger, se coucher,... ou satisfaire les besoins de la nature, sans observer un nombre énorme de lois. On remplirait toute une bibliothèque, presque aussi grande que celle d'Alexandrie, rien qu'avec les livres sur la manière de tuer les animaux. » Plus la loi devenait méticuleuse et gênante, plus s'accroissait l'importance de ceux qui la tiraient des textes consacrés, de sorte qu'au temps de la jeunesse de Maimon, rien n'était au-dessus d'un bon talmudiste pour ses coreligionnaires de la Lithuanie. Sa science était mise à plus haut prix que les avantages corporels, les talents et l'argent. « Il a un droit de préemption, dit l'*Autobiographie*, sur tout ce que la communauté possède d'emplois et de positions honorables. Lorsqu'il entre dans une assemblée — quel que soit son âge ou son

1. Th. Reinach.

rang, — tout le monde se lève respectueusement, et on lui donne la place d'honneur. Il est le directeur de conscience, le législateur et le juge de l'homme ordinaire,... qui n'oserait entreprendre la chose la plus insignifiante quand elle n'a pas été jugée conforme à la loi par le savant. »

Les peuples ont une peine incroyable à se passer d'aristocratie. Les juifs polonais s'en étaient donné une, éprouvant peut-être un soulagement d'amour-propre, dans leur situation, à être traités avec hauteur par quelques-uns des leurs; ceux-ci s'en trouvaient rapprochés du chrétien insolent. Chose étrange, ces demi-sauvages avaient choisi un type d'aristocratie qu'on ne comprend guère que dans les civilisations très avancées : l'aristocratie de la science.

L'ambition de toutes les familles était de posséder un fils talmudiste. C'était un grand honneur, et ce pouvait être une bonne affaire, à moins que le fils ne fût un homme simple, comme Josué, qui ne sut jamais tirer parti de son titre de rabbin. A défaut de fils, on tâchait de se procurer un gendre talmudiste, et les jeunes rabbins à marier étaient un article de commerce très recherché. Les gens aisés les achetaient pour leurs filles et n'hésitaient pas à y mettre le prix. M. Théodore Reinach rapporte qu'on les menait aux foires comme les vaches et les moutons. Salomon Maimon supprime ce détail, mais il nous apprend quelles étaient les conditions ordinaires de la traite des rabbins.

Le jeune garçon à vendre pouvait être borgne,

bossu, boiteux, galeux, sans perdre un sol de sa valeur. Le père de famille en quête d'un gendre ne s'occupait que de sa science et de son éloquence. Lorsqu'il avait mis la main sur le « phénix » cherché, il faisait prix avec le père et payait d'avance, le jour des fiançailles. Ce n'était pas tout. « Outre la dot, continue Maimon, qu'il donne à sa fille, et dont il lui paie les intérêts, il s'engage à la loger avec son mari, à les nourrir et à les habiller pendant six ou huit années après le mariage, de manière que le savant gendre puisse continuer ses études aux frais de son beau-père. Au bout de ce laps de temps, il touche la dot de sa femme et est promu à quelque emploi savant, à moins qu'il ne passe toute sa vie dans un loisir savant. Dans les deux cas, sa femme dirige la maison et s'occupe des affaires. » On verra tout à l'heure quels étaient les prix courants des sujets distingués.

On préparait ces précieux jeunes gens à leur rôle par une éducation insipide, qui était pourtant un chef-d'œuvre en son genre. Afin d'assurer la pureté de leur foi, on veillait attentivement à ce qu'aucune idée étrangère ne vînt jeter le trouble dans leurs jeunes esprits, et l'on atteignait ce but en proscrivant tous les livres, à l'exception de la Bible et du Talmud. Ils n'en voyaient point d'autres pendant toute la durée de leurs études, pas même une grammaire ou un dictionnaire, à plus forte raison un livre d'histoire ou de science : « Celui qui comprend le Talmud comprend tout », disait Josué à son jeune fils, et il lui défendait formellement, dans l'intérêt de

son travail, d'ouvrir les quelques volumes profanes de sa bibliothèque.

La sagesse de ces précautions apparaît dans le récit de Maimon, bien qu'il ne cesse de les maudire. Dès que les futurs rabbins savaient lire la Bible en hébreu, ils se rendaient à des écoles spéciales, où l'étude du Talmud comprenait trois degrés : la traduction (en patois de juif polonais), l'explication et la dispute. C'était au cours du troisième degré que se fondaient les réputations de génie et d'éloquence qui faisaient le prix de ces jeunes gens sur les champs de foire.

On exerçait les élèves « à disputer éternellement sur le Talmud, sans fin et sans but », et la palme était au plus ergoteur, au plus fécond en arguments spécieux, au plus intarissable en raisonnements creux et en arguties. Un bon talmudiste n'était jamais à court, trouvait un sens à ce qui n'en avait point et découvrait en toutes choses le fin du fin. Il n'y avait pas de sujet de controverse trop extravagant pour lui. La subtilité de son esprit n'avait d'égale que son étroitesse. Que serait-il devenu s'il avait appris quelque chose en dehors du Talmud? Se représente-t-on les ravages de l'instruction dans ces cerveaux fermés, dressés à argumenter, réfuter, rétorquer, sans tenir compte d'aucune objection, ni d'aucun fait ou d'aucune idée en dehors de ce que contient le Talmud? Ils auraient été perdus. Les anciens disaient avec raison : *Timeo hominem unius libri*. L'ignorance de ces jeunes rabbins les rendait invincibles dans la discussion. Que répondre à un

adversaire qui remplace les raisons par des citations du Talmud?

Au sortir de l'école, le cercle dans lequel leur esprit avait été emprisonné demeurait rivé à jamais. Ils devaient s'abstenir d'études profanes, ne pas apprendre d'autre langue que l'hébreu, fuir avec horreur les sciences, filles de l'impiété. Malheur à l'imprudent qui se laissait tenter par de vaines curiosités! Ses confrères le dénonçaient à la communauté comme un mauvais serviteur de Dieu, un esprit infecté d'ivraie, et chacun mettait sa religion à lui rendre l'existence intolérable. Le Talmud était un maître exigeant; il fallait se donner à lui tout entier, et pour toujours.

Le petit Salomon Maimon avait environ huit ans lors de son entrée à l'école talmudique d'Ivenez. Son intelligence et sa précocité l'y firent promptement remarquer, et telle fut la rapidité de ses progrès, qu'il parcourut les trois degrés en quelques mois. A neuf ans, il disputait sur le Talmud avec une telle supériorité, qu'en un instant il réduisait son père au silence. Il avait réponse à tout, soit qu'il s'agît de savoir « combien de poils blancs une vache rousse peut avoir sans cesser d'être une vache rousse », ou quelle est « la purification qui convient à telle ou telle espèce de gale; soit que l'on discutât s'il est permis de tuer un pou ou une puce le jour du sabbat [1]; s'il faut tuer les animaux du côté du cou ou de la

1. Il était permis de tuer le pou, mais c'était un grand péché de tuer la puce.

queue; si le grand-prêtre doit mettre sa chemise avant sa culotte; si le frère d'un homme mort sans enfants, étant requis par la loi d'épouser sa veuve, en est dispensé au cas où il tombe d'un toit dans la boue », etc., etc. On n'avait rien entendu d'aussi subtil dans notre vieille Sorbonne théologique, au beau temps de la scolastique. La réputation du jeune Maimon se répandait au loin, et sa gloire emplissait d'orgueil et d'espoir le cœur de Josué, dont les affaires allaient de mal en pis.

C'était en effet une manière de génie qui se révélait dans la pauvre école d'Ivenez, un génie très libre, que toute la science pédagogique des rabbins ne put enchaîner. Ce gamin en guenilles, qui en remontrait aux docteurs, sentit bien vite, en dépit de toutes les précautions, la puérilité des disputes sur la vache rousse, ou sur le pou et la puce. Je ne sais pas d'histoire d'enfant prodige plus intéressante que celle de ce petit misérable, élevé dans le milieu abrutissant qu'on a vu, devinant par une intuition prodigieuse qu'il existait un autre monde de pensée, et entreprenant de le conquérir par ses seules forces, à travers des difficultés dont le souvenir lui donnait plus tard le cauchemar. Quand Maimon fut devenu un philosophe en renom, il rêvait souvent qu'il était de nouveau en Pologne, privé de tous ses livres, et c'était alors une angoisse effroyable, terminée d'ordinaire par un cri perçant. Le cri l'éveillait, et il avait des transports de joie en constatant que ce n'était qu'un rêve.

Ses premières curiosités avaient précédé l'école des

talmudistes. A sept ans, il avait ouvert le buffet aux livres et goûté en secret le fruit défendu dans un traité d'astronomie. « Je n'avais, dit-il, aucune notion des mathématiques; je n'en avais jamais entendu parler et je n'avais personne pour me donner un conseil quelconque. » D'autre part, la journée entière était consacrée à des exercices préparatoires sur le Talmud, sous la direction de son père. L'enfant passa les nuits à étudier l'astronomie à la lueur du feu, et il finit par comprendre. Il se fabriqua une sphère céleste avec des baguettes flexibles, et la marche de l'univers lui apparut avec évidence. Il trouva aussi dans le buffet deux ou trois livres d'histoire qui lui révélèrent l'existence de peuples ignorés de la Bible, dont les demeures étaient situées loin de la Pologne et les mœurs profondément différentes de ce qu'il connaissait. Le départ pour Ivenez interrompit ces lectures dangereuses. Le petit Salomon revint de l'école entièrement acquis, en apparence, au Talmud. Personne ne lui aurait soupçonné d'autre ambition que de découvrir, lui aussi, dans les textes, quelque règle à ajouter au code rituel, déjà si compliqué. Personne ne se doutait de la soif d'apprendre qui le dévorait. Que faire cependant? Comment se procurer des livres? A son retour à la maison paternelle, il n'eut guère le loisir d'y songer. De graves événements absorbèrent son temps et ses forces.

IV

Il avait brillamment conquis le titre de rabbin à l'âge de dix ans. Les offres de mariage affluèrent aussitôt, et Josué appliqua toute son attention à tirer le plus grand nombre possible de florins de sa poule aux œufs d'or. Salomon valait cher. Il joignait à sa science extraordinaire un esprit vif et gai. Le caractère laissait à désirer; Salomon était impatient, violent, il avait la main leste, mais on n'y regardait pas de si près en Lithuanie, et il passait pour être d'un naturel très agréable; c'est lui qui nous le dit, et nous le croyons sur sa parole. Il promettait de plus d'avoir le cœur aussi précoce que l'intelligence; il était déjà amoureux d'une fillette du voisinage nommée Pessel.

Il se trouva que le père de cette jeune fille, gros fermier en bonne situation, fut le premier qui fit des ouvertures à Josué. « Il lança une meute à mes trousses, dit l'*Autobiographie*; il était absolument déterminé à m'avoir pour gendre. » La poursuite fut accompagnée d'offres éblouissantes qui assuraient l'avenir de toute la famille et dont il est grand dommage, par parenthèse, que Maimon ait négligé de nous donner les chiffres. Quoi qu'il en soit, c'était une grande victoire, justifiant toutes les espérances que Josué avait mises en ce fils chéri. Il y avait bien une ombre au tableau, mais si légère! Le riche fer-

mier n'entendait pas du tout donner Salomon à sa fille Pessel; il le réservait à Rachel, sa cadette, qui avait une jambe tortue. Qu'est-ce que cela faisait? « Ma femme aurait eu une jambe tortue, mais j'aurais vécu dans l'aisance, libre de tout souci, et je me serais livré sans obstacle à mes études. » Par malheur, le bon Josué manquait de jugement; il refusa Rachel « avec mépris » et ne retrouva jamais une pareille occasion.

Il arriva peu après que la renommée du petit Salomon tourna la tête d'un juif savant et riche, qui habitait à plus de cent verstes de là, et qu'on n'avait jamais vu. Cet homme possédait une fille unique. Il écrivit à Josué pour le prier de lui céder son fils et ajouta qu'il le laissait libre de fixer lui-même les conditions du marché : « Mon père répondit à sa lettre dans un style élevé, composé de versets de la Bible et de passages du Talmud, et exprima brièvement ses conditions au moyen d'un verset du *Cantique des Cantiques* : « O Salomon! Que les mille « pièces d'argent soient à toi, et qu'il y en ait deux « cents pour les gardes de son fruit. » L'affaire conclue par correspondance, Josué s'en fut recevoir son argent, mais il était dévoré de regrets d'avoir demandé si peu, et il cherchait les moyens d'arrondir la somme « par stratagème », sans manquer à la parole donnée. Il se résolut enfin à déclarer aux parents de la jeune fille « qu'il avait été obligé de dire deux cents pour ne pas gâter le texte d'un verset magnifique, mais qu'il ne voulait entendre parler de rien à moins de quatre cents florins ». Son fils rap-

porte cette petite escroquerie sans aucune réflexion, et comme la chose du monde la plus naturelle. Elle réussit du reste à merveille. Le père trouva la raison plausible, paya les quatre cents florins et y joignit des cadeaux pour le futur : un bonnet de velours noir garni de dentelle d'or, une Bible reliée en velours vert, garnie de fermoirs d'argent, et divers petits objets. La date du mariage fut fixée, et il fut convenu que Salomon soutiendrait ce jour-là une grande controverse sur le Talmud, afin de montrer à ses beaux-parents qu'on ne les avait pas volés et qu'il valait bien quatre cents florins.

Le jour de la cérémonie approchait. Salomon s'était préparé à la dispute et sa mère était occupée à faire des gâteaux et des conserves pour le festin de noces, lorsqu'arriva une triste nouvelle : la fiancée avait été enlevée par la petite vérole. Les sentiments de la famille, en apprenant cette catastrophe, sont décrits par Salomon avec une candeur charmante. Josué fut enchanté; les quatre cents florins lui restaient, et il allait pouvoir revendre son fils. Le fiancé pensait en lui-même : « J'ai le bonnet, et la Bible à fermoirs d'argent; je ne manquerai pas longtemps de fiancée et ma dispute me servira une autre fois ». Il n'avait donc pas de chagrin. Sa mère, seule, demeurait inconsolable. Comme beaucoup de femmes, elle ne voyait que le petit côté des choses, et son cœur saignait à la pensée que les gâteaux et les conserves ne pourraient jamais se garder jusqu'à ce qu'on eût trouvé une autre femme pour son fils. Les

gâteaux furent effectivement perdus; Salomon les déroba et les mangea, pour avoir eu au moins les miettes de son festin de noces.

Après ces choses, une cabaretière veuve, nommée Mme Rissia, se mit dans la tête d'avoir le petit Maimon pour sa fille Sarah. En vain sa famille lui représenta que c'était de l'outrecuidance de sa part; qu'elle n'était pas en situation, à aucun égard, d'acheter un garçon dont « la réputation avait déjà excité l'attention des hommes les plus riches et les plus marquants »; Mme Rissia jura qu'elle aurait le petit homme et se mit en campagne. Il serait trop long de raconter comment elle tendit un guet-apens à Josué, qui fut contraint de lui vendre son fils quatre cents florins; comment Josué, ayant touché les quatre cents florins, revendit secrètement Salomon à un riche fermier, moyennant huit cents florins; comment Mme Rissia, ayant éventé la fraude, mit une saisie-arrêt sur le cadavre de Mme Josué, morte sur ces entrefaites, et déclara qu'elle ne rendrait le corps que contre le fiancé de sa fille; comment le riche fermier, au désespoir, enleva une nuit le petit Salomon dans sa voiture; comment le rapt fut découvert et l'enfant restitué à Mme Rissia, qui coupa court aux discussions en faisant les noces séance tenante. Le marié n'avait pas onze ans; la mariée était à peu près du même âge : « Je suis obligé d'avouer, dit Maimon en terminant, que la conduite de mon père, dans cette affaire, ne peut pas être *tout à fait* justifiée au point de vue moral ». Ajoutons, à la gloire de Josué, qu'il réussit à ne pas

rendre un sou des huit cents florins payés d'avance par le second acquéreur.

Voilà donc Salomon marié. Il a un costume de drap tout neuf, de coupe rabbinique, fourni par sa belle-maman. Il a toute une bibliothèque talmudique, d'une valeur de plusieurs centaines de florins, payée également par Mme Rissia. Il est assuré, par son contrat, d'être défrayé de tout six années durant. Il a une très jolie femme, dont il ne sait trop que faire, mais qui lui apporte en dot un cabaret et ses dépendances. Il a une belle-mère acariâtre, mais « célèbre par ses capacités supérieures », qui tient le cabaret avec sa fille, tandis que son petit savant de gendre s'occupe à avoir des pensées subtiles. A la vérité, l'installation matérielle est imparfaite. Salomon était obligé d'habiter son cabaret, qui était « misérable. Les murs étaient noirs comme du charbon, de fumée et de suie. Les poutres du toit étaient soutenues par des troncs d'arbres non équarris. Les fenètres consistaient en quelques morceaux de mauvais verre, tout cassé, et en petites lames de sapin, recouvertes en papier. » Les bancs étaient sales, la table « plus sale encore », et le lit de Mme Rissia, avec ses légions de punaises, surpassait en saleté la table et les bancs. Or, pour que Salomon Maimon s'aperçût qu'un lieu ou un objet était sale, il fallait qu'il le fût à un point que l'imagination se refuse à concevoir. Son horreur de la propreté, ses efforts pour la combattre, et ses succès en ce genre, sont demeurés légendaires parmi tous ceux qui l'ont connu.

L'absence de bien-être l'affectait peu. Il ne songeait qu'à profiter de ses loisirs pour s'instruire, fréquentait assidûment les écoles juives et rêvait aux moyens d'apprendre les langues étrangères, pressentant qu'elles seraient pour lui les clés de ce monde intellectuel dont il souhaitait l'entrée avec une passion âpre et douloureuse. Les difficultés semblaient insurmontables. « Apprendre le polonais ou le latin avec un maître catholique était impossible, d'un côté parce que les préjugés de mon peuple m'interdisaient toute autre langue que l'hébreu et toute autre science que le Talmud, avec l'armée de ses commentateurs; de l'autre côté, parce que les préjugés des catholiques ne leur permettaient pas de donner des leçons à un juif. » Quant à se procurer des livres quelconques, en dehors des ouvrages relatifs au Talmud, il n'y fallait pas songer dans son village.

Le hasard vint à son aide. Il découvrit un jour dans certains gros livres hébreux que les feuilles avaient été numérotées au moyen de trois alphabets différents. Après avoir épuisé les lettres hébraïques, l'imprimeur avait eu recours aux lettres latines et allemandes. A peine Maimon eut-il entre les mains ce fil léger, qu'il essaya d'apprendre l'allemand sans autre secours. Il ne faut pas oublier qu'il n'avait jamais vu de grammaire, ni ouï parler du mécanisme des langues. Son ignorance faisait de son entreprise un tour de force, presque un miracle philologique.

La méthode dont il se servit est exposée assez confusément dans ses mémoires. Autant qu'il m'a

été donné de comprendre, il partit de l'hypothèse que l'ordre de l'alphabet est le même en allemand qu'en hébreu et attribua, par analogie, une prononciation de convention aux caractères allemands. Il s'exerça ensuite à les combiner, et à écrire les mots de son patois auxquels il attribuait une origine germanique. L'embarras était de vérifier s'il était tombé juste et s'il n'employait pas une lettre pour une autre. Un nouveau hasard lui procura des feuillets détachés d'un vieux livre allemand. Il y chercha les mots qu'il avait écrits, en découvrit plusieurs, et ces mots isolés lui livrèrent petit à petit le sens du texte. Au prix de quelles peines, de quels tâtonnements et de quels prodiges de divination, ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui connaissent et l'alphabet hébreu et l'infâme jargon des juifs polonais.

Si le procédé demeure obscur, le résultat est certain : Salomon savait l'allemand. On en eut la preuve un jour que des étudiants israélites de Königsberg, auxquels il expliquait dans son baragouin qu'il possédait leur langue, lui présentèrent avec de grands éclats de rire le *Phédon* de Moïse Mendelssohn. Leur hilarité redoubla en entendant sortir de sa bouche des sons baroques et inintelligibles, et cessa soudain lorsque Maimon se mit à traduire en hébreu ce qu'il avait lu. Ce va-nu-pieds, qui sortait de son cabaret, saisissait sans effort les raisonnements de Mendelssohn sur l'immortalité de l'âme et les rendait en hébreu avec un singulier bonheur d'expression.

Notons en passant que Maimon possédait le génie philologique sans aucun mélange du génie poly-

glotte, qui en est très différent. Il fut toute sa vie un phénomène d'incapacité pour les langues parlées. Bien des années après s'être établi en Allemagne, où il était devenu un savant, il était hors d'état de se faire comprendre dans aucun idiome civilisé, et c'était un grave obstacle, selon la remarque judicieuse d'un de ses protecteurs, « pour communiquer sa science aux autres, ou pour en faire un usage quelconque ».

Quand le petit Salomon vit qu'il savait l'allemand, il chercha des livres, mais il n'y en avait point dans ses environs. Il lui vint aux oreilles qu'un grand rabbin d'une ville de Lithuanie, ayant habité l'Allemagne dans sa jeunesse, en avait rapporté des ouvrages de science qu'il lisait en cachette. Sans souffler mot à personne, il partit à pied, au milieu de l'hiver russe et la bourse vide, pour aller chez cet heureux grand rabbin qui possédait une bibliothèque allemande. Il était du reste coutumier de ces sortes d'expéditions; il avait fait une fois plus de soixante lieues à pied pour emprunter un livre hébreu du xe siècle sur la *Philosophie péripatéticienne*.

Le retour de chez le grand rabbin marque une ère nouvelle dans l'histoire intellectuelle de Maimon. Il rapportait quelques vieux livres de science allemands, qui eussent été arriérés pour tout autre, mais qui lui permirent enfin de contenter ses longs désirs. Il reçut avec ravissement l'initiation aux secrets de la nature. Un rayon lumineux perça l'obscurité où il se débattait, et il vola de découverte en découverte vers le monde de la pensée pure.

Chaque page déchiffrée était un nouveau coup d'aile qui l'emportait plus haut, loin de cette fange de superstition et d'ignorance où il avait grandi et croupi. Il eut là des semaines qui le payèrent de toutes ses peines passées et de toutes celles qui l'attendaient encore, des semaines ineffables pendant lesquelles, nouveau Faust, il crut avoir pénétré le mystère de l'univers. Il vécut dans un éblouissement délicieux, parmi des jouissances d'orgueil d'une infinie douceur, méprisant avec volupté les autres talmudistes et tous les juifs polonais. Dans son enivrement, il se crut maître des maladies, donna des consultations et fabriqua des remèdes. Les résultats furent ce qu'on peut croire, et il comprit « qu'il fallait quelque chose de plus, pour pratiquer la médecine, que ce qu'il avait appris ». Toutefois il demeura persuadé qu'il était devenu un être supérieur, impropre à vivre dans le milieu grossier où son mariage l'avait fixé.

Sa belle-mère lui faisait une existence ignoble. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la noce, que Mme Rissia regrettait sa spéculation et l'engagement pris de nourrir son gendre à rien faire. Elle le querellait, le battait, lui refusait à manger. — « Il ne se passait guère de repas, dit l'*Autobiographie*, sans que nous nous jetions à la tête assiettes, tasses, cuillers, et autres objets semblables. » De la dot promise à sa fille, pas un sou : Mme Rissia ne possédait plus que des dettes. Elle avait d'ailleurs des griefs sérieux contre son gendre. Croirait-on que ce ménage de onze ans n'avait pas d'enfants? On avait « ensor-

celé » Salomon! C'était la seule manière d'expliquer une chose aussi extraordinaire. Bref, on le mena chez une sorcière, qui fut priée de défaire ce que la première avait fait. Elle s'en chargea et réussit au delà de toute espérance. Avant que le mari eût accompli sa quatorzième année, le petit ménage eut un fils, qui fut nommé David, et suivi de beaucoup d'autres. Salomon n'en fut pas plus respecté par sa belle-mère, ni moins battu. Il rendait les coups, mais il n'était pas le plus fort, et l'amour paternel ne le consolait point dans sa détresse. Ses sentiments pour ses enfants étaient tout semblables à ceux de Jean-Jacques Rousseau pour les siens. Ils se résumaient de même en une grande inclination à se débarrasser des chers petits.

L'excès de misère et le chagrin refermèrent son horizon. L'aurore qui avait lui devant ses yeux charmés s'éteignit, ne laissant derrière elle que d'amers regrets, et une épaisse nuit morale redescendit sur le jeune rabbin du cabaret Rissia. Le besoin le décida à se placer en qualité de précepteur chez un fermier de sa religion. La description de ce nouvel intérieur complète le tableau de la Pologne juive au siècle dernier :

« Le fermier était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage entièrement velu se terminait par une barbe sale et épaisse, aussi noire que la poix. Son langage consistait en une sorte de grognement, intelligible seulement pour les rustres avec lesquels il était en relations quotidiennes. Sa femme et ses enfants étaient à sa ressemblance. »

« Ils habitaient une hutte contenant une seule pièce, et couleur de charbon en dedans et en dehors. Point de cheminée, mais simplement une petite ouverture dans le toit, pour le passage de la fumée; dès qu'on laissait éteindre le feu, on fermait soigneusement l'ouverture, afin de conserver la chaleur. Pour fenêtres, d'étroites lames de sapin, posées en croix et recouvertes de papier. C'est là qu'on se tenait, qu'on buvait, mangeait, travaillait et dormait. Représentez-vous cette chambre surchauffée et la fumée rabattue par le vent et la pluie, comme c'est généralement le cas en hiver, jusqu'à ce que tout l'espace en soit rempli à suffoquer. Du linge immonde et des loques infectes sont accrochés à des perches disposées en travers de la chambre, dans l'espoir que la fumée tuera leur vermine. Plus loin sont suspendues des saucisses, dont la graisse dégoutte continuellement sur la tête des gens. Voici les barils où l'on conserve les choux aigres et les betteraves rouges qui forment la principale nourriture des Lithuaniens. Voilà, dans ce coin, la provision d'eau de la journée, et voilà, tout à côté, l'eau sale. Le pain se pétrit et se cuit dans cette même pièce; on y cuisine, on y trait la vache, on y procède à toutes espèces d'opérations. »

Les habitants de la hutte étaient contraints de s'asseoir par terre, sous peine d'être étouffés par la fumée. M. le précepteur dut se plier aux usages de la maison. Tapi dans un coin avec ses élèves, de petits sauvages très sales et demi-nus, il leur apprenait à lire dans une vieille Bible en lambeaux. « Le tout

ensemble, dit-il, formait un groupe splendide, digne d'être dessiné par un Hogarth et chanté par un Butler. » Le malheureux connut dans ce milieu repoussant le fond de l'abjection humaine. Il y perdit ce qu'il pouvait avoir conservé de dignité et de respect de lui-même, et noya son ennui dans l'eau-de-vie. Quelles que fussent à présent ses destinées, le passé était irrémédiable et Salomon Maimon dégradé à jamais. Le futur auteur de l'*Essai sur la philosophie transcendantale* devint aussi repoussant que ses hôtes. Il traîna comme eux des haillons immondes sur un corps plein de vermine. Il fut servile comme eux, bestial comme eux. Son intelligence et son instruction ne lui servirent qu'à avoir, de plus qu'eux, un cynisme éhonté. Se sentant très supérieur à ce qui l'entourait, il s'habitua à trouver de bonne guerre de mener « une vie contemplative » aux dépens de la communauté, et jamais plus il ne se défit du vice de paresse. L'âme était perdue, salie, vautrée, aplatie; une guenille d'âme dans un corps d'ivrogne. Toutes les chances étaient pour que l'intelligence fût obscurcie. Il n'en fut rien. La petite flamme continuait de brûler, claire et vive. Sa ténacité sauva ce qui restait à sauver de Salomon Maimon.

V

Il avait montré à lire à plusieurs hordes de petits sauvages, dans plusieurs huttes à peu près sembla-

bles, et il ne se sentait plus le courage de recommencer. Il avait vingt-cinq ans, une nombreuse famille que la faim talonnait, et toujours, au fond de lui-même, l'obsession de *savoir*, de manger le fruit de l'arbre de science, que d'autres ont à portée de la main et négligent de cueillir, par indolence ou dédain. Le peu qu'il avait appris l'avait rendu suspect à ses coreligionnaires, et non sans fondement; il avoue qu'il était arrivé par degrés à se séparer d'eux sur toutes les questions. « Comme il fallait néanmoins, ajoute-t-il, vivre par la communauté, la situation empirait de jour en jour. » On se représente quel pouvait être le sort d'un juif renié par les siens, dans un temps où les chrétiens le recevaient à coups de pied. Il n'y avait plus de place pour lui sur la terre, et il n'existait que par contrebande. Maimon en était là quand il lui vint à l'esprit que ce devait être tout différent en Allemagne, dans le pays des livres. En Allemagne, il trouverait des maîtres et des bibliothèques; il trouverait un large horizon intellectuel, des encouragements, des hommes éclairés qui ne lui feraient pas un crime d'apprendre les mathématiques ou l'anatomie. En Allemagne, on comprendrait qu'il étouffait dans les limites étroites où les rabbins polonais confinaient la pensée; qu'il n'était pas le premier venu et qu'il avait le besoin et le droit de sortir du Talmud. En Allemagne enfin, il publierait un manuscrit, son premier ouvrage, la chair de sa chair — car il l'avait bien tiré tout entier de son cerveau, — qu'il était réduit à cacher de peur du scandale, et qui donnerait tout de suite sa mesure au monde savant.

Ce manuscrit chéri, qui datait des années d'adolescence, renfermait les théories que le petit Salomon, aux souliers crevés et aux habits en loques, s'était formées dans le cabaret de Rissia sur l'essence de Dieu et l'origine du monde. L'idée première lui en avait été suggérée par son initiation à la Cabbale, la doctrine secrète des juifs. Il avait reconnu que les cabbalistes modernes entendaient tout de travers la portion philosophique de la doctrine, et il avait proposé une interprétation de son cru dans un grand travail que l'*Autobiographie* mentionne avec tendresse. « Je le conserve encore, écrit Maimon, comme un monument de la lutte de l'esprit humain, aspirant à la perfection en dépit de tous les obstacles. » Il s'arrête même à l'analyser dans un passage qu'il faut citer, car il prouve à quel point l'instinct métaphysique est incoercible; nous rappelons une fois de plus que Maimon devait toutes ses idées, sans exception, à l'effort d'une réflexion solitaire.

Il expose d'abord brièvement le système des cabbalistes, par coquetterie, pour mettre en lumière l'originalité du sien, puis il résume en ces termes les découvertes de sa jeunesse inculte : « Dieu est antérieur au monde, non dans le temps, mais dans la nécessité de son existence comme condition du monde. Toutes choses, excepté Dieu, dépendent nécessairement de Dieu comme de leur cause, non seulement quant à leur existence, mais quant à leur essence. La création du monde ne pourrait donc être conçue comme ayant tiré *quelque chose de rien*, ni comme ayant formé quelque chose ne dépendant pas

de Dieu; Dieu a tiré le monde de *lui-même*. Et comme les différents êtres possèdent différents degrés de perfection, nous devons les expliquer par différents degrés de limitation de l'être divin. »

Plus tard, quand Maimon eut fait ses études, il s'aperçut qu'il avait réinventé le spinozisme. « En fait, dit-il, la Cabbale n'est qu'un spinozisme poussé à l'extrême, où non seulement l'origine du monde est expliquée par une limitation de l'être divin, mais où, de plus, l'origine de chaque espèce d'être et ses rapports avec les autres dérivent d'un attribut distinct de Dieu. »

Il aurait presque suffi du commentaire sur la Cabbale pour justifier la page où le plus compétent des juges, M. Kuno Fischer [1], range Maimon parmi « les autodidactes les plus remarquables qui aient jamais fait leur apparition dans la philosophie », et son cas parmi « les plus étonnants de l'histoire du développement des têtes scientifiques ».

Dès que le rêve de l'Allemagne eut traversé son esprit, la vision revint sans cesse et bientôt ne le quitta plus. Il céda au mirage, partit, et le voilà sur la route de Königsberg, sans un sol et demi-nu, mais son cahier en poche et une immense espérance au cœur. Il abandonnait sa femme et ses enfants, et disons tout de suite qu'il ne leur donna jamais de ses nouvelles. Il ne s'en excuse pas; ce n'est pas sa manière, et il ne s'excuse jamais de rien. Il a une bien autre désinvolture que Rousseau, dont il avait

1. *Geschichte der neuern Philosophie*, t. V.

lu et médité *les Confessions* à l'époque où il écrivit ses propres mémoires. Vous vous rappelez Rousseau plaidant piteusement les circonstances atténuantes pour avoir envoyé ses enfants aux Enfants-Trouvés? Maimon se dispense de ces apologies hypocrites, non par fierté, mais par impudence. Il était délivré de ses nombreux enfants; c'était un bon débarras, et voilà tout. Il n'avait pas les vertus de famille, il était un mauvais juif : pourquoi feindre?

Le voilà à Königsberg, le voilà embarqué pour Stettin; par charité, mais qu'importe? Le voilà sur le sol germanique, marchant d'un pied léger vers Berlin, la ville de lumière. Il eut pourtant un instant de défaillance lorsqu'il se vit seul en rase campagne, « sans un *pfennig* pour acheter à manger » et ne comprenant pas un mot de la langue du pays. « Je m'assis sous un tilleul et me mis à pleurer amèrement. » Ce héros de la philosophie était dans la vie quotidienne un très grand pleurard. Dans les moments difficiles, c'est sa ressource : il s'assied par terre et pleure.

Les larmes le soulagèrent. Son « cœur devint bientôt plus léger. » Il se remit en marche, et son voyage jusqu'à Berlin fut un mélange pittoresque de mendicité et de gloire. D'habitude il tendait la main et couchait à l'écurie avec les autres vagabonds. Parvenait-il à se faire reconnaître pour un savant rabbin, ses coreligionnaires le traitaient à l'instant même avec tout le respect dû à son rang et à son mérite, sans s'occuper de son extérieur. Ce fut ainsi qu'un jour de sabbat, il dîna chez un riche israélite qui le mit à la place d'honneur, entre lui et sa fille. Celle-ci

était habillée avec une extrême recherche, et Salomon s'ingéniait à avoir une conversation brillante, lorsqu'il lui arriva une mésaventure : « En ma qualité de rabbin, je me mis à tenir un discours très savant et très édifiant; et moins monsieur et mademoiselle comprenaient, plus ils trouvaient cela divin. Tout à coup, je remarquai avec peine que la jeune personne prenait un air de mauvaise humeur et commençait à faire des grimaces. Au premier moment, je ne sus à quoi attribuer ses contorsions, mais au bout de quelque temps mes yeux tombèrent sur ma personne et mes sales guenilles, et le mystère s'expliqua. Le malaise de la jeune personne avait une très bonne cause. Comment aurait-il pu en être autrement? Depuis sept semaines que j'avais quitté Königsberg [1], je n'avais pas changé de chemise, et j'avais couché dans les écuries d'auberge, sur de la paille qui avait déjà servi à combien d'autres! » Que pouvais-je faire? conclut Maimon. Rien, évidemment, si ce n'est s'en aller le plus tôt possible avec ses puces. C'est le parti qu'il prit, mais il avait le cœur gros de quitter un si bon râtelier.

La vue des toits de Berlin lui fit oublier ses maux. Volontiers, il aurait crié : « Berlin! Berlin! » comme les croisés, jadis, crièrent : « Jérusalem! » Il ignorait, le malheureux, que l'Allemagne avait été inondée par un flot de rabbins polonais, qui étaient venus voir si l'on mourait moins de faim au delà de l'Oder qu'en deçà. Accueillis avec empressement à cause de

1. Dont quatre semaines de mal de mer.

leur érudition talmudique; ils avaient infusé leur haine inepte de la science et leurs préjugés grossiers aux communautés allemandes, qui n'en avaient déjà pas besoin. Celle de Berlin était à la fois l'une des plus importantes et « des plus rigoureusement orthodoxes. Un jour, un des fidèles fut expulsé par les anciens pour avoir été surpris lisant un livre allemand; un autre fut menacé de la même peine pour s'être rasé la barbe [1]. » Berlin avait pourtant Moïse Mendelssohn, le doux et éloquent philosophe, apôtre de la tolérance et du progrès, qui venait, nouveau Luther, de traduire en langue vulgaire une partie de la Bible hébraïque; mais les idées libérales de Mendelssohn n'avaient pas encore pénétré la foule juive, et Maimon allait en faire l'amère expérience.

Rien à espérer, d'autre part, des chrétiens. Les juifs d'Allemagne étaient soumis à des lois d'exception, détestés et parfaitement méprisés. C'était le temps où chaque juif « protégé » par Sa Majesté le roi de Prusse était tenu d'acheter chaque année une certaine quantité de porcelaine, pour faire aller le commerce des chrétiens; il n'y a pas longtemps, on conservait encore dans une famille israélite de Berlin toute une collection de magots acquis ainsi, *volens nolens*, pour obéir au règlement. C'était le temps où presque toutes les villes avaient des ghettos, d'où il ne faisait pas bon sortir. Un de nos premiers hébraïsants, qui vit encore, m'a conté qu'il avait été élevé dans le ghetto de Francfort et que les gamins lui

1. Théodore Reinach.

jetaient des pierres lorsqu'il en franchissait la frontière. C'était le temps, en un mot, où le Dieu d'Israël n'avait pas encore fait de la joie avec la tristesse, et donné le monde occidental au fils des prophètes pour « supplanter le badaud qui le persécute, se rendre nécessaire au sot qui le dédaigne [1] ». Les temps étaient proches, mais les temps n'étaient pas venus.

A l'époque où notre pauvre philosophe, à la barbe hérissée, se présenta aux portes de Berlin, les mendiants juifs n'étaient pas tolérés dans la ville. On fit entrer Maimon dans une sorte d'asile, rempli de malades et de vagabonds, et on lui dit d'attendre en ce lieu la visite des anciens de sa communauté, qui décideraient de son sort. Lui cependant, joyeux et plein de confiance, avise un rabbin, court à lui et s'épanche. Il lui conte sa vie, ses souffrances, ses ambitions, s'ouvre de ses projets, tire de sa poche le précieux commentaire sur la Cabbale et le montre avec orgueil et candeur. Le rabbin encourage ses confidences, puis s'éclipse soudain.

Quelques heures après, Maimon recevait une ration de soupe, accompagnée de l'injonction de quitter Berlin sur l'heure. Il avait été dénoncé aux anciens par son nouvel ami le rabbin comme un hérétique désireux « d'étendre son instruction », chose « dangereuse pour la religion et la morale », ainsi que le prouvait l'exemple de certains rabbins polonais qui s'étaient livrés aux études profanes et avaient perdu la foi ; c'était, du moins, ce qu'assuraient leurs col-

1. Renan, *Préface de l'Ecclésiaste.*

lègues, émigrés en Allemagne. Ainsi, les compatriotes de Maimon passaient à Berlin pour avoir des idées avancées. Il avait fait deux cents lieues, vécu d'aumônes pendant trois mois, enduré la faim, la fatigue, les intempéries et les rebuffades, pour s'entendre dire que les talmudistes de l'école d'Ivenez, dont il fuyait avec horreur l'insipide étroitesse et l'ignorance superstitieuse, étaient des libres penseurs dangereux. Et lui-même, au lieu d'exciter l'intérêt, peut-être même l'admiration, il se voyait chassé en bête malfaisante loin de la source de science atteinte au prix de tant de sacrifices. « Ce fut un coup de foudre », dit l'*Autobiographie*. Où aller? que devenir? que faire? Cependant un surveillant juif le harcelait, « sur l'ordre de ses supérieurs », pour l'obliger à s'éloigner sans délai. Ployant sous l'angoisse, il ressortit des portes de Berlin. « Là, je me jetai à terre et pleurai amèrement. C'était un dimanche, et la foule allait se promener hors de la ville, selon la coutume. La plupart ne se détournaient pas pour les pleurnicheries d'un ver de terre tel que moi; mais quelques âmes charitables, frappées de mon aspect, me demandèrent la cause de mes gémissements. Je leur répondis, mais elles ne purent me comprendre, en partie à cause de mon langage inintelligible, en partie parce que les larmes et les sanglots me coupaient la parole. »

Cette fois, nous ne nous moquons pas de ses larmes. Peu d'êtres humains en ont versé de plus amères, et les heures que Salomon Maimon a passées devant la porte de Berlin, à se tordre dans la poussière comme un ver de terre blessé, doivent être

mises dans la balance en face de sa basse dépravation. L'épreuve était trop forte. Il se produisit un dernier écroulement dans cette âme déjà bien endommagée, et ce fut sans combat, sans répugnance, qu'ayant rencontré un de ses compatriotes, mendiant de profession, Maimon s'associa à lui et prit de ses leçons. « Je fus extraordinairement content, dit-il ingénument, de trouver un de mes frères, avec qui je pouvais causer. » Le mendiant lui enseignait les tours de son métier. Maimon faisait au mendiant un petit cours « de religion et de vraie morale », mais sans aucun succès.

« Il était idiot », nous dit cet étrange professeur. Ils errèrent de compagnie pendant six mois, au bout desquels ils arrivèrent à Posen. L'hiver approchait, et l'association n'avait pas prospéré; Maimon était sans chaussures, demi-nu, exténué par un long régime d'eau claire et de croûtes de pain. En cet état, il eut recours à son ancien système, se fit reconnaître des juifs de Posen pour un savant talmudiste, et fut sauvé. On l'habilla, on l'hébergea. Il disputa avec les plus savants et sa réputation éclata. Il devint précepteur, et il ne tenait qu'à lui de rentrer dans la voie droite, mais il était trop tard; jamais il ne put s'y maintenir, quelque peine qu'on prît pour l'y aider.

Pendant plus de quinze ans, il fut ballotté de çà, de là, en Allemagne et un peu en Hollande, finissant toujours par trouver des protecteurs à cause de son mérite supérieur, et les lassant tous par son désordre, sa vilaine débauche, son incurable mendicité. Il vivait la main tendue; il était importun, sans ver-

gogne, content de recevoir des sottises pourvu qu'on y joignît deux sous. Jamais pique-assiettes plus effronté; aucune invitation ne le dégoûtait, n'importe de qui, n'importe à quoi; il en cite, dans ses mémoires, que nous ne saurions même faire deviner au lecteur. Le monde savant s'intéressait maintenant à lui. Mendelssohn le protégeait, Goethe lui faisait des politesses, et d'autres encore, qui s'employaient à lui trouver du travail, à lui faciliter ses études, à le retirer de sa boue. Peine perdue. Il leur échappait à tous pour se replonger avec volupté dans l'ordure.

Il avait la haine de la propreté en toutes choses, physique et morale, sur soi et autour de soi. Les vingt années qu'il vécut en Allemagne, depuis Posen, furent une bataille ininterrompue contre les servantes qui voulaient balayer sa chambre, ou l'épousseter, ou nettoyer quoi que ce soit lui appartenant. Il ne se lassait pas de défendre sa poussière, et ne pardonna jamais aux servantes hollandaises, qui avaient empoisonné son séjour à Amsterdam par leur acharnement à nettoyer. Sa personne et ses vêtements étaient comme il aurait voulu que fût sa chambre, et c'est tout dire. Tout ce qui sortait de ses mains : lettres, manuscrits, épreuves, était sale.

Ajoutez qu'il était continuellement ivre; qu'il ne savait jamais ni l'heure, ni le nom d'une rue, ni quoi que ce soit pouvant l'exposer à être exact ou régulier; qu'il parlait un baragouin abominable; qu'il était idéalement mal élevé, bruyant, colère et grossier : et expliquez, si vous pouvez, qu'il était séduisant quand il le voulait; qu'il trouva toujours des

amis dévoués pour remplacer ceux qu'il s'aliénait et qu'il inspira même une passion à une femme intelligente. Tel était le prestige de la philosophie dans l'Allemagne d'il y a cent ans, car Maimon n'eut vraiment que cela pour lui, mais il l'eut bien. A peine sur le sol germanique, son génie spéculatif prit son vol. De travail régulier, de méthode ou de discipline, pas l'apparence. Rien que des hasards ou des caprices de lecture. Il nous raconte comment il apprit la métaphysique; on pourra juger par là comment il apprit tout le reste : « J'entrai un jour, par accident, dans une boutique de beurre, où je trouvai le marchand en train de dépecer un vieux bouquin pour les besoins de son commerce. Je regarde,... c'était la *Métaphysique* de Wolff [1]. Je demandai au marchand s'il voudrait vendre le livre. Il m'en demanda quatre sous. Je payai sans marchander et rentrai chez moi, enchanté, avec mon trésor. »

« La première lecture me plongea dans le ravissement. Ce n'était pas seulement cette science sublime, mais aussi l'ordre et la méthode mathématique du célèbre auteur, la précision de ses explications, la rigueur de ses raisonnements, l'arrangement scientifique de son exposition; tout cela inonda mon esprit d'une lumière nouvelle. »

Certaines propositions de Wolff lui semblèrent contestables. Il les réfuta dans un mémoire qu'il envoya à Mendelssohn et dont celui-ci demeura

1. *Pensées rationnelles sur Dieu, le monde et l'âme*, ou *Métaphysique*, par Christian Wolff (1719).

abasourdi, tant les objections de cet écolier étaient justes, son argumentation vigoureuse. Voilà comment Maimon apprit la métaphysique.

Une autre fois, il lut la *Critique de la raison pure*. Cette lecture lui suggéra quelques idées qu'il nota, et, lorsqu'il eut fini, l'*Essai de philosophie transcendantale* était fait. Il le soumit à l'un des élèves de Kant, Marcus Herz; mais celui-ci se récusa, effrayé de ce qu'il entrevoyait, et le renvoya au maître. Kant fut longtemps avant de se résoudre à lire le manuscrit de Maimon, qui ne devait pas être engageant; l'auteur joignait au talent de tout salir le don spécial de ne pas pouvoir apprendre l'allemand autrement que pour le lire. « Il m'était impossible, dit-il, de prononcer un seul mot correctement. » Cela n'allait pas mieux la plume à la main. Il faisait des fautes d'orthographe et écrivait dans une mauvaise langue, semée de trouvailles de génie. D'autre part, Kant était vieux, malade et absorbé dans ses propres travaux : « Je m'étais déjà décidé, écrivit-il enfin à Marcus Herz, à renvoyer le manuscrit avec des excuses;.. mais, y ayant jeté les yeux, j'en reconnus aussitôt la valeur, et je vis que non seulement aucun de mes adversaires ne m'a aussi bien compris et n'a aussi bien saisi le point principal, mais encore que bien peu d'hommes possèdent la pénétration de M. Maimon pour les recherches de cette profondeur. » L'*Essai de philosophie transcendantale* parut à Berlin en 1790. Le directeur de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* écrivit à ce propos à Maimon : « Trois de nos meilleurs penseurs spéculatifs ont refusé de rendre

compte de votre livre, parce qu'ils sont incapables de pénétrer dans les profondeurs de vos recherches. Nous nous sommes adressés à un quatrième; mais nous n'avons encore rien reçu. »

Nous n'avons certes point la prétention de comprendre et de faire comprendre ce que les collaborateurs de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* déclaraient trop difficile pour eux. Il nous faut pourtant indiquer, en faisant le moins de métaphysique possible, par où les travaux [1] de Salomon Maimon ont été originaux, et pourquoi, de nos jours encore, ils conservent de l'importance pour l'histoire de la philosophie.

Maimon arrivait au moment où la doctrine de Kant traversait une période difficile. Il résultait clairement des travaux de Schulze-Ænésidème [2], que la philosophie critique ne pouvait rester au point où elle avait été portée par les disciples de Kant et par Reinhold. Il fallait aller en avant ou revenir en arrière. Un recul n'était guère admissible; c'eût été la négation même de la philosophie critique, un retour pur et simple au scepticisme. Quant à une

1. Outre l'*Autobiographie* et l'*Essai* déjà cités, on a de Maimon : *Progrès de la philosophie depuis Leibniz* (1793); *Traité de logique* (1794) ; *Recherches critiques sur l'esprit humain* (1797), une édition avec commentaire du *More Nebouchim* de Maïmonide (1791), etc. Maimon avait aussi écrit de nombreux articles de journaux et de revues.

2. Gottlob-Ernest Schulze, professeur de philosophie à Göttingue, où il eut Schopenhauer parmi ses élèves, est ordinairement désigné par le titre de son grand ouvrage : *Ænesidemus, oder über die Fundamente der von dem Herrn Professor Reinhold in Iena gelieferten Elementarphilosophie* (1792).

marche en avant, elle ne pouvait avoir lieu que dans une seule direction, qu'il était aisé de discerner. — « Il fallait laisser de côté cette conception de la chose en soi qui avait servi de base aux objections de l'*Ænésidème* et, de plus, l'abandonner par des raisons tirées du criticisme même [1]. »

Or Maimon n'avait pas attendu les objections de l'*Ænésidème* pour se placer précisément à ce point de vue. Il avait dépassé Schulze et Reinhold avant de les connaître, par sa seule intuition. La *Philosophie élémentaire* de Reinhold avait la prétention de démontrer la réalité objective de la chose en soi. Maimon démontra au contraire que la chose en soi est inconcevable, et par cela même impossible. A lui tout seul, il fit progresser la philosophie critique jusqu'au *scepticisme critique*, ainsi nommé par M. Kuno Fischer en opposition au « scepticisme anti-critique d'Ænésidème ». Maimon a du reste résumé lui-même, de façon pittoresque, l'état dans lequel ses travaux laissaient la philosophie : — « La philosophie critique, dit-il, et la philosophie sceptique sont en face l'une de l'autre dans les mêmes termes que le serpent et l'homme après la chute. Il a été dit au serpent : *L'homme te marchera sur la tête* (c'est-à-dire la philosophie critique troublera toujours le sceptique en lui alléguant la nécessité inéluctable d'une connaissance scientifique et de principes universels); *mais toi, tu lui mordras*

1. *Geschichte der neuern Philosophie*. M. Kuno Fischer consacre deux chapitres entiers à Maimon et à son système.

le talon (c'est-à-dire le sceptique taquinera toujours le philosophe critique en lui démontrant que ses principes universels et nécessaires ne peuvent servir à rien). »

Il est bon de faire remarquer ici que la réputation de Maimon, en Allemagne même, n'est nullement en rapport avec le cas qu'ont fait de ses travaux des hommes tels que Kant et Mendelssohn ou, de notre temps, M. Kuno Fischer. Ce dernier attribue cette disproportion qui le choque à l'insupportable façon d'écrire du personnage. Maimon était un grand métaphysicien, mais il n'avait aucune instruction littéraire, et ses livres sont illisibles, même pour les Allemands; c'est tout dire. Je n'oserais même pas recommander son *Autobiographie* au lecteur français. La tradition rapporte qu'il l'écrivit sur le banc d'une taverne, d'où vient sans doute qu'elle est composée au hasard de l'inspiration et de la bouteille. C'est un pêle-mêle de scènes réalistes d'un grand effet et de dissertations, philosophiques ou autres, passablement fatigantes, dont l'une ne remplit pas moins de dix chapitres à elle seule et a certainement été écrite après boire. Maimon y analyse un ouvrage de Maïmonide, célèbre rabbin du XIIe siècle. Maimon, ce jour-là, n'avait plus les idées nettes; il s'imaginait faire un article pour le *Journal für Aufklärung* ou pour le *Berlinische Monatsschrift*.

Le reste de sa carrière sera vite conté. Nous avons dit qu'il avait inspiré une passion. Cet événement tient peu de place dans ses mémoires. D'après son récit, la dame avait été belle; elle était savante et

brûlait d'un feu généreux pour la philosophie; mais elle avait quarante-cinq ans, et Maimon ne pensait pas à mal auprès d'elle; il allait la voir uniquement pour causer métaphysique. Elle se décida à faire les premiers pas. Maimon lui répondit sans ambages qu'en amour, la science ne remplaçait pas la jeunesse. Elle soutint que si, par une argumentation dans toutes les règles, les arguments *a priori* d'abord, puis ceux *a posteriori*, qu'elle appuya d'exemples tirés des auteurs, « et en particulier des romans français ». Il lui rit au nez, et leur liaison se termina par une correspondance qui est probablement unique en son genre. Bélise n'aurait pas trouvé mieux que la lettre suivante :

« Monsieur, je me suis étrangement trompée sur votre compte. Je vous prenais pour un homme de pensées nobles et de sentiments élevés, mais je vois à présent que vous êtes un vrai épicurien. Vous ne cherchez que le plaisir. Une femme ne peut vous plaire que par sa beauté. Une Mme Dacier, par exemple, qui a étudié à fond tous les auteurs grecs et latins et qui les a enrichis d'annotations savantes, ne serait pas capable de vous plaire. Pourquoi? Parce qu'elle n'est pas jolie. Vous, monsieur, qui êtes à d'autres égards si éclairé, vous devriez avoir honte de chérir des principes aussi pernicieux; et si vous ne vous repentez pas, tremblez devant la vengeance de l'amour outragé. »

Maimon répondit à cette incomparable fleur de pédanterie par de lourdes remarques sur les différents sens d'*épicurien*. — « J'ai tout le respect

du monde, continuait-il, pour la science de Mme Dacier : elle avait en tout cas la ressource de tomber amoureuse des héros grecs qui assistèrent au siège de Troie et de compter en retour sur l'amour de leurs mânes, qui ne cessaient de voltiger autour d'elle; mais c'est tout. Quant au reste, madame, en ce qui touche votre vengeance, je ne la crains point, car le Temps, qui détruit tout, a émoussé vos armes, c'est-à-dire vos dents et vos ongles. » C'est la lettre d'un manant et d'un cuistre; mais, au fond, Maimon avait raison.

Maimon eut peu après une alerte autrement vive. Il se trouvait à Breslau, dans une misère noire. Tout à coup, il aperçoit sa femme Sarah et David, leur premier-né, qu'il avait bien espéré ne jamais revoir ni l'un ni l'autre. Sarah l'abandonnée, lasse de son veuvage, était partie de Lithuanie à la recherche de son époux. « Cette femme, dit Maimon, avait un courage d'amazone. » Elle l'avait découvert, je ne sais par quel miracle, et elle venait le sommer de retourner avec elle au cabaret Rissia ou de divorcer, le tout sans délai. L'embarras de Maimon ne saurait se dépeindre. Il ne jugeait pas à propos de divorcer, pour des raisons à lui connues. D'un autre côté, il ne voulait à aucun prix retourner en Pologne. La vue des siens redoublait son aversion pour cette pensée. Sarah avait positivement de très vilaines manières. David était un jeune barbare. Maimon songeait, en les considérant, qu'ils étaient tous comme cela, là-bas, et il se sentait séparé d'eux par plusieurs couches de civilisation, lui qui n'avait jamais

pu apprendre à ôter son chapeau pour saluer. Un homme de sa sorte ne pouvait pas reprendre cette existence de brutes.

Il raisonna Sarah, qui n'écouta rien. Elle avait hérité du caractère impérieux de sa mère, et Maimon se sentait comme une herbe devant elle. Il fallut céder, divorcer, et toute cette aventure coûta cher aux amis de l'époux.

Cependant, Maimon approchait du port. La fortune lui vint par la philosophie, comme l'amour, et il l'accueillit d'un visage moins maussade. Un certain noble silésien, le comte Kalkreuth, avait été subjugué d'admiration par ses écrits. Il voulut connaître l'auteur. Il le vit, le sentit, et ne lui en offrit pas moins un asile dans sa propre maison. Maimon accepta et s'en fut continuer avec les laquais de son noble ami sa lutte héroïque contre les balais et les plumeaux. Sa chambre était véritablement et à proprement parler un chenil, car il y enfermait avec lui toute sorte d'animaux, qui vivaient de même dans la sainte liberté de la nature. Le comte Kalkreuth s'arrangea de tout, supporta tout, et garda son philosophe jusqu'à son dernier soupir. Maimon passa chez lui plusieurs années heureuses, à l'abri du besoin.

Au mois de novembre de l'année 1800, il tomba malade dans un château appartenant au comte. Le pasteur protestant de la ville voisine vint le visiter et se mit à lui parler de l'autre monde, plus par curiosité, d'après ses propres aveux, que par tout autre sentiment. Maimon affichait depuis longtemps des idées très peu religieuses, et le pasteur voulait

voir s'il « tiendrait bon » devant la mort. Au début, il tint bon. — « Quand je serai mort, répondait-il, je serai fini. » Le bon pasteur se piqua au jeu. Il s'attendrit, devint éloquent et fit briller devant les yeux du mourant un monde futur où il rencontrerait des gens très distingués. — « Voyons, disait-il, est-ce que vous n'auriez pas envie de vous trouver avec Mendelssohn, pour qui vous aviez tant de considération? »

Maimon l'écoutait-il? Quoi qu'il en soit, le moribond s'écria tout à coup : — « Ah! quel imbécile j'ai été! le plus imbécile de tous les imbéciles! » Il expira le jour suivant, 22 novembre.

Tel fut le jugement de ce vigoureux esprit sur lui-même, au moment suprême de l'examen final. Il reste à se demander si Maimon, lorsqu'il proclamait ainsi la faillite de son existence, songeait au bilan matériel ou moral. La réponse n'est guère douteuse. Depuis bien longtemps, les considérations morales n'existaient pour lui que subordonnées aux autres; c'était la leçon que lui avaient enseignée ses expériences de juif polonais, et il ne s'en cachait pas, soit reste de naïveté, soit plutôt perfection de cynisme. Avant d'être recueilli par le comte Kalkreuth, il avait eu l'idée de se faire baptiser pour avoir du pain, et il avait rédigé une profession de foi où il déclarait « sa résolution d'embrasser la religion chrétienne, afin de s'assurer le bonheur temporel aussi bien que l'éternel ». Il ajoutait que la religion juive était plus conforme à la raison que le christianisme, « mais que celui-ci était plus avantageux pour l'usage pratique ».

L'ecclésiastique auquel il présenta son papier le mit à la porte, donnant ainsi, d'après Maimon, une preuve d'inintelligence, puisque le bonheur temporel est « la condition indispensable » du progrès moral; idée, par parenthèse, tout à fait opposée au christianisme, qui met les épreuves sur la route de la perfection et range l'humilité et la pauvreté parmi les vertus.

Il regrettait d'avoir mal arrangé sa vie, d'avoir eu faim et froid, d'avoir marché pieds nus et couché sur la dure, d'avoir usé son corps sous le soleil, la pluie et la neige, sans foyer et souvent sans toit; d'avoir été battu par les nobles polonais et leurs domestiques, par les soldats russes, par les bateliers allemands du Niémen, par sa belle-mère la cabaretière; de ne pas avoir abandonné plus tôt ses enfants pour venir dans le pays des livres; de ne pas avoir mieux profité des leçons de son ami le mendiant; d'avoir été poltron, de sorte que personne ne se gênait pour l'injurier; d'avoir eu quelquefois la faiblesse de travailler; de ne pas avoir su trouver plus tôt un comte Kalkreuth pour l'entretenir à ses frais. — « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! » de s'en être si mal tiré avec tout son esprit.

Quant à avoir été un mendiant, un gueux, un ivrogne, un être crapuleux et immonde, ce n'était pas à lui à le regretter, si tant est que ce fût regrettable, puisque ce n'était pas sa faute. La nature l'avait créé pour être un homme supérieur, un pasteur d'intelligences, et il avait certes assez lutté pour faire valoir ses dons et remplir sa destinée! Mais, parce qu'il était

juif, son caractère avait été brisé, ses sentiments salis, son sens moral anéanti. L'excès de souffrance, l'iniquité et l'injustice l'avaient mis dans un état à faire douter qu'une âme humaine soit toujours quelque chose d'important. L'âme de Salomon Maimon était si peu de chose! Il le savait, mais cela n'avait pas dépendu de lui, tandis que cette faim maudite, ces vagabondages harassants sous la bise et le hâle, ces nuits sans gîte.... « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! »

BOURGEOIS D'AUTREFOIS

BOURGEOIS D'AUTREFOIS

LA FAMILLE GOETHE

Les archives de la famille Goethe ne se sont ouvertes qu'en 1885, à la mort de Walther von Goethe, petit-fils de l'auteur de *Werther* et de *Faust*. Walther, en qui s'éteignait la descendance du grand poète, avait légué ses papiers à la grande-duchesse de Saxe-Weimar, qui s'empressa d'en confier la publication à un groupe d'érudits. Bien que de nombreux volumes aient déjà paru, « l'armoire de Weimar » semble encore loin d'être épuisée ; mais ce que nous possédons constitue dès à présent un trésor. A mesure que venaient au jour lettres et documents, bien des figures s'éclairaient dans l'entourage de Goethe. Des physionomies qu'il s'était contenté d'esquisser dans ses Mémoires se précisaient et s'accentuaient. D'autres, auxquelles il n'avait pas donné place dans sa galerie, sortaient de la pénombre et réclamaient à leur tour l'attention.

De toutes ces figures, aucune n'a autant gagné que la mère de Goethe à la grande lumière qui s'est répandue sur elle. Son fils en avait tracé une jolie silhouette. Il l'avait montrée gaie et sereine, bonne, active, jouant dans son intérieur le rôle de providence au petit pied. Ce n'était toutefois qu'une silhouette, et cette excellente et originale créature méritait mieux Les nouvelles publications et les recherches dont elles ont été le point de départ [1] ont grandi Mme Goethe. Elle était la digne mère de son illustre fils, cette bonne ménagère allemande, quoiqu'elle mît elle-même son vin en bouteilles et qu'elle usât largement du droit qu'on avait alors, en tout pays, de faire des fautes d'orthographe. Exquise par l'intelligence autant que par le cœur, elle est un exemplaire achevé d'une classe qui était justement en train de se faire une meilleure place, plus large et plus haute, sur la scène du monde, et que nous connaissons mal, parce que les romanciers et les auteurs dramatiques s'occupaient encore fort peu des bourgeois, sinon pour en faire la caricature. En vivant auprès de Mme Goethe, dans sa vieille maison de Francfort, nous apprenons de quel milieu sortaientles Saint-Preux et les Werther, quelles idées ils avaient sucées au berceau et dans quel esprit ils affrontaient la bataille contre les préjugés de classes et la sottise nobiliaire. Nous voyons la bourgeoisie du

1. Voir *Goethes Mutter*, par le docteur Karl Heinemann, ouvrage consciencieux, abondant en documents; les publications de la *Goethe-Gesellschaft*; les *Œuvres complètes* de Goethe; ses *Lettres*, etc.

XVIIIe siècle à l'œuvre, préparant ses fils à leurs hautes destinées; mais c'était souvent sans le savoir, et il arrivait que les premières résistances, ces jeunes ambitieux les rencontraient à leur foyer. Ce fut le cas pour Goethe, cruellement entravé par un père respectueux de la tradition; et ce fut la gloire de sa mère d'avoir été son alliée fidèle dans sa lutte pour être le premier, à la cour comme à la ville, aux dépens de n'importe quoi, de par les seuls droits du mérite et au mépris des antiques privilèges du sang.

I

Les origines de la famille Goethe sont modestes. L'arrière-grand-père du poète était maréchal ferrant dans un bourg de la Thuringe. Il eut un fils qui apprit « l'honorable » métier de tailleur et vint s'établir à Francfort, où il fit une petite fortune et épousa en 1705 la propriétaire de l'auberge du Saule, située dans la grande rue de la ville et bien achalandée. Ses affaires continuèrent à prospérer, et c'est du Saule qu'est venue la grande aisance de ses descendants. Après sa mort, sa veuve se retira dans une maison qu'elle avait achetée rue de la Fosse-aux-Cerfs et qui est aujourd'hui un but de pèlerinage pour l'Allemagne, car c'est là qu'est né Goethe. Celui-ci se rappelait très bien avoir joué dans sa petite enfance auprès du fauteuil ou du lit de sa grand'mère, l'ancienne hôtelière de la grande rue. Elle était maigre,

invariablement vêtue de blanc, et il la revoyait, dans ses souvenirs, semblable à une ombre.

De trois enfants qu'elle avait eus, il ne lui était resté qu'un fils, nommé Caspar, qui a été le père du poète. Caspar avait annoncé dans son jeune âge des facultés exceptionnelles. Ce fut du moins ce que crurent découvrir les yeux prévenus de ses parents, et Caspar fut choisi pour être la gloire de sa famille, l'homme supérieur qui décrasserait le nom de Goethe et ferait souche de gros bourgeois en belle perruque poudrée et jabot de dentelle. On lui fit faire de bonnes études, et il n'aurait tenu qu'à lui de s'avancer dans les emplois à sa portée, s'il eût été moins têtu et moins maniaque. Mais il avait plu à la nature de donner un cerveau étroit, rempli d'idées bizarres et bornées, au père d'un des génies les plus libres qui aient existé.

C'était un grand homme robuste, au menton un peu en avant, et à la bouche serrée de paysan avare. Taciturne et opiniâtre, il avait l'humeur sombre et était ennemi de la joie. Jouir de la vie, même en toute innocence, lui paraissait condamnable. La vie était faite pour peiner, et il peinait, et il faisait peiner les autres, sans trêve ni repos. Il eût été mieux à sa place, et beaucoup plus heureux, au village, à faire suer des florins à son champ par la lutte patiente du paysan contre le gel, la grêle, le hâle, les intempéries et les accidents qui rendent la terre ingrate. Sa dureté aurait passé pour courage, son entêtement pour constance. Sa ladrerie n'aurait plus été que de l'ordre et de l'économie. Condamné par l'ambition

des siens à être un monsieur de la ville, il s'était appliqué laborieusement à des travaux pour lesquels il n'était point fait, et il n'y avait gagné que de devenir pédant par-dessus le marché. Il avait la tête très dure, n'apprenait qu'avec des peines incroyables, et il eut beau suer sang et eau toute sa vie sur ses livres, compulser, annoter, prendre des leçons et faire des devoirs à l'âge d'être grand-père, il ne fut jamais qu'un maussade pédagogue.

Le mal eût été médiocre s'il s'était contenté de se donner des pensums à lui-même, mais il était venu au monde une férule à la main. Son pédantisme était agressif, et il n'avait malheureusement rien à faire du matin au soir que d'instruire son prochain. Au sortir des bancs, il avait demandé je ne sais quelle place aux autorités de Francfort et avait essuyé un refus. Cela le piqua. Il se retira sous sa tente et s'exclut lui-même, pour l'avenir, de tous les emplois de Francfort, ville libre et très jalouse de son indépendance, en se faisant conférer par l'empereur Charles VII le titre purement honorifique de conseiller impérial. On a retrouvé récemment dans les archives de la famille la lettre par laquelle l'empereur lui accorda cette faveur moyennant la somme de 313 gulden 30 kreutzer. Caspar Goethe eut désormais le droit de se faire appeler « Excellence » dans les occasions officielles. Il paya cet honneur d'une oisiveté forcée qu'il employa à faire le régent de collège aux dépens des siens. Au surplus, fort honnête homme et ne manquant pas de dignité.

Son fils en a parlé d'un ton chagrin dans *Poésie et*

Vérité. En genéral, Goethe n'avait qu'une tendresse médiocre pour sa lignée paternelle. Il lui préférait la branche maternelle, moins humble et plus riante. Sa mère était une Textor, d'une vieille famille bourgeoise où l'on comptait plusieurs générations de juristes distingués. Le trisaïeul de Goethe était professeur de jurisprudence, son bisaïeul conseiller aulique. Son grand-père Textor avait pratiqué le droit avant de devenir maire de Francfort, haute dignité qui lui valait de jouer le premier rôle dans les cérémonies publiques. Il portait le dais sur la tête des empereurs. A la maison de ville, son siège était d'un degré au-dessus des sièges des échevins. C'était à lui que les députés de Worms, de Nuremberg et de Bamberg venaient offrir solennellement, avant l'ouverture de la foire, les présents symboliques dont le sens s'était en partie perdu : le poivre, « représentant de toutes les marchandises »; trois paires de gants « merveilleusement tailladés, piqués et façonnés avec de la soie, signe d'une faveur accordée et acceptée »; des baguettes blanches, des pièces d'argent et un vieux chapeau de feutre. A l'issue de l'audience, le maire remettait les présents symboliques à sa femme, qui versait le poivre dans la boite aux épices et distribuait les menus objets aux enfants de la famille. Il n'y avait personne, ce jour-là, qui ne s'enorgueillît en son cœur d'appartenir de près ou de loin au vieux Textor.

Pour lui, les honneurs ne l'avaient point gonflé. Il prouva son bon sens en refusant de se laisser anoblir par l'empereur; il disait que ses filles, qui étaient

sans fortune, ne trouveraient à se marier ni dans la bourgeoisie ni dans la noblesse quand elles seraient des demoiselles de qualité. La simplicité de ses goûts paraissait dans toute la conduite de sa vie. Le matin, il allait à la maison de ville vaquer aux affaires publiques. En rentrant au logis, il mettait la longue robe de chambre et le bonnet de velours noir plissé qui lui donnaient l'air, selon Goethe, de « représenter un personnage mitoyen entre Alcinoüs et Laërte » ; comparaison qui semble indiquer, chez le grand poète, des idées originales sur le costume antique. En cet équipage, qui ne lui ôtait rien de son aspect imposant, le grand-père Textor allait au jardin soigner ses fleurs et ses espaliers. Les beaux gants tailladés reçus à l'ouverture de la foire lui servaient à se préserver des épines en greffant ses rosiers. Les jours de mauvais temps, il restait dans sa vénérable chambre boisée, où tout était très vieux, les meubles et les livres, et où il était sans exemple qu'on eût changé un objet de place. Lui-même était méthodique et plein de paix. Il donnait l'impression de quelque chose d'immuable et d'éternel.

Ce tranquille vieillard représente merveilleusement bien la bourgeoisie du vieux temps, riche en vertus domestiques, laborieuse, modérée dans ses désirs et très jalouse de bon renom, mais formaliste, d'esprit peu ouvert et inconsciente de sa force. C'est une race qui a disparu. On ne sait plus que par les livres ce qu'était la classe moyenne d'avant la chasse aux places et les casse-cou de la spéculation. En France, elle avait commencé à avoir la tête tournée

dès Louis XIV, par l'élévation soudaine et inattendue d'un si grand nombre des siens. La bourgeoisie allemande, au contraire, gardait encore son antique modestie au temps du grand-père Textor, ce qui explique l'attitude étonnée et scandalisée de beaucoup d'Allemands, et non pas seulement de la noblesse, quand la génération de Goethe s'élança à la conquête de la puissance, sinon de l'égalité.

La femme du vieux Textor ne nous est guère connue que par un portrait, qui en dit heureusement très long sur ce qui peut nous intéresser. Nous voyons dès le premier coup d'œil de qui Goethe tenait son grand front et ses yeux superbes. La robe à fleurs de la vieille dame est hérissée de ruches empesées. Son visage sérieux est encadré dans un vaste bonnet blanc, compliqué et raide, qui donne à l'ensemble un je ne sais quoi de modeste et de charmant.

On retrouve dans les portraits de sa fille et des amies de la maison ces honnêtes bonnets blancs, qui ont l'air du signe de ralliement de toutes ces aimables femmes. Ils sont variés comme le caractère de celles qui les portent. La mère de Goethe, personne d'imagination vive, aime les combinaisons savantes, où la mousseline se prodigue en ornements fantasques qui rappellent la façade d'une cathédrale gothique. La Charlotte de *Werther* révèle la divine simplicité de son âme dans son petit bonnet en forme de marmite renversée, juché sur sa haute coiffure. Une autre amie de Goethe, Mme de la Roche, a su donner au sien l'élégance mélancolique qui convenait à l'ange

des larmes. Au travers de toutes les nuances perce un sentiment commun. Humbles ou recherchés, austères ou coquets, les bonnets blancs de ces bourgeoises cossues sont de personnes qui ne souffraient nullement d'appartenir à une société considérée comme inférieure, et d'en porter les insignes. Il leur aurait été facile de copier les modes des grandes dames, ainsi que leurs petites filles n'ont pas manqué de le faire. Elles s'en gardaient comme d'une faute de goût, grâce à un heureux instinct qui leur faisait aimer les existences harmonieuses, sans disparates ni disconvenances. Satisfaites de la place où le sort les avait mises, on n'aurait pas trouvé trace chez elles de la sottise et des ridicules dont l'invasion de parvenus vaniteux infecte aujourd'hui la bourgeoisie, et dont les plus vieilles familles ne savent pas toujours se préserver.

Les Textor avaient eu sept enfants, dont Élisabeth, née le 19 février 1731, qui a été la mère de Goethe. Élisabeth était une jolie fille vive et rieuse, qui respirait la santé et la bonne humeur. Elle avait la tête pleine de chansons, de contes qu'elle disait à ravir, de mots drôles qui ne demandaient qu'à partir, et d'idées très sages de petite personne pratique. Ses grands yeux bruns étincelaient. Son front était bien développé. Le nez manquait un peu de style, mais il était si gai! La bouche un peu trop grande avait tant d'esprit! Il est rare de rencontrer une physionomie aussi heureuse, reflétant avec autant de vivacité la joie d'être au monde et l'épanouissement d'une âme jeune et naïve, qui ne pense que du bien de la vie et

des hommes. Le milieu correct où elle était élevée n'avait pu lui ôter une pointe très marquée d'originalité, et elle était venue au monde avec des goûts littéraires qui lui faisaient trouver étouffante l'atmosphère de la maison paternelle. Il est certain que les idées sentaient le renfermé dans la chambre boisée du vieux Textor, parmi ses vénérables bouquins, tous arriérés; et les mœurs voulaient que cette science moisie fût encore trop bonne pour les filles.

On leur donnait alors, dans les classes moyennes, une éducation élémentaire. Elles apprenaient la lecture et l'écriture, un peu de grammaire, la musique et la danse. Le reste du temps appartenait aux travaux de ménage, qui étaient une bien plus grande affaire que maintenant. On trouve encore aujourd'hui, au fond de nos provinces, des maîtresses de maison qui possèdent par héritage toutes sortes de recettes pour faire difficilement les choses faciles. Les ménagères de Francfort étaient riches en recettes de ce genre, au siècle dernier, et voyaient de mauvais œil les personnes enclines à simplifier les rites sacrés de la lessive ou du beurre salé. Elles en étaient choquées comme d'un manque de piété envers les aïeules. Élisabeth Textor n'eut pas à espérer l'approbation du public féminin quand on la vit dérober du temps à l'office et à la lingerie pour l'employer à des lectures. Ses sœurs la baptisèrent la Princesse. Elle tint bon. Pourtant elle ne fut jamais une femme instruite. Un demi-siècle plus tard, écrivant à son petit-fils pour lui vanter le bonheur d'apprendre des leçons, elle ajoutait dans son langage imagé :

« De mon temps, nous étions si ignorantes, que nous bayions à propos de tout comme une vache devant une nouvelle porte ».

Vers onze ans, elle eut une passion digne d'une princesse de conte de fées pour Charles VII, l'empereur éphémère vaincu par Marie-Thérèse. Il était très beau et très bête. Du moins il parut très beau aux Francfortoises quand il vint dans leur ville se faire couronner (1742). C'était encore le bon temps où il suffisait d'avoir coiffé une couronne, fût-elle en carton, pour être paré de grâces surnaturelles par les imaginations féminines. Élisabeth aperçut Charles VII le vendredi saint, tandis qu'il visitait les églises, vêtu d'un long manteau noir et suivi d'une foule de seigneurs et de pages. Elle le suivit, le vit s'agenouiller au dernier banc, parmi les mendiants, et resta pénétrée d'admiration. Jamais elle n'oublia cette figure. Il avait des yeux! et des cils! et une manière de « voiler son regard » avec ses cils! qui étaient irrésistibles. Elle le revit une autre fois à une cérémonie publique. Il avait un manteau rouge, et elle cria : « Vive l'empereur! » avec un tel entrain, qu'il la regarda et lui fit un signe de tête. Ce sont de ces choses qui font époque dans la vie d'une petite fille. Élisabeth Textor sentit « qu'une grande porte s'était ouverte dans son cœur ». On prétend que, parvenue à l'extrême vieillesse, elle était encore remuée d'une émotion juvénile au souvenir du bel empereur.

Tandis qu'elle rêvait, en mettant sa cornette, à son prince Charmant, le bonhomme Textor songeait prosaïquement à l'embarras de marier quatre filles sans

dot. La Providence vint à son secours en inspirant des pensées ambitieuses à Caspar Goethe, fils de l'aubergiste du Saule. Caspar était riche, et il avait le titre de conseiller impérial. Le moment lui semblait venu de prendre pied dans la bourgeoisie en s'alliant à une vieille famille. Il demanda la main d'Élisabeth Textor, qui finissait à peine de grandir, et le père la lui donna sans difficulté. Le futur était déjà barbon et il avait mauvais caractère, mais c'était un homme droit et un bon parti. Sa future se soumit à son sort « sans beaucoup y réfléchir ». A quoi bon? Il n'en aurait été ni plus ni moins. La voix du chef de famille était alors la voix du destin, et il était contraire aux principes d'Élisabeth Textor de se tourmenter inutilement. — « Quand on est forcé d'avaler le diable, disait-elle, il ne faut pas trop le regarder. » Elle avala son époux les yeux fermés, et ils se marièrent le 20 août 1748.

II

Ils allèrent habiter rue de la Fosse-aux-Cerfs, chez la grand'mère vêtue de blanc et semblable à une ombre. La maison était antique et biscornue. Les étages faisaient saillie sur le rez-de-chaussée, mettant une obscurité sur la rue. A l'intérieur, rien n'était de niveau et tout allait de guingois. Ce n'était que coins et recoins, passages obscurs, pièces borgnes,

marches à descendre ou à monter : une maison faite exprès pour jouer à cache-cache. La nouvelle épousée en aurait été bien capable; mais M. le conseiller impérial nourrissait des pensers plus graves. Le premier passe-temps qu'il offrit à sa jeune femme fut de faire des pages d'écriture. Les leçons d'italien suivirent, puis ce fut le tour de la musique. L'élève avait de la bonne volonté, et Caspar Goethe se livra en paix à sa vocation de maître d'école. Son honnête cervelle était bourrée de plans et de systèmes qu'il comptait appliquer à ses fils, quand il en aurait; en attendant, il se faisait la main sur sa femme. Et ainsi se passa leur lune de miel.

Un an après leur mariage, le 28 août 1749, un fils leur naquit, à demi mort. On eut beaucoup de peine à le ranimer. Enfin, il ouvrit les yeux. On lui mit une robe bariolée, un bonnet orné de fleurs en argent, et on le porta à l'église, où il reçut au baptême les noms de Jean-Wolfgang. Quinze mois plus tard vint une fille, l'étrange Cornélie de *Poésie et Vérité*. D'autres enfants moururent en bas âge.

Voilà Mme Goethe occupée à bercer un marmot de génie. Quelque aimable qu'elle fût, c'est par son rôle de mère qu'elle nous intéresse avant tout. Sans son Wolfgang, elle aurait passé ignorée sur cette terre, comme tant d'autres charmantes créatures qui ont accompli leur devoir obscurément et sans gloire. La Providence lui ayant confié un de ses nourrissons de choix, on est naturellement curieux de voir comment elle s'en est tirée, et si elle avait tout d'abord compris l'importance de sa tâche. Je connais peu

d'histoires plus exquises. C'est une jolie chose qu'une femme qui devient illustre, simplement parce qu'elle a été une bonne et brave femme.

Elle devina sur-le-champ que son fils serait un homme extraordinaire. En bonne conscience, il n'y a pas à lui en savoir gré; d'innombrables mères ont la même intuition, sans que les déboires des autres puissent les désillusionner. Mme Goethe étant tombée juste, on a recueilli pieusement le souvenir des riens qui l'avaient confirmée de jour en jour dans sa conviction, et cela est touchant à force de puérilité. Tout lui était révélation : les pleurs « douloureux » de son nourrisson, sa manière de regarder la lune, son aversion pour les enfants laids, et jusqu'à ses fréquentes colères. Sitôt qu'il marcha, ce fut « avec beaucoup de majesté ». Sitôt qu'il put jouer, ses camarades « furent toujours ses laquais ». A sept ans, il répondit un jour avec fierté : « Ce qui suffit aux autres ne me suffit pas à moi ». La mère gardait toutes ces choses dans son cœur. Elle n'en oublia jamais la moindre bagatelle. Quelque temps avant sa mort, elle disait à Bettina, la confidente des derniers jours : « Ces pensées sont de l'or pour moi [1] ».

A l'époque où elle prononçait ces mots, il se mêlait à sa tendresse un légitime orgueil. Ce fils chéri,

1. *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde.* Nous citons en général la traduction de Séb. Albin. La passion romanesque de Bettina Brentano pour Goethe vieillissant est bien connue. Leur correspondance ne doit être lue qu'avec la plus grande défiance; Bettina y a tant ajouté du sien avant de la livrer à l'imprimeur, qu'on l'a appelée avec raison un roman historique.

favori des dieux, aussi beau qu'intelligent, et qu'elle avait senti dès le berceau tout palpitant de forces impatientes, — elle savait qu'il lui avait dû dans son enfance plus et mieux que des soins de nourrice. Elle avait contribué au glorieux épanouissement de son esprit, gêné dans son expansion par les manies du père. La routine bourgeoise s'était faite oppressive et triste à leur foyer. Mme Goethe la contrecarra perpétuellement, tantôt sans y penser, parce qu'il lui était impossible de ne pas avoir ses idées à elle et de ne pas les crier sur les toits, tantôt parce qu'elle se souvenait de ses propres aspirations vers des horizons plus larges, au temps où ses sœurs l'appelaient la Princesse parce qu'elle aimait à lire. Le père s'appliquait à faire entrer l'esprit de ses enfants dans un moule décent et correct. La mère les excitait sans cesse à faire éclater le moule. Wolfgang et Cornélie furent à peine hors du maillot, que le contraste des deux influences devint sensible.

Il se dessina d'abord à propos de la question qui domine toutes les autres en éducation, et sur laquelle on variera éternellement. L'heureuse floraison d'une jeune intelligence dépend des soins donnés à l'imagination, au détriment de la pure raison, et nous savons que jamais l'accord ne s'est fait sur la mesure à garder. Caspar Goethe avait la tête trop froide pour admettre le plus léger partage, et pour reconnaître d'autres droits que ceux de la raison. Il s'attacha donc de très bonne heure à combattre chez ses enfants le sentiment du mystérieux et de l'invisible. Par bonheur pour eux, il avait épousé une femme

qui méprisait profondément « les gens pour lesquels le soleil levant n'est plus un miracle », et qui devait descendre de quelque ancien rapsode, à en juger par son talent singulier de conteuse. Mme Goethe défaisait innocemment ce que son mari avait fait. Il travaillait à bannir de sa maison le frivole et le chimérique. Elle s'installait sur la fameuse chaise verte surnommée dans la famille « la chaise aux contes », et elle improvisait aux enfants des histoires qui se passaient dans les étoiles. Pendant des soirées entières, un flot d'absurdités poétiques coulait de ses lèvres souriantes, et allait remplir de visions merveilleuses la cervelle de ses petits auditeurs, haletants de curiosité et d'émotion. Wolfgang s'envolait dans le pays du bleu, où les belles princesses dont il venait d'entendre les aventures s'avançaient avec bonté au-devant de lui, et lui disaient la suite de leurs épreuves. Le lendemain matin, la prose reparaissait avec M. le conseiller impérial, mais l'enfant avait eu une échappée sur l'irréel, et cela ne s'oublie pas.

Mme Goethe crut toute sa vie qu'elle avait été pour quelque chose dans le talent de narrateur de son fils, et celui-ci n'en doutait pas. Il dit dans les *Xénies* : « Je tiens de mon père la stature, la conduite grave, de ma mère l'enjouement et le goût de conter ».

Le père ne sut pas non plus sauver ses élèves d'une autre influence tout aussi pernicieuse que celle de la « chaise aux contes ». A la Noël de 1753, la grand' mère en blanc avait donné un guignol à ses petits-enfants. M. Goethe blâma ce présent. On voit dans *Wilhelm Meister*, qui suit ici de très près la réalité,

qu'il allait répétant : « A quoi cela est-il bon? Comment peut-on perdre ainsi son temps? » Au fond, il flairait un danger. Sa femme intercéda en faveur des marionnettes. Elle plaida la cause de David et de Goliath, qui attendaient dans la caisse, au bout de leurs fils, la permission d'en venir aux mains, et elle l'emporta. Le petit théâtre se dressa dans une chambre, et « créa dans la vieille maison un monde nouveau ». On le fit disparaître après deux représentations, mais Wolfgang en avait reçu une impression profonde, qui se tourna en exaltation certain dimanche, resté cher à la scène allemande, où il découvrit les marionnettes dans la chambre aux provisions, parmi l'amoncellement de sacs, caisses, boîtes, paquets, pots, bocaux et bouteilles, sans lequel il n'y avait pas jadis de bonne maison. Il venait de voler des pruneaux, des pommes sèches et une orange confite, et il se retirait doucement. Un « secret pressentiment » lui fit soulever un dernier couvercle, et il vit ses héros couchés en tas. Il les prit pour les contempler : David et Goliath sentaient bon l'épicerie, ce qui les lui rendit encore plus chers. Quelques semaines plus tard, il était devenu, avec la complicité de sa mère, l'imprésario du guignol, et il s'initiait avec ardeur à l'art de donner vie aux personnages créés par son imagination. Son père continuait à gronder, mais en pure perte; le mal était fait, comme pour les contes.

M. Goethe prenait sa revanche à l'heure des leçons. Il régnait seul dans la classe, et son joug était pesant. Il avait résolu de longue date de faire lui-même, avec

l'aide de quelques maîtres particuliers, l'éducation de ses deux enfants, selon un programme longuement médité, tendrement caressé et où il n'avait omis qu'un détail : il n'avait inscrit nulle part que son fils serait un homme de génie. Le génie de Goethe fut l'accident qui gâta tout. Il amena entre son père et lui des froissements qui auraient tourné à l'aigre sans l'intervention de la mère. Le pauvre conseiller avait senti dès les rudiments que son élève lui échappait et le jugeait. Il en fut d'autant plus dépité, que Wolfgang avait une facilité extraordinaire; personne ne pouvait dire le contraire. L'enfant apprenait en se jouant des leçons qui auraient coûté des semaines d'effort à son père. Combien n'était-il pas déplorable de voir employer de si belles facultés à satisfaire des goûts frivoles! Caspar Goethe ne fut jamais bien convaincu, même après *Gœtz von Berlichingen* et *Werther*, que son fils n'avait pas manqué sa vraie vocation en refusant de se consacrer au droit, à l'imitation de ses ancêtres les Textor. « Il m'assura souvent, disent les *Mémoires*, et à diverses époques, tantôt sérieusement, tantôt par forme de badinage, qu'il aurait usé tout autrement de mes dispositions, et qu'il ne les aurait pas prodiguées aussi négligemment [1]. »

Le zèle intempérant du professeur n'aidait pas à lui concilier ses élèves. Dans la meilleure intention du monde, il les instruisait à tout propos, sans leur laisser de répit. Sa maison aurait fait la joie de Phi-

1. Traduction de Jacques Porchat.

laminte. On y avait des manières de se dire bonjour dignes de Trissotin; on a retrouvé dans les papiers de Goethe les brouillons des compliments en latin ou en grec qu'il débitait le matin à son père. Le frère et la sœur avaient-ils l'occasion de s'écrire, leurs lettres étaient des thèmes français ou anglais, qu'on se corrigeait mutuellement et qui donnaient lieu à d'agréables échanges de réflexions grammaticales. Une fête devenait le prétexte d'une conférence d'histoire. La récréation du soir se passait à lire des relations de voyages, en face de plans et de cartes sur lesquels M. Goethe montrait du doigt les endroits nommés, en énumérant leurs produits et leurs curiosités. Il aurait rendu des points à Mme de Genlis pour l'art de tirer une leçon de tout, à cette différence près que Mme de Genlis était amusante, tandis qu'il était suprêmement ennuyeux.

Une seule fois, et bien malgré lui, il interrompit son œuvre d'éducation. Après la mort de sa mère, survenue en 1754, il avait entrepris de reconstruire leur vieille maison, mais pour ainsi dire en cachette, à cause des lois de Francfort sur l'alignement. Il commença donc par faire abattre le rez-de-chaussée, tout en continuant d'habiter les étages supérieurs, perchés sur des étais. On rebâtit le rez-de-chaussée, et ce fut le tour du premier. Ainsi de suite jusqu'au toit, et avec un si bel ordre, une discipline si parfaite, que les enfants n'avaient eu grâce ni d'une classe, ni d'un devoir. Tout d'abord, ils ne gagnèrent pas davantage à ne plus avoir de toit. Il pleuvait dans leur lit, mais l'heure de l'étude n'en variait pas

d'une minute. Leur père finit pourtant par les envoyer chez des amis. A leur retour, il ne restait plus trace de la pittoresque bicoque aux obscurs labyrinthes, où des peurs poétiques les güettaient à chaque tournant. Ils y étaient plus d'une fois sortis de leurs lits, la nuit, pour fuir des monstres imaginaires. M. Goethe avait essayé de les guérir de leurs frayeurs en se déguisant et en sautant sur eux au passage, mais le moyen n'avait pas du tout réussi. Leur mère les avait alors rassurés peu à peu, en les cajolant, et ils ne virent pas disparaître sans trouble le vieux nid qui avait abrité leurs premiers rêves. La nouvelle demeure était claire et régulière. En repassant le seuil, ils furent ressaisis par l'engrenage intellectuel d'un père trop pédagogue. Wolfgang s'en moquait, dans le fond, quoiqu'il ait reproché quelque part à M. Goethe d'avoir contrarié son « développement intérieur ». Au bout d'une dizaine d'années de ce régime, Cornélie, moins résistante, était tombée dans un noir pessimisme confinant à la bizarrerie.

La sœur de Goethe est restée une créature énigmatique. Son frère lui-même est embarrassé pour l'expliquer, malgré leur tendre intimité. Le mot « mystérieux » revient continuellement dans les pages éloquentes et émues qu'il lui a consacrées. Cornélie était une grande fille renfermée, farouche, laide et inconsolable de sa laideur, qui n'aima jamais qu'un être au monde, son frère, mais qui l'aima passionnément. Sa mère lui était comme étrangère. Le désespoir où la jetaient les leçons de son père avait fini

par lui inspirer pour lui une espèce de haine. Ses amies subissaient l'empire de sa grande intelligence et d'un je ne sais quoi de grave et de singulier qui frappait et attirait; toutes l'aimaient et l'estimaient; aucune n'aurait pu dire ce qui se passait en elle. Le seul Goethe connut la profondeur de ces yeux sombres lorsqu'ils exprimaient la tendresse. Au seul Goethe ce visage dur et impassible se laissa voir bouleversé par des sentiments tumultueux, à la pensée que jamais les jeunes gens ne s'occuperaient d'elle et qu'elle ne serait jamais aimée. Il fut pourtant impuissant à arracher son secret à cette âme troublée et repliée. Il l'appelle « personnalité remarquable,... esprit bienheureux,... mystérieuse et chère créature... »; il avoue qu'elle fut toujours pour lui un être indéfinissable.

J'ai à peine besoin d'ajouter que M. Goethe ne comprenait rien à sa fille. Il était dans la destinée de cet honnête homme, plein d'excellentes qualités et anxieux de bien faire, de se heurter à des natures qui lui étaient inintelligibles, et de leur infliger inconsciemment de grandes souffrances, en les maniant avec maladresse. On l'aurait fort surpris, et affligé, en lui disant qu'il était le tourmenteur de sa fille. C'était pourtant la vérité, et Cornélie ne pouvait lui pardonner sa jeunesse sans joie.

Le sort de Wolfgang était bien moins triste. Il savait où trouver son refuge, et on l'apercevait sans cesse trottant sur les talons de sa jolie maman, se réchauffant le cœur à ses caresses et buvant à longs traits la poésie du foyer dans la familiarité des tra-

vaux domestiques. Il la suivait dans la chambre aux provisions, dont les « trésors entassés les uns sur les autres étonnaient son imagination par leur abondance », et dans la cave, que Mme Goethe soignait elle-même et qui contenait encore, en 1794, six mille bouteilles de bon vin des années 1706, 1709 et 1726, sans parler du reste. On savait ce que c'était qu'une cave, dans ce temps-là, même chez les bourgeois lésineux comme Caspar Goethe, qui ne payait jamais à goûter à ses enfants dans les promenades (son fils ne l'avait pas oublié, et c'est lui qui nous l'apprend dans ses Mémoires), mais qui ne marchandait pas pour tout ce qui constituait une existence honorable dans l'opinion de Francfort. On savait aussi ce que c'était que « la grande lessive du printemps », messagère des beaux jours, comme les hirondelles, et qui encombrait toutes les tables et tous les sièges de toutes les maisons, dans toute la ville à la fois, de monceaux neigeux d'un linge parfumé par le grand air et le soleil. Mme Goethe faisait sa « grande lessive » une seule fois par an, comme toute ménagère respectable qui ne craint point de manquer. Cette opération coïncidait avec d'autres travaux importants, qu'elle menait de front à force d'industrie, « car une femme diligente ne fait jamais un pas inutile » [1]. — Les mois de mai et de juin, dit-elle dans une de ses lettres, sont les plus terribles de toute l'année. Il faut faire la provision de beurre de toute l'année, — rentrer le bois de toute l'année,

1. *Hermann et Dorothée.*

— je fais cuire mes *molcken* [1], — on s'occupe de la grande lessive. Mme la conseillère est tout en l'air, — plus de lectures régulières, — de clavecin, — de fuseaux à dentelle, — et elle est bien contente quand tout est rentré dans l'ordre. » Il y avait encore un coup de feu à l'automne, pour vendanger la belle vigne que M. Goethe possédait aux portes de la ville et récolter les fruits du grand verger qu'il avait loué dans le voisinage. Mme la conseillère présidait à tout, et le spectacle de son activité sereine remplissait l'esprit de son fils de sensations qui n'ont pas été perdues, et qui n'étaient pas méprisables, n'en déplaise à ceux qui ne soupçonnent pas ce qu'il peut y avoir de poésie dans les soins les plus humbles et les actions les plus communes. Goethe a utilisé ces sensations-là dans un de ses plus purs chefs-d'œuvre : il en a fait *Hermann et Dorothée*.

Tout en aidant sa mère à mettre le couvert, le petit Wolfgang causait littérature avec elle. Il ne s'en serait pas avisé devant son père : M. Goethe et lui ne s'entendaient pas en littérature. Certes, M. Goethe était loin de proscrire les belles-lettres. Bien qu'il fît peu de cas, en général, des ouvrages où l'on n'apprend rien, il savait qu'il est séant à un homme dans une certaine situation d'aimer les vers, et il leur faisait une place dans sa bibliothèque, mais il en était resté à Gottsched et aux vers classiques imités de Boileau. Il devait trouver admirable le mot de Gottsched défi-

1. D'après les uns, les *molcken* sont une tisane rafraîchissante; d'après d'autres, un cosmétique, à moins que ce ne soit un fromage.

nissant la poésie « une affaire de bon sens », et il voyait de très mauvais œil les signes qui annonçaient de toutes parts une renaissance du génie national. Le *Messie* de Klopstock lui causa une indignation douloureuse. Il déclarait que ça n'était pas des vers, puisqu'il n'y avait pas de rimes, et il faillit se brouiller avec un ami d'enfance qui défendait le *Messie* en alléguant qu'il est sans importance que des vers ne soient pas des vers, pourvu qu'il y ait de bonnes pensées. M. Goethe s'était fâché tout de bon, et il avait défendu de laisser entrer le livre de Klopstock dans sa maison.

Vaine précaution. Son marmot de fils avait en poésie des instincts révolutionnaires, et il était encouragé par sa mère, une autre indisciplinée qui osait dire avec orgueil : « Grâce à Dieu, mon âme n'a jamais mis de corset, aussi je sens tout ce qui est vrai, bon et bien, plus vivement que peut-être mille autres femmes. — Et c'est ce sentiment robuste, non frelaté, de la nature, qui préserve mon âme (dont soit à Dieu louange éternelle) de la rouille et de la pourriture. » Mme Goethe ne se vantait pas en parlant ainsi. Son âme était parfaitement saine, son esprit parfaitement libre, et elle aimait *sans corset* « tout ce qui était vrai, bon et bien », rimé ou non, sans se soucier une seconde des règles et de Gottsched. Son époux exorcisait l'esprit nouveau? Elle lui ouvrait les portes et les fenêtres, empruntait Klopstock, que ses enfants apprirent par cœur, et envoyait son fils, âgé de dix ans, entendre du Marivaux et du Diderot au théâtre français de Francfort. Elle s'intéressait passionnément aux vieilles légendes, aux héros

de la *Bibliothèque bleue*[1] : Fortunatus, la belle Mélusine, les quatre fils Aymon, et elle fut bouleversée par *Hamlet* à une époque où les Francfortois, qui ignoraient encore Shakespeare, traitaient la pièce « d'insanité » et même, ce qui est plus original, de « farce ». — « *Hamlet* une farce ! ! ! Oh ! ! ! » écrivait Mme Goethe. En un mot, c'était une romantique avant la lettre, un répertoire vivant d'hérésies, l'influence la plus déplorable pour un enfant voué à ne jurer que par Gottsched. Précisément pour ces raisons, Wolfgang lui avait donné sa confiance littéraire. Ce pauvre M. Goethe n'avait pas de chance.

Il se tourmentait, et non sans cause. Comment ne se serait-il pas tourmenté? Il avait arrêté de longue main un « plan de vie » pour son fils. Telle année, à la Saint-Michel, il partirait pour l'université. Il serait docteur en droit à telle date, épouserait une jeune fille qui était déjà choisie, et deviendrait avocat ou homme de loi dans sa ville natale, où il habiterait le second étage de la maison paternelle. Pendant qu'il feuilletterait ses dossiers, M. Goethe donnerait des leçons à sa bru, puis à ses petits-enfants, et il n'y aurait rien de changé rue de la Fosse-aux-Cerfs qu'une génération de plus. N'était-ce pas la sagesse, le bonheur, et tout autre père de famille doué de prudence n'en aurait-il pas décidé de même? Cependant, à mesure que les années passaient, M. Goethe ne prévoyait que trop que cela n'irait pas tout seul et

1. La collection s'appelait en allemand *Volksschriften* ou *Volksbücher*. Elle s'imprimait à Francfort, sur du papier à chandelles, comme notre Bibliothèque bleue.

qu'il aurait des révoltes à réprimer. L'enfant curieux et inventif était devenu un adolescent précoce et ardent, difficile à gouverner et avec qui les chocs étaient fréquents. Nous savons par *Poésie et Vérité* ce qui se passait en lui durant cette crise toujours périlleuse. Il était impossible d'attendre avec plus d'impatience l'heure de s'envoler du nid; mais ce n'était pas pour y revenir plus tôt avec un diplôme. C'était pour vivre enfin, pour sortir de ce Francfort où il étouffait, de ce cercle bourgeois où chacun, en somme, pensait comme M. Goethe qu'il faut avant tout savoir se tenir à sa place. Une angoisse l'étreignait à la pensée de recommencer pour son compte l'existence terre à terre de son père. « Je sentais, dit-il, tout cela sur mon cœur comme un horrible fardeau dont je ne savais me délivrer qu'en essayant de me figurer un tout autre plan de vie que celui qui m'était prescrit. Dans ma pensée, je rejetais bien loin les études de droit, et je me vouais uniquement aux langues, aux antiquités, à l'histoire et à tout ce qui en découle. » Il se figurait avoir pour but d'obtenir un jour une chaire de professeur. Ce qui couvait réellement au fond de son âme, c'était la volonté d'essayer ses forces et de voir ce que la société, telle qu'elle était alors constituée, avec ses divisions de classes et ses préjugés aristocratiques, avait à offrir à un jeune bourgeois ambitieux et qui avait le sentiment de ne pas être le premier venu. Il va de soi que son père n'était point dans ses confidences. Toutefois l'instinct avertissait M. le conseiller impérial que son précieux plan de vie était en danger.

Mme Goethe s'en doutait aussi, mais elle n'en avait cure. Elle était toute à la joie délicieuse de constater que sa tendresse ne l'avait pas abusée. Elle était sûre à présent qu'elle assistait à l'éclosion d'un grand esprit et que son fils serait un homme extraordinaire, encore plus extraordinaire qu'elle ne l'avait prévu quand il avait trois mois et que la vue de la lune le mettait hors de lui. Il n'y avait pas à s'y tromper, et il fallait être M. Goethe pour se flatter encore d'assujettir à un programme ce jeune génie qui s'essayait déjà à déployer ses ailes. A dix ans, il avait composé une pièce de théâtre « mythologico-allégorique ». Il avait fait ensuite des *Odes spirituelles*, un grand poème épique intitulé *Joseph et ses frères*, et d'innombrables petites pièces sur toutes sortes de sujets. Dans tout cela, il n'y avait pas encore de chef-d'œuvre, mais patience : Mme Goethe était sûre que le chef-d'œuvre viendrait, et elle veillait, en attendant, à ce que son petit poète ne fût pas désorienté et attristé par des querelles domestiques. Aussi longtemps que son époux vécut, elle fut dans leur intérieur la balle de coton qui amortit les coups. Quant à blâmer les ambitions désordonnées de Wolfgang, il ne fallait pas y compter ; elle n'imaginait pas qu'il y eût sur la terre une situation trop haute pour Wolfgang. Elle garda toujours un souvenir radieux de ces années d'attente et d'espérance. « — Mon cher Auguste, disait-elle en 1798 à son petit-fils, en lui recommandant d'être sage, je sais par expérience ce que c'est que d'être heureux par son enfant. »

Je crois, sans oser l'affirmer, qu'on l'appelait dès

lors *Mme Aia*, surnom sous lequel petits et grands la connurent pendant la seconde moitié de sa vie. *Mme Aia* signifie *Mme la Gouvernante*. On raconte qu'elle avait été baptisée ainsi d'après l'une des héroïnes de la *Bibliothèque bleue*. Quoi qu'il en soit, le nom lui demeura. « On ne l'appelait pas autrement », dit son fils, et elle fut en effet Mme Aia, pour les cours souveraines comme pour les petites coteries de Francfort, dès que l'Allemagne commença à s'occuper de la famille Goethe. Elle le sera aussi pour nous dans la suite de ces pages. A force de retrouver son surnom partout, même dans ses propres lettres, on finit par ne plus pouvoir l'appeler autrement.

III

Le « plan de vie » de M. Goethe fixait le départ pour l'université à la Saint-Michel 1765. Son fils le savait, et comptait en frémissant les jours qui le séparaient de la délivrance. La page de *Poésie et Vérité* où il raconte cet heureux exode est vibrante d'émotion : « La secrète joie d'un captif qui achève de briser ses fers et de limer les barreaux de sa prison ne peut être plus grande que n'était la mienne, à voir les jours s'écouler et octobre s'approcher. Elle arriva enfin, cette Saint-Michel impatiemment attendue, et je partis bien joyeux.... Je laissai derrière moi la bonne ville qui fut ma mère et ma nourrice avec la

même indifférence que si je n'avais voulu y rentrer de ma vie. »

Il était envolé pour longtemps, et des années pénibles commencèrent pour Mme Goethe, qui assistait, sans pouvoir l'empêcher, à l'accomplissement du destin de la triste Cornélie. Cette infortunée, abandonnée à la fureur pédagogique de son père, qui n'avait plus d'autre élève, et privée d'un frère ardemment aimé, refusa d'être consolée et fut prise d'une sombre horreur pour la vie. Elle dédaignait d'être protégée par sa mère, dont la piété, l'optimisme robuste et la gaîté un peu insouciante semblaient inintelligibles à sa raison hautaine. Personne avec qui s'épancher, puisque sa correspondance avec Wolfgang n'était, de par la volonté paternelle, qu'une collection de thèmes en diverses langues, que l'on corrigeait en classe. Et toujours le rongement de se sentir incapable de plaire, de penser qu'elle ne serait jamais aimée : — « Mon miroir ne me trompe pas, écrivait-elle, quand il me dit que je suis franchement laide. Je donnerais tout pour être belle. Ce serait folie d'exiger une grande beauté, mais un peu de finesse dans les traits, un teint pur, de la grâce.... Mais cela n'est pas et ne sera jamais. » Elle se voyait condamnée à se marier sans amour et se révoltait d'avance contre l'homme à qui elle devrait cette amère expérience. « Cette pensée me fait frissonner, disait-elle, et je n'ai pourtant pas le choix, car où est l'homme qui penserait à moi? »

Sa blessure orgueilleuse, mais bien douloureuse, avait achevé de s'envenimer l'année qui précéda le

départ de son frère, en assistant à l'éveil des passions chez le précoce Wolfgang. Quand celui-ci pleura la perte de la grisette qu'il a immortalisée dans *Faust*, Cornélie ressentit une obscure jalousie contre Gretchen, et parce que son amitié ombrageuse s'alarmait d'une rivale, et parce qu'il lui était refusé d'exciter de pareils transports. Elle eut des crises de désespoir. Puis son frère s'en alla, et ce fut comme la mort dans ce jeune cœur. Chaque fois que Goethe revenait à la maison, dans les intervalles de ses études, il trouvait Cornélie plus amère : « On aurait pu dire d'elle, rapporte-t-il, qu'elle était sans foi, sans amour et sans espérance ». Mme Goethe contait tristement à son fils combien les relations étaient mauvaises entre son mari et sa fille, et Wolfgang essayait de s'entremettre, mais il aurait fallu d'abord s'entendre lui-même avec M. Goethe, et il en était plus éloigné que jamais.

Un abîme se creusait entre eux. M. Goethe représentait avec raideur les vieilles idées, consacrées par l'opinion et gourmées. Son fils était un des plus ardents parmi les *jeunes* qui voulaient tout renouveler, tout rajeunir en Allemagne; qui opposaient Shakespeare et Ossian aux classiques français, la mythologie du Nord à l'olympe grec et latin, la nature à la convention; qui se rejetaient d'autre part dans l'imitation française par leur enthousiasme pour Rousseau, pour l'état de nature, pour la sensibilité larmoyante; et qui, par-dessus tout, sans s'inquiéter de se contredire encore, demandaient à grands cris que l'Allemagne fût allemande : en parlant, en pen-

sant, dans ses manières et ses usages. Le passage d'une génération à l'autre a rarement été marqué par un changement aussi complet dans les esprits, et comme il est dans la nature de la jeunesse de mépriser profondément les idées dont elle vient de se détacher, Wolfgang Goethe et ses amis ne se faisaient point faute de critiquer les opinions et les goûts surannés de leurs pères. On juge de l'effet que produisaient ces façons-là sur M. Goethe qui, entre autres opinions démodées, avait une très haute idée du respect et de la soumission que les enfants doivent aux parents. Les scènes succédaient aux scènes sitôt que Wolfgang repassait le seuil de la maison. Elles éclataient indifféremment pour des raisons sérieuses ou des bagatelles, parce qu'il n'avançait pas dans ses études de droit ou parce qu'il avait « dédaigné certain tapis chinois ». Le prétexte ne signifiait rien. La vraie cause du conflit, ce qui le rendait incurable, c'est que l'esprit nouveau venait s'asseoir, dans la personne d'un jeune impétueux, à un foyer dont le chef était inébranlablement attaché au passé. Nous avons tous vu autour de nous des conflits analogues entre les jeunes gens, représentants de l'éternel devenir, et les vieillards soucieux d'arrêter le monde au point où eux-mêmes ont cessé de pouvoir avancer; mais on a peu de documents qui permettent d'observer ces luttes domestiques au XVIIIe siècle, dans la classe moyenne, avec les facilités et les détails que nous offre la famille Goethe.

Dans les relations où il était avec son père, le frère

ne pouvait rien pour sa sœur, sinon recevoir ses confidences. Il avait d'ailleurs d'autres préoccupations. Gretchen avait été plusieurs fois remplacée. Cornélie se sentait négligée. Si j'ai réussi à faire comprendre si peu que ce soit cette âme fermée et tragique, on la plaindra. En 1772, « la solitude lui parut insupportable » pendant que Goethe, à Wetzlar, faisait la cour à sa Charlotte et vivait les scènes riantes du début de *Werther*. Dans son désespoir, Cornélie eut l'imprudence d'accepter la revanche que lui offrit inopinément la destinée. Un galant homme appelé George Schlosser, très laid, mais instruit et distingué, s'éprit d'elle, et la demanda en mariage « à des conditions si raisonnables », que l'économe M. Goethe la lui donna des deux mains. Cornélie n'aimait pas Schlosser. L'objection ne comptait pas pour elle, qui n'avait de tendresse à donner à personne, sauf à l'absent qui la délaissait. Elle accepta Schlosser, et fut punie d'avoir voulu tromper un cœur où la tendresse fraternelle la plus pure, mais la plus exclusive, n'avait laissé aucune place pour d'autres affections.

Elle se maria le 1er novembre 1773 et suivit son époux vers la petite ville où l'appelaient ses fonctions. Un rayon de soleil éclaira pendant quelques semaines sa mélancolique existence. Cornélie s'abandonnait à la douceur d'être aimée et s'épanouissait. Le 13 décembre, elle écrivait à une amie : « Je sens par ce que j'éprouve que vous êtes heureuse. Toutes mes espérances, tous mes désirs, sont non seulement remplis, mais surpassés — de beaucoup. Dieu donne

un époux semblable à celles qu'il aime. » Ces derniers mots sont une citation d'une pièce de son frère. Elle continue : « Mon frère n'a pas pu nous accompagner. Je l'aurais souhaité pour lui et pour moi. Nous étions, à tous égards, étroitement unis — et c'est son éloignement qui m'est le plus sensible. » Il est rare, et de mauvais augure, de regretter la présence d'un frère pendant un voyage de noce. Une seconde lettre, du 29 janvier suivant, est déjà d'un ton d'abattement, et les nouvelles du jeune ménage ne tardent pas à devenir lamentables. Il ne s'était rien passé de ce que le monde appelle des événements. Cornélie avait seulement reconnu qu'elle avait commis une erreur en se mariant, et qu'il est inutile, quand on est né brouillé avec le bonheur, d'essayer de se raccommoder avec lui. La naissance d'un enfant ne la réconcilia pas avec l'existence. Elle fut très malheureuse, fit beaucoup souffrir son mari, et sa mort, survenue en 1777, fut une double délivrance.

Goethe sentit vivement sa perte. « Nous étions... inséparables, dit-il; avec la plus intime confiance, nous mettions en commun nos pensées, nos sentiments, nos fantaisies, toutes nos impressions accidentelles. » Il lui lisait ou lui envoyait tout ce qu'il écrivait, « ne fût-ce qu'un point d'exclamation ». La nouvelle de sa mort le trouva à Weimar. Il écrivit le soir dans son *journal* : « — Lettre de la mort de ma sœur. Journée sombre, déchirement. » Une même note revient les deux jours suivants : — « Souffert et rêvé ». Il projeta ensuite de glorifier Cornélie dans un roman. Le « tumulte du monde » le détourna de

son entreprise, et la paix de l'oubli descendit sur sa chère morte mystérieuse.

Nous n'avons pas voulu interrompre l'histoire de Cornélie. Il nous faut à présent revenir en arrière, au temps où son frère soutenait contre leur père une sorte de guerre d'indépendance.

Nous sommes dans l'hiver de 1769-1770. Un soir, Mme Goethe voit entrer son fils, les yeux brillants et l'air très excité. « Il me dit : Mère, j'ai trouvé dans la bibliothèque un livre superbe, dont je veux faire une pièce. Quels yeux vont ouvrir les Philistins, au Chevalier à la main de fer! C'est splendide, — la main de fer. » L'idée de son premier drame, *Gœtz von Berlichingen*, avait germé dans son cerveau en feuilletant un des ouvrages de droit qui devaient être son salut dans la pensée de son père! Sa mère ne fut pas étonnée; elle attendait depuis vingt ans avec une entière confiance l'incident quelconque qui lui donnerait ces yeux-là.

Elle fut intrépide dans les années qui suivirent, et les amis des lettres lui doivent de la reconnaissance pour la vaillance avec laquelle elle défendit les droits du génie contre un béotien obstiné. Il serait monotone pour le lecteur d'assister aux querelles harassantes qui agitèrent la famille Goethe jusqu'au départ du poète pour Weimar, mais il faut qu'il se représente Mme Aia sur la brèche, imperturbable dans sa belle humeur, adroite, maligne, et mettant une telle grâce à sauver le coupable, que son maussade époux, qui savait pourtant bien qu'elle était passée à l'ennemi, lui continuait sa confiance —

apparemment pour le plaisir, que beaucoup d'hommes comprendront, de se laisser entortiller par elle.

Plus le vieux conseiller s'entêtait dans « son plan de vie », plus elle s'ingéniait pour aider Wolfgang à y échapper. Celui-ci n'avait pas pu s'empêcher, à la longue, de finir son droit (il y avait mis douze ans), et son père lui avait aussitôt fait prendre le métier d'avocat En apparence, les affaires ne manquaient pas. Il arrivait rue de la Fosse-aux-Cerfs des liasses de papiers que Mme Goethe assurait être des dossiers, et beaucoup de lettres qu'elle reconnaissait à leur physionomie pour venir de clients. Ainsi se perpétuait, par contrebande, le commerce de prose et de vers que l'étudiant en droit avait lié, à l'université, avec d'autres écervelés de son espèce.

Arrivaient les écervelés en personne, sur une invitation inconsidérée de leur ancien camarade. On voyait débarquer tout à coup des jeunes gens vêtus de costumes esthétiques qui ameutaient sur leurs talons les gamins de Francfort. Ils s'installaient à manger et à coucher, et payaient leur écot en théories à faire dresser les cheveux sur la tête. Ou bien c'étaient de jeunes seigneurs étonnamment débraillés, qui fraternisaient avec le peuple en l'honneur de Rousseau et prêchaient l'état de nature en se baignant tout nus dans les pièces d'eau, à la face des promeneurs effarés. Ou encore, des individus bizarres, qui fournissaient de précieux modèles à un futur romancier, mais qui étaient un peu inquiétants dans une maison à argenterie ; par exemple, un harpiste ambulant que Goethe avait ramassé en

voyage, et que sa mère se hâta de faire disparaître en lui louant une chambre en ville. Les vagabonds exceptés, elle recevait tout ce qu'il plaisait à son fils d'amener, et il y fallait des prodiges de diplomatie, à cause des bienséances et, encore plus, de la dépense. M. Goethe trouvait fort mauvais que cette bohème vînt boire son bon vin et le ruiner en frais de table.

Le bonhomme était intraitable sur le chapitre de l'argent. L'économie était une vertu bourgeoise, et il n'entendait pas la laisser péricliter dans sa maison. Son fils eut réellement beaucoup à pâtir de l'avarice paternelle. En 1773, il avait publié à ses frais *Gœtz von Berlichingen*, son œuvre de début. L'effet en fut immense. De toute la terre germanique, une joyeuse clameur salua le premier-né du romantisme, et le nom de Goethe devint célèbre du jour au lendemain. Il n'y en avait pas moins une note d'imprimeur à payer, les livres les plus populaires rapportant fort peu dans ces temps de contrefaçons. Le vieux conseiller refusa net de donner un sol, et mit ainsi le jeune triomphateur dans un cruel embarras. On lit dans une de ses lettres : « Tandis que le public s'occupe tant de *Berlichingen*, je suis réduit à emprunter pour payer le papier ».

M. Goethe avait peut-être eu, pour fermer sa bourse, d'autres raisons encore que l'avarice. La gloire soudaine de son fils, à laquelle il fut très sensible, Gottsched, son oracle littéraire, l'aurait trouvée mal acquise. Le *Mercure allemand* avait dit de la nouvelle pièce : « Les trois unités y sont outrageusement violées; ce n'est ni une tragédie, ni une comédie: et

c'est néanmoins la plus belle, la plus captivante monstruosité ». Le refus de payer l'impression d'une « belle monstruosité » était bien dû aux mânes des trois unités.

Je me figure que *Werther*, l'année suivante, le réconcilia un peu avec la littérature de son fils. Que de fois il dut se dire, en lisant les malheurs et les souffrances du jeune Werther : « Comme c'est bien fait! » Je ne parle pas des peines d'amour, qui ont pris toute la place dans l'imagination du public ; je parle des souffrances d'un être ardent et supérieur comme l'était Goethe lui-même, ambitieux comme lui, et bourgeois, toujours comme lui, qui veut sortir de sa sphère, se mêler aux grands sous prétexte qu'il a plus de mérite qu'eux, et qui se heurte à tant de préjugés de caste, reçoit tant d'avanies, qu'il prend, d'écœurement, un pistolet et se tue. L'effort d'un représentant de la classe moyenne pour s'élever, sa défaite finale et sa punition, voilà ce qui faisait du roman de Goethe une œuvre profonde, d'une grande portée sociale, en Allemagne et en 1774. M. Émile Montégut a été je crois le premier, à signaler, dans un *essai* admirable[1], le vrai sens de ce livre fameux. « Supposez, dit-il, que son amour contrarié n'existe point, qu'il n'ait jamais connu Charlotte, et sa destinée sera la même. Charlotte n'est dans sa vie qu'un accident qui sert à précipiter le dénouement; voilà tout. Le grand malheur de Werther, c'est qu'il existe

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1855. Réimprimé dans un volume intitulé *Types littéraires et Fantaisies esthétiques* (Hachette).



une contradiction entre sa condition et ses sentiments. Werther pourra penser comme un prince, il ne sera jamais qu'un bourgeois; il pourra sentir comme la nature la plus fine et la plus exquise, il ne sera jamais qu'un employé. » A cause de cette contradiction, il n'y a pas place pour lui dans une société où les bourgeois sont tenus d'accepter les humiliations et de faire des courbettes, et c'est ce que Werther, pour son malheur, n'a pas compris. « Enfant d'un siècle nouveau, animé de sentiments nouveaux, dépourvu de tout préjugé, Werther a cru que tout le monde était aussi franchement dégagé que lui des superstitions du passé. Il s'est trompé. Il n'a pas vu que l'ombre du passé s'étendait sur lui, absolument comme l'ombre du moyen âge s'étend sur Hamlet. Il pense comme un homme moderne, et il ne voit pas que le spectre de l'ancien régime le poursuit. »

M. Goethe comprenait tout cela, et comme il était fier, mal disposé pour les grands en sa qualité de citoyen d'une ville libre, il n'admettait pas que son fils se mît de gaieté de cœur dans la position humiliante de Werther à la soirée du comte de C***. Le seul moyen qu'il imaginât pour se garantir de pareilles couleuvres était de se tenir dignement à sa place. Werther ne s'y était pas tenu; le comte de C*** l'avait chassé; c'était bien fait. Mais comment Wolfgang s'exposait-il aux mêmes aventures puisqu'il connaissait le monde? Pourquoi se liait-il à la légère avec le duc de Saxe-Weimar? Allait-il se ravaler à être un amuseur de princes? Il était bien naïf de se fier aux invitations de Charles-Auguste :

« On veut se moquer de lui, répétait le vieillard; on veut le couvrir de confusion ».

Ses inquiétudes étaient honorables. On lui sait gré de s'être insurgé, lui sorti du peuple, à l'idée que son glorieux fils pût entrer par la petite porte chez n'importe qui, fût-ce un souverain. Son tort fut de s'y prendre par trop mal pour retenir son jeune ambitieux. *Werther* remuait l'Europe entière, *Faust* était commencé, et M. Goethe persistait à n'autoriser la littérature sous son toit qu'à l'état de hors-d'œuvre et à moments perdus. Le métier d'avocat restait pour lui le principal, et il harcelait son fils de reproches parce que les clients (il y en avait quelques-uns de réels) se plaignaient d'attendre six mois une réponse. En désespoir de cause, il s'était mis à étudier les dossiers et à fournir des conclusions toutes faites à maître Wolfgang. Il n'y gagna que cette réflexion des *Mémoires* : « Mon père... ne me laissait pas suivre mon chemin;... il s'efforçait de plus en plus de m'implanter sur un sol où je ne pouvais pas prospérer ». D'autre part, les tracasseries en tout genre allaient leur train. On lit dans une lettre de Goethe à Kestner, écrite pendant une absence de Francfort : « Voici la lettre de mon père. Dieu bon! s'il m'arrive de vieillir, faudra-t-il que je devienne aussi comme cela? Faudra-t-il que mon âme se détache de ce qui est bon et aimable? Étrange! Il semble que plus l'homme avance en âge, plus il devrait s'affranchir du terre-à-terre et du mesquin.... Mais il devient toujours plus terre-à-terre et plus mesquin. Il ne me reste... qu'à oublier qui je suis, où je suis et ce que je suis. »

Sa mère vint à son aide avec la décision qui l'avait fait surnommer *l'Action* par Goethe. Quoi qu'il pût arriver à son fils dans le vaste monde, tout valait mieux que de le laisser s'user en luttes stériles. Elle lui obtint la permission d'aller passer « quelques semaines » à la cour de Weimar. Le grand-duc annonça aussitôt qu'il enverrait un de ses carrosses prendre son hôte à Francfort. Au jour dit, point de carrosse, et le vieux conseiller de triompher : « Il veut se moquer de toi, — il veut te couvrir de confusion ». Quinze jours se passent dans l'attente, avec ce refrain irritant dans les oreilles : « Il veut se moquer de toi.. ». Tant et si bien que Goethe finit par le croire, et sortit furtivement de Francfort, le 30 octobre 1775, pour aller cacher sa honte en Italie. Un courrier de Weimar le rattrapa sur la route; le malentendu s'expliqua, et l'auteur de *Werther* arriva le 7 novembre à la cour du duc, pour y vivre la seconde partie de son roman — moins le dénouement, s'entend, — et vérifier à ses risques et périls si, parce qu'il n'était pas né titré, les fils des croisés allemands n'auraient réellement que des brutalités imbéciles pour un homme dont la gloire emplissait l'univers civilisé. La France donnait d'autres exemples et encensait ses grands écrivains. Ce pouvait être une raison de plus, pour les grands chasseurs et gros buveurs blasonnés des montagnes du Hartz et de la Thuringe, de rabattre le caquet aux poètes crottés assez présomptueux pour s'imaginer que le génie et le talent rapprochent les distances; il essaimait dès lors de la France tant d'idées subversives et impies!

Goethe allait courir sa chance avec la superbe confiance de la jeunesse et le sentiment d'obéir à la force des choses. « Vous vous souvenez, écrivait-il de Weimar à sa mère, en 1781, des dernières années que j'ai passées chez vous, avant de venir ici. Si cela avait dû continuer, j'aurais certainement sombré. Je serais devenu fou, par la disproportion entre un milieu bourgeois, étroit et croupissant, et la largeur, la rapidité de mouvement de mon être. »

Il était parti pour « quelques semaines ». Sa mère savait bien qu'il ne reviendrait plus et qu'elle s'était ôté elle-même sa joie suprême. Elle ne se laissa pas abattre, n'étant pas, disait-elle, de ces gens « qui se désolent que ce ne soit pas toujours pleine lune ». Elle s'appliqua à tirer le meilleur parti possible de la situation, et le ciel lui revalut sa bonne humeur, car le ciel sait gré à ses créatures d'être gaies. Il a des poids pipés pour peser dans la balance les fautes du pécheur qui a trouvé le monde beau et la vie bonne.

IV

Les premières nouvelles de Weimar furent radieuses. Goethe écrivait ce qu'il ne destinait pas à être lu par son père à une parente, Mlle Fahlmer, qui communiquait ses lettres à Mme Goethe. Le 22 novembre il lui dit : « Ma vie passe comme une course en traîneau. Le traîneau file, les clochettes

tintent, on tourne, on vire, on va, on vient. Ma vie prend un essor nouveau et tout s'arrangera bien.... Tout va à souhait, et cela fait ici, naturellement, une sensation extraordinaire. »

Le 5 janvier (1776), les choses se gâtent : « Chère tante, j'ai besoin d'écrire à ma mère, c'est pourquoi je vous écris, afin que vous méditiez ma lettre ensemble. Je continue à être dans la situation du monde la plus enviable. Je plane au-dessus de toutes les relations les plus hautes et les plus intimes, j'ai une influence heureuse, et je jouis, et j'apprends, et ainsi de suite. Mais j'ai besoin d'argent — car personne ne vit de l'air du temps, — je prie donc ma petite tante d'examiner avec ma mère si mon père aura le cœur et le bon sens, lui sur qui tombent les reflets de la gloire de son fils, de me donner 200 florins, ou une partie de cette somme. »

Vinrent ensuite un certain nombre de notes à payer, adressées de Weimar à M. le conseiller impérial Goethe, qui se mit dans des fureurs horribles. Puis une lettre fort impérieuse : « (6 mars 1776). Chère tante,... je vous supplie *une fois pour toutes* [1] de vous tranquilliser. Mon père peut mijoter ce qu'il lui plaira; je ne peux pas passer mon temps à répondre *sur cela* et à le dissuader de ses lubies. Voici les faits : je reste ici; j'ai loué un beau logement; mon père *me doit ma dot* et *de quoi m'équiper*; ma mère s'y prendra comme elle voudra pour lui

1. C'est Goethe qui souligne.

glisser cela; seulement, qu'elle ne fasse pas *l'enfant*, car je suis *le frère* et *le tout* d'un prince. *Der H...*[1] m'a fait de nouveau cadeau de 100 ducats. »

Le 18 mars, nouveau billet sur le même sujet, se terminant ainsi : « Le duc a commandé secrètement tout un mobilier pour m'en faire cadeau.... Il est inutile que le père le sache. » Très inutile, en effet. Le bonhomme Goethe aurait trouvé cela encore plus dur que de payer les dettes de son prodigue. Ce n'était pas à lui qu'on eût fait accroire qu'il était glorieux de vivre des bienfaits des princes. Il n'y avait pas dans toute sa personne de quoi faire le petit doigt d'un courtisan; on ne pourrait malheureusement pas en dire autant de Goethe.

Au plus fort de ces négociations épineuses, pendant lesquelles Mme Aia paya beaucoup de sa poche ou de celle de ses amis, des bruits fâcheux commencèrent à courir sur la situation de Goethe à Weimar. On l'accusait d'abuser de sa faveur pour entraîner le jeune duc dans des orgies épouvantables. Que Charles-Auguste se grisât, ses sujets, gens très simples et très rustiques, n'y voyaient point de mal; mais qu'il bût son vin dans des crânes, cela était scandaleux. Que leur souverain fît la cour à leurs filles, rien de plus naturel; mais qu'il se déguisât en ouvrier pour danser avec les ouvrières, cela était inouï. Que le duc de Saxe-Weimar fît claquer un grand fouet sur la place du Marché, pendant une heure, pour gagner une gageure, personne n'avait rien à

1. *Der Herzog*, le duc.

voir aux fantaisies princières; mais qu'il associât un « bel esprit » à ce passe-temps, cela était dégradant pour la majesté du trône. Qu'il eût un petit bourgeois à ses gages pour l'entretenir de poésie, de philosophie et autres balivernes, chacun l'admettait : les monarques ont eu de tout temps le goût des bouffons; mais qu'il se laissât tutoyer par lui, cela était inconcevable dans un pays d'étiquette, où les bourgeois n'étaient tolérés au théâtre que dans les petites places. Les esprits se montèrent dans les cercles engourdis de Weimar, et il y eut un déchaînement d'indignation, avec protestation officielle et publique, quand le duc nomma Goethe « conseiller privé de légation » avec 1200 thalers d'appointements, au mépris de la hiérarchie, des droits acquis, de toutes les lois divines et humaines.

On sait avec quelle vigueur le grand poète tint tête à l'orage et s'imposa aux hobereaux germaniques. Il aimait la bataille : « Mme Aia se rappelle, écrit-il, que j'étais insupportable quand rien ne me tourmentait. Je suis sauvé dès que j'ai des tracas. » Dans la même lettre : « Je suis aussi content et heureux qu'un homme peut l'être (6 novembre 1776) ».

Cependant les échos de Weimar, grossis par l'envie et la malignité, venaient donner raison à M. Goethe, et l'on peut croire qu'il n'avait pas la victoire modeste, ni aimable. Mme Aia se constitua le gardien de la réputation de son fils et se chargea de clore le bec aux commères de Francfort, titrées ou non. Certaine qu'on exagérait les faits, elle en donna la raison avec sa verdeur accoutumée : « Ils ne peu-

vent pas comprendre, écrit-elle à un ami, qu'on puisse avoir de l'esprit sans être de la noblesse ». *Ils* furent obligés de le comprendre, et de reconnaître, quelquefois à leurs dépens, qu'on peut porter un bonnet blanc, compter sa lessive, et cependant river leur clou aux descendants de tous les croisés allemands, du Rhin jusqu'à l'Oder.

Elle réduisit par la douceur et les bons offices une autre classe de mécontents qui avaient des griefs personnels contre le nouveau conseiller privé. Les jeunes poètes en costumes esthétiques et les apôtres de l'état de nature, que M. Goethe regardait de travers quand ils buvaient son vin de 1706, avaient appris avec un vif intérêt que leur camarade Wolfgang, leur frère en *génialité*, était devenu favori d'un prince et personnage officiel. Ils en avaient tiré un heureux augure pour le triomphe de leurs idées et s'étaient acheminés en hâte vers le « beau logement » meublé par Charles-Auguste, tout réjouis de la charmante surprise qu'ils ménageaient au maître de la maison. Leur arrivée fut en effet une surprise, mais la plus désagréable du monde. Goethe était à présent un homme de cour décidé à se pousser dans les places et les dignités, et il n'appréciait plus du tout les chapeaux blancs à rubans jaunes, ni la familiarité et le langage génial de l'homme naturel. Ses anciens amis lui parurent ridicules et mal élevés, très compromettants vis-à-vis du parti de la noblesse, et il commença par les expédier à l'auberge. Il s'attacha ensuite à leur faire sentir qu'ils avaient manqué de tact en ne faisant pas la différence des

temps et des situations, et qu'ils lui étaient, selon sa propre expression, « une écharde dans la chair ». Les candides jeunes gens repartirent de Weimar déçus et affligés. Alors deux mains amies se tendirent vers eux de Francfort, les attirèrent autour de la table ronde de Mme Aia et pansèrent avec tant de bonté les blessures infligées par l'égoïsme, qu'il ne resta dans les cœurs d'autres sentiments que l'affection et la reconnaissance.

C'était aussi à elle que venaient les nombreuses délaissées que son fils avait aimées passionnément l'espace d'un matin, le temps de les mettre toutes vives dans une pièce ou un roman. On sait que c'était sa manière de s'acquitter envers elles; il appelait cela « mériter par une expiation volontaire l'absolution de sa conscience ». Mme Aia avait des trésors de tendresse pour ces innocentes victimes de l'imagination poétique et elle y gagna d'être la mère adoptive de plusieurs ménages qui auraient pu être celui de son fils. Elle était marraine, — on lui envoyait les enfants, — le mari et la femme lui faisaient des visites ou lui écrivaient des lettres à l'occasion des événements de famille, — et les souvenirs pénibles s'effaçaient, ici encore, sous son influence.

A ceux qui accusaient son fils de courtisanerie et de servilité, elle put bientôt opposer des preuves visibles et palpables des égards singuliers dont il était l'objet à la cour de Weimar. En 1778, la duchesse douairière Amalia s'arrêta deux fois à Francfort et ne manqua pas un seul jour de venir bavarder rue

de la Fosse-aux-Cerfs avec Mme Aia. On juge de l'émotion de la ville et de ce qui se débita de paroles au marché et à la sortie du sermon. La première visite avait été une politesse à Goethe. Les suivantes furent pour le plaisir de la duchesse, que cela reposait des comtesses et des baronnes. Elle ne se lassait pas de l'imprévu de la conversation chez cette bourgeoise, de l'originalité que lui donnait l'absence complète de conventions, aussi bien dans les idées que dans les manières. Ce n'est pas que Mme Aia n'eût certaines prétentions aux grandes manières; elle écrivait à son fils après avoir reçu la visite d'un chambellan de Charles-Auguste : « J'ai fait bien attention à ne pas avoir des explosions de joie chaque fois qu'on prononçait ton nom, selon la vieille habitude de Mme Aia. Je me suis tenue comme si une grande cour avait été ma nourrice. » Elle se calomniait; elle n'aurait pas eu tant de succès auprès des princes, si elle avait été capable de prendre des airs empesés.

Quand la duchesse repartit, elles étaient sur le pied de s'écrire et d'échanger des cadeaux. La duchesse lui envoie la tabatière obligatoire avec portrait, des dessins ou peintures faits de sa noble main, son buste, des jarretières qu'elle a tricotées et qui se trouvent trop grandes : « Je les mettrai et les ôterai matin et soir, lui écrit Mme Goethe, avec le respect qui leur est dû, — mais il faut que Votre Altesse ait une bien grande idée de ma corpulence, car chacune en fait juste deux. Tant mieux pour moi !... J'en aurai deux paires. » — Ce n'est pas tout de remercier; Mme Aia

prétend ne pas demeurer en reste. Sûre d'elle-même, et sans redouter un instant la comparaison avec aucun cuisinier de prince, elle expédie à Weimar toutes sortes de friandises de sa façon, qui sont appréciées à leur valeur au palais ducal. Elle y joint tantôt un petit ouvrage, tantôt du raisin de sa vigne. Un jour, elle annonce de la filasse pour son fils : « J'ai appris avec grand plaisir que Votre Altesse filait. Mme Aia a aussi beaucoup filé dans son temps et ça ne va pas encore trop mal. Je suis si contente que le docteur [1] file, que je vais lui envoyer au plus tôt 25 livres de belle filasse bien fine. » — Il est peu connu que Goethe filait. Le fait est pourtant certain. Il collabora même à un *Manuel de la fileuse.*

Les Francfortois avaient à peine eu le temps de se former une opinion sur tous ces événements extraordinaires, qu'un second coup de théâtre remit le trouble dans leur esprit. La duchesse Amalia, après tout, n'était pas une princesse régnante; elle pouvait se permettre des excentricités. Mais son fils, Charles-Auguste, était sur le trône, et c'était en vérité une chose étrange de le voir descendre chez le bonhomme Goethe avec le fils de la maison et y vivre en camarade. Les badauds eurent ce spectacle au mois de septembre 1779. Le 24, Mme Goethe écrit à la duchesse douairière : « ... Notre gracieux prince est descendu (pour nous faire une surprise) à quelque distance de la maison. Ils arrivent tout doucement à

1. C'est son fils qu'elle appelle ainsi.

la porte, sonnent, entrent dans la chambre bleue. Votre Altesse se represente Mme Aia assise à la table ronde — la porte qui s'ouvre — le docteur qui lui saute au cou tandis que le duc reste à l'écart, contemplant sa joie. Mme Aia, comme ivre, courant enfin au-devant du meilleur des princes, pleurant d'un œil, riant de l'autre, et ne sachant pas du tout ce qu'elle doit faire. » La nouvelle se répand en un clin d'œil dans la ville; parents, amis, voisins, voisines accourent pour voir Wolfgang Goethe avec « son duc »; la chambre bleue ne désemplit plus, et le cœur de Mme Aia déborde d'orgueil : — « Cette pièce, toujours pleine de gens qui attendaient impatiemment que Son Altesse descendît, — ce bon prince, qui entrait d'un air gracieux, se laissait dévisager par tout le monde, causait avec l'un et l'autre, — ce n'est pas une lettre qu'il faudrait pour tout raconter à Votre Altesse, c'est une chronique (8 octobre). » — Goethe et « son duc » reviennent une seconde fois dans le courant de l'hiver, puis c'est la duchesse douairière, puis son fils cadet, puis tous les personnages de la cour de Weimar qui ont le respect des favoris, et Mme Aia a désormais l'esprit en repos : quoi qu'en disent les mauvaises langues, Wolfgang n'est pas à la cour sur le pied d'une façon de domestique.

Les gens de lettres n'avaient pas attendu l'exemple d'en haut pour entourer d'hommages leur « mère Aia », ainsi qu'il l'appelaient. Ils la vénéraient par esprit de corps, à cause de ce que Goethe leur avait rapporté de son dévouement quand il avait voulu

suivre sa voie. « Il n'y a pas à dire, écrit Wieland en 1777, il faut que je voie la mère de Goethe. » Quelques mois plus tard, il est chez elle, et Mme Aia adresse à une amie la jolie lettre que voici : « Wieland est ici depuis plusieurs jours, ainsi que l'ami Merck.... Tout est sens dessus dessous depuis le matin jusque dans la nuit; car, ma chère commère, vous qui avez un poète pour mari, vous savez par expérience que cette race d'hommes-là fait plus de désordre en un jour que nous autres, pauvres vers de terre, en une année. Aussi pouvez-vous vous représenter l'état épouvantable où est ma maison. Je vous écris à six heures du matin, pendant que tout dort encore profondément. »

On remplirait des pages avec les noms des gens célèbres ou distingués qui firent le pèlerinage de Francfort en l'honneur de Mme Goethe. Elle figurait parmi les curiosités de l'Allemagne. Quand Mme de Staël parcourut la terre germanique à l'état de tourbillon pour étudier « les foyers de lumières », elle mit la mère du grand homme sur la liste des choses à voir, à l'indicible horreur de Mme Aia, que la réputation d'éloquence de notre compatriote remplissait de terreur. « Que me veut cette femme? écrivait-elle à Goethe. Je n'ai pas même écrit un A. B. C. D., et mon bon génie m'en préservera aussi dans l'avenir. » On n'échappait pas à Mme de Staël. La légende dit qu'elle parut devant Mme Goethe en turban aurore, une branche de laurier à la main, et qu'elle lui présenta son cortège, Benjamin Constant en tête.

Le nom de Mme Aia était devenu inséparable de celui de Goethe dans l'esprit des contemporains, et l'anecdocte suivante nous en donne la raison. Un journal du temps raconte qu'un des « philosophes favoris » de l'Allemagne avait dit, après avoir causé avec elle : « Je comprends maintenant comment Goethe est devenu ce qu'il est ». Quiconque l'approchait, comprenait de même que son fils lui devait beaucoup, même en littérature, et que son bon sens lumineux, allié à un goût très fin, avait fort aidé à préserver Goethe de la déclamation et des pleurnicheries qui étaient alors de mode. Elle passait pour si bonne connaisseuse en matière de style, que la duchesse Amalia lui écrivait : « Très chère madame Aia,... le compère Wieland... vous enverra tout un paquet de journaux; c'est un petit badinage que je me suis fait faire cet été et qui a si bien réussi, qu'on l'a prolongé jusqu'à présent. Peut-être vous fera-t-il aussi passer quelques bonnes heures. Les auteurs sont Wolff [1], Wieland, Herder, Knebel et le chambellan Seckendorf. Le flair si fameux de Mme la conseillère lui fera deviner sans hésitation de qui est chaque article. » (23 novembre 1781.) Témoignage plus flatteur encore, Wieland lui envoyait tout ce qu'il publiait, en sollicitant un « jugement dans la manière de Mme Aia ».

Elle se prêtait en souriant à des hommages qu'elle reportait à son fils : « Elle ne s'y reconnaissait d'autre droit, disait ce dernier, que d'être la mère

1. Goethe.

d'un poète ». Elle lui écrit gentiment, vers la fin de sa vie : « Cette foire-ci a été riche — en professeurs!... Comme une partie de ta gloire et de ta réputation retombe sur moi, et que les gens se figurent que j'ai contribué à ton grand talent, ils viennent me contempler; mais... je leur affirme que, si tu es un grand homme et un grand poète, je n'y suis absolument pour rien (car je n'accepte pas les louanges auxquelles je n'ai pas droit).... Un grain de cervelle en plus ou en moins, et tu aurais peut-être été un homme tout à fait ordinaire, et là où il n'y a rien, personne n'en fait rien sortir.... Mon don, que Dieu m'a donné, est de représenter d'une manière vivante toutes les choses à ma portée, grandes et petites, vraies ou inventées, de manière que, lorsque j'entre dans une réunion, c'est une gaîté et une joie générales tout le temps que je raconte. J'ai raconté à ces professeurs — et ils sont partis contents, — voilà tout le mystère. » (1807.) N'est-ce pas charmant? La rapsode de la « chaise verte » n'avait rien perdu de son feu et de sa fraîcheur d'imagination, mais elle les mettait à présent au service de son unique passion : la gloire de son enfant. Un de ses grands plaisirs était de lire ou de réciter les œuvres de Goethe devant un cercle d'amis, « d'un ton et d'un regard si superbes », avec des commentaires si pénétrants, que vers ou prose en étaient illuminés.

Et M. Goethe? Hélas! il ne sut jamais que les temps de la bourgeoisie allemande étaient venus. Une de ses dernières joies avait été d'apprendre que son fils avait un traitement de 1 200 thalers. L'année suivante,

ses facultés baissèrent, et son irritabilité s'accrut d'autant. Deux attaques l'achevèrent. Il traina jusqu'au printemps de 1782, hébété et paralysé, et mourut enfin le 25 mai. « Ma maison, écrit Mme Goethe à la duchesse, est maintenant silencieuse et vide comme un cimetière, — quelle différence avec autrefois! — Mais rien ne demeure immobile dans la nature entière; tout change incessamment — comment m'imaginer que je suis une exception? — Non, Mme Aia n'a pas des idées aussi absurdes. » Elle ne songea plus qu'à revoir son fils, et c'est ici que l'histoire devient mélancolique.

V

En 1779, Goethe avait été ramené dans sa patrie par « son duc ». Il y avait reçu un accueil bien doux pour un cœur justement orgueilleux. Avant Weimar et ses honneurs, les gros bourgeois de Francfort trouvaient le petit-fils de l'aubergiste du Saule, malgré sa gloire littéraire, trop petit compagnon pour épouser leurs filles. Il ne s'était écoulé que quatre ans, et l'Excellence en herbe planait au-dessus des plus gros bourgeois, dans les cercles nobles pour lesquels il était jadis comme s'il n'existait pas. Werther avait sa revanche de la soirée chez le comte de C*** et des mépris de la « très noble dame de S*** avec M. son époux et leur oison de fille ». Mme Aia ne manque pas de le constater dans une de ses lettres à

la duchesse : « On ferait une jolie pièce sur le beau chambellan von Wedel [1] et M. le conseiller privé Goethe dans le monde; comment nos très nobles demoiselles Oisons se pavanaient et tâchaient de faire des conquêtes; comment ça n'a pas réussi, etc. »

Francfort avait mérité son pardon. Goethe lui garda pourtant rancune des mauvais jours de sa jeunesse, et il fut longtemps impossible de le résoudre à y revenir. Sa mère était isolée; il savait qu'elle n'avait pas d'autre pensée que lui, pas d'autre désir que de le revoir; néanmoins il ne revenait pas. Chacun le poussait à aller à Francfort, son maître le premier, qui voulut l'y ramener lui-même en 1784, à l'occasion d'un voyage sur le Rhin. Goethe refusa de le suivre et le laissa s'asseoir sans lui à la table ronde de Mme Aia, alléguant « les mauvais souvenirs que lui avaient laissés les cours du Rhin [2] ».

Il n'est jamais à court de prétextes, vis-à-vis de sa conscience ou du public, pour esquiver Francfort, et pas un de ces prétextes qui soit moins misérable, moins puant d'égoïsme que celui de tout à l'heure. Un jour, il a « renoncé à la visite à sa mère pour l'amour de Mme de Stein », qui le récompense en s'attardant indéfiniment dans une propriété éloignée. Une autre fois — au moment de revenir d'Italie, — il s'est annoncé rue de la Fosse-aux-Cerfs, et Mme Aia lui a répondu par un cri de joie qui aurait dû lui donner des ailes : « Quand tu seras ici, il faudra

1. Le chambellan qui accompagnait le duc.
2. Heinemann, p. 213.

inviter tous tes amis, et quel festin! — du gibier, des volailles aussi nombreuses que le sable de la mer, — enfin, une magnificence! Cher fils! Il me prend une inquiétude que cette lettre ne t'arrive pas. Je ne sais pas ton adresse à Rome — d'après ce que tu m'écris, tu es à moitié incognito, — je veux espérer que tout s'arrangera pour le mieux. Donne-moi un signe de vie avant ton arrivée; sans cela je croirai que chaque chaise de poste m'amène mon *uniquement-aimé* — et l'espoir trompé n'est pas mon affaire. » Goethe s'annonce de la façon la plus positive, par ses bagages, mais il ne résiste pas à la tentation de faire un crochet sur Nuremberg : Francfort cesse d'être sur sa route et sa mère l'attend en vain. Il y avait alors plus de huit ans qu'il ne l'avait embrassée.

On ne comprend pas qu'il n'ait pas été touché de la discrétion de cette pauvre vieille mère qui ne se plaint jamais, ne réclame jamais, et déclare à tout venant qu'elle a eu la belle part, puisqu'elle a mis un Goethe au monde. Elle ne cache pas que son cœur et sa pensée sont à Weimar, qu'elle ne vit que pour le courrier de Weimar : « Il en va de moi, écrit-elle à la duchesse, à peu près comme du vieux chevalier que Giron de Courtois[1] trouve dans un trou, et qui ne vit là dedans que des bonnes nouvelles que les esprits lui apportent de son petit-fils Hector. » (5 octobre 1783.) Un ami qui revient de Weimar, une lettre où on lui parle de son fils, fût-elle d'un enfant ou d'un infé-

1. Héros d'un poème de Wieland.

rieur, et la voilà heureuse pour plusieurs semaines. Quand ces joies-là lui font aussi défaut, Mme Aia se distrait par la lecture et la musique, et affirme avec conviction que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. « Je ne suis pas une héroïne, dit-elle à son fils, mais je tiens la vie pour une jolie chose. » Et ailleurs, à propos de lectures en commun avec des amis : « Ah ! il y a pourtant bien des joies dans le monde de notre cher Seigneur Dieu ! Il ne s'agit que de savoir les chercher — on les trouve alors sûrement, — et de ne pas mépriser les petites. — Combien de joies sont foulées aux pieds parce que la plupart des hommes regardent en l'air — et ne font pas attention à ce qui est à leurs pieds ! Voilà encore Mme Aia qui fait une tirade ! bonsoir. » Puisque son fils ne pouvait pas avoir tort (c'était pour elle un article de foi), il avait sans doute de bonnes raisons de ne pas venir. Du reste, elle le défend toujours, de parti pris, et elle rabroue les gens assez mal avisés pour venir lui dire qu'il est sec. Mme de Stein avait eu cette mauvaise inspiration lorsque Goethe était parti pour l'Italie sans l'avertir ni lui dire adieu. Elle s'attira cette réplique de la « mère Aia » : « Quand un affamé, après un long jeûne, s'assoit devant une table bien servie, il ne pense ni à père, ni à mère, ni à ami, ni à maîtresse, jusqu'à ce qu'il ait assouvi sa faim, et personne ne peut le trouver mauvais ».

C'est pendant ces années de solitude que Mme Goethe se lia avec l'enfant qui fut plus tard la belle reine Louise de Prusse. L'empereur Léopold II était venu

se faire couronner à Francfort (1790), et nombre de ses invités étaient logés chez l'habitant. Mme Goethe avait eu pour son lot deux petites princesses de Mecklembourg-Strélitz, leur petit frère et leur dame d'honneur. A peine entrés, ses jeunes hôtes aperçoivent la fontaine qui est encore au fond de la cour et sont pris d'une envie folle d'avoir pompé une fois dans leur vie, comme les heureux gamins des rues : « Je voudrais essayer », criait Louise, la future reine. La maîtresse du logis les approuve. Cris d'aigle de la dame d'honneur au spectacle scandaleux de trois princes de Mecklembourg-Strélitz occupés à pomper. Indignation de Mme Aia de ce qu'on veuille priver des enfants d'un plaisir aussi innocent. La discussion s'échauffe, Mme Aia pousse la pimbèche dans une chambre et tourne la clé, les enfants exultants pompent à cœur joie.

La dame d'honneur renonça à la lutte et se voila la face, tandis que les princesses gambadaient en chantant de la cave au grenier, que le prince héritier valsait avec Mme la conseillère, et que tous les trois couraient à son dîner, une fourchette à la main, pour piquer, à même le plat, de la salade aux lardons et d'autres mets roturiers. Les altesses lui jurèrent en partant « de ne jamais oublier combien ils avaient été heureux chez elle », et ils tinrent parole. Neuf ans après, le prince héritier vient demander à dîner à Mme Goethe, la fait monter dans un beau carrosse « avec deux laquais derrière », et la mène dans un palais où l'attend la reine de Prusse, qui ne lui parle que du paradis de la rue de la Fosse-aux-Cerfs.

« J'en avais un nimbe, écrit Mme Aia à son fils, et il m'allait très bien. » Le carrosse revient encore en 1803, et la noblesse teutonne assiste à une scène singulière. Tout le monde est debout dans le salon, hormis la reine de Prusse et une vieille dame que la souveraine a fait asseoir à côté d'elle, et qui ne cesse de la questionner pendant que les hauts personnages défilent devant le fauteuil royal et saluent dans les règles : « Qui est celle-là ? demande la vieille dame. — Qu'est-ce que c'est que celui-là? » C'est Mme Aia qui *aiane*, selon le verbe qu'elle a créé à son usage. Elle reconnaît au passage une autre pimbèche de cour qui a jadis grondé « *ses* princesses » pour une faute contre l'étiquette, et elle lui dit son fait en face.

Peut-être convient-il de chercher dans ces anecdotes la clé des refus essuyés par la duchesse Amalia, qui aurait voulu attirer Mme Goethe auprès d'elle, à Weimar. On vient de voir Mme Aia dans ses grands jours de cérémonie, quand elle se surveillait et avait la prétention de se tenir « comme si une grande cour avait été sa nourrice ». Elle était trop fine pour ne pas sentir, dans le fond de son âme, qu'elle n'avait pas le ton de ce monde-là, que les princes ne goûtent les familiarités qu'à leurs heures, et que les jeunes bourgeois qui ont fait un grand chemin peuvent être gênés par leur famille. Goethe était chargé d'honneurs, anobli et détesté. Ne pouvant plus le dédaigner, les Weimariens s'étaient pris d'une haine féroce pour le parvenu auquel allaient toutes les faveurs. La présence de sa mère chez la duchesse lui aurait certai-

nement créé des embarras de plus, et l'instinct maternel fait de tels miracles, qu'il a bien pu arrêter Mme Aia, toute dévorée qu'elle fût de la passion de contempler « l'uniquement-aimé ».

Quoi qu'il en soit, Goethe lui donna bientôt une trop bonne raison de se tenir en paix à Francfort. A son retour d'Italie, il fit la connaissance de Christiane Vulpius, en eut un enfant et l'installa chez lui. Christiane était une jeune fleuriste sans éducation, fraîche et gaie, aimant les bals d'étudiants et la bouteille. Weimar leva les bras au ciel; l'Allemagne soupira; Mme Goethe renferma son chagrin et fit semblant d'ignorer.

Elle revit son ingrat en 1792, lorsqu'il passa par Francfort pour suivre son maître dans la campagne de France. Les hasards de la guerre le lui ramenèrent deux fois l'année suivante, et il revint de lui-même en 1797, mais j'ose dire qu'il eût mieux valu, pour l'honneur de Goethe, qu'il eût évité ces trois visites-là comme il avait évité toutes les autres. Il reparut chez sa mère parce qu'il avait entrepris de lui imposer Christiane. Il savait que Mme Aia était incapable de lui refuser quelque chose, et il en abusa vilainement. On suit la marche de la négociation dans la correspondance de Mme Goethe. Son fils vient en mai 1793. Le 14 juin, billet où elle lui dit : « J'écrirai à ton amie ». Le 20, elle s'exécute, et adresse à Christiane une lettre fort guindée : « Il m'a été très agréable que les objets envoyés vous aient fait plaisir, portez-les comme un petit souvenir de la mère de celui que vous estimez et respectez, et qui

mérite, en effet, l'amour et le respect ». Après ce début qui lui ressemble si peu, Mme Aia parle de choses et d'autres en personne qui ne sait que dire, et se rattrape gauchement : « On entend la canonnade jour et nuit, — il n'est donc pas étonnant qu'on ne parle que de cela, — lorsqu'on pourrait et devrait parler de choses plus intéressantes. C'est ce qui va être fait — en m'informant de la santé du cher petit Auguste, — j'espère qu'il se porte bien et qu'il est gai? Dites-lui que s'il apprend bien ses lettres, je lui enverrai du bonbon — et de beaux joujoux. Adieu et bons souhaits, du fond du cœur de votre amie. — Goethe. » Voilà une lettre qui sent le pensum. Le 25, elle écrit à son fils : « J'ai écrit à ton amie une bonne petite lettre — qui lui fera probablement plaisir ». Le 8 juillet : « Je suis bien aise que ma lettre ait fait plaisir, — si Dieu voulait permettre que je pusse rendre tout le monde heureux, je serais tout à fait contente ». Ce calice bu, elle ne fait plus que de vagues allusions à Christiane : « Salue toute ta maison de ma part. Salue tout ce qui t'est cher. » Mais Goethe ne l'entendait pas ainsi. Il exigeait soumission entière; son orgueil ne pouvait se contenter à moins.

Le 24 septembre 1795, Mme Goethe hasarde un léger reproche : « Cher fils,... je te félicite de la prochaine venue d'un nouveau citoyen du monde, — seulement, ça me fâche de ne pas pouvoir faire part de la naissance de mon petit-fils — ni m'en réjouir ouvertement, — enfin, puisqu'il n'y a rien de parfait sur cette terre, je me console en pensant que mon Wolf-

gang est plus heureux que s'il était mal marié ». C'était un langage indulgent. Il la fit cependant mettre en pénitence (16 octobre) : « Cher fils, je t'ai attendu cinq jours. Au lieu de toi, arrive une lettre qui parle de circonstances changées, — et qui laisse entendre, à mon grand chagrin, que tu ne pourras venir de longtemps. »

Deux ans s'écoulent encore. Il faut en finir. Au mois d'août 1797, Goethe s'annonce seul et amène Christiane avec le petit Auguste. Il obtient gain de cause, établit sa maîtresse en belle-fille chez sa mère, va voyager en Suisse en assurant qu'il repassera par Francfort, se laisse encore détourner par « les trésors artistiques de Nuremberg », et ne revient jamais. Il ne revit pas sa mère et se jugea assurément sans reproche, car il l'avait invitée dans son ménage irrégulier, où elle aurait eu le plaisir de voir sa pseudo-bru entre deux vins. Mme Aia faisait l'entêtée : tant pis pour elle! L'égoïsme est un des premiers droits du génie, l'ingratitude un de ses premiers devoirs, afin que rien ne le distraie de sa dette envers l'humanité. La théorie est défendable, à condition d'appeler un chat un chat, et de ne pas essayer de nous donner le change. Wieland, qui défendit toujours Goethe, écrivait à un ami (2 décembre 1796) : « *Avec tout son égoïsme*, il est si peu malfaisant, ou plutôt si bonhomme au fond, et c'est un esprit si puissant, un talent si fécond, que je ne peux pas m'empêcher de l'aimer ». Nous l'aimons tous dans ces limites-là ; nous lui sommes tous reconnaissants de nous avoir donné des chefs-d'œuvre et

de ne pas avoir abusé de son génie pour faire le mal; mais il ne faut pas nous en demander plus et nous vanter la sensibilité de Goethe. Plus d'un historien a renoncé du reste à la défendre, même en Allemagne.

Mme Aia vécut et mourut en soutenant que son « docteur » était le modèle des fils, et elle-même la plus heureuse des femmes. Dès que son petit-fils Auguste est en état de comprendre, elle lui écrit, en soulignant : « Ton cher père ne m'a *jamais*, *jamais* causé un chagrin ou une contrariété ». En trente-trois ans de séparation, à peine surprend-on dans ses nombreuses correspondances une ou deux lignes ressemblant à un gémissement : « La mère Aia... est solitaire comme dans la tombe, délaissée comme une chouette dans une ville détruite.... Mon humeur couleur de rose est devenue un peu couleur de puce (*Lettre à la duchesse*) ». Elle ne se permet même pas d'inviter son fils, sauf une seule fois, sur la fin, et d'un petit mot jeté en passant : « Avec tout cela — j'espère pourtant que tu me donneras encore une fois la joie de ta visite, — je ferai de mon mieux pour te procurer toutes les commodités possibles ». Cette dernière phrase est une allusion au logement où elle s'était retirée après la vente de sa grande maison, devenue trop lourde pour ses ressources. C'est dans cet appartement qu'on l'entendit s'apostropher en ces termes : « Allons! n'as-tu pas honte, vieille conseillère! Tu as eu assez de bon temps sur cette terre et ton Wolfgang par-dessus le marché. A présent que les mauvais jours arrivent, tu peux bien t'en

arranger et ne pas faire ces grimaces-là! Tu as passé soixante-dix ans, et tu voudrais toujours être sur des roses! »

Elle eut encore une « explosion » de joie à l'automne de 1806, en apprenant que Goethe avait régularisé sa situation et épousé Christiane : « Je te souhaite dans ton nouvel état toutes les bénédictions, — tous les bonheurs, — toutes les prospérités, — tu as agi selon le souhait de mon cœur. — Que Dieu vous conserve! Vous avez ma bénédiction du fond du cœur. »

Moins de deux ans plus tard, elle tombait malade pour ne plus se relever. Sa mort est plus originale et plus belle, dans sa simplicité bourgeoise, que celle de toutes les héroïnes de tragédies, classiques ou romantiques. Sans compter qu'elle a l'avantage d'être vraie.

Elle commença par défendre de déranger son fils, qui était aux eaux, puis elle régla les détails de son enterrement. L'usage de Francfort était d'offrir du vin et des gâteaux aux personnes qui suivaient le convoi. Mme Goethe indiqua les vins à donner, fixa la grandeur et le nombre des gâteaux et recommanda à sa cuisinière d'y mettre assez de raisins de Corinthe, ajoutant qu'elle n'avait jamais pu souffrir les craquelins où l'on avait ménagé les raisins, et que ça la fâcherait encore au fond de sa tombe. Le matin du jour où elle mourut, une famille qui ne la savait pas malade l'invita à une assemblée. Elle fit répondre « qu'elle priait de l'excuser; qu'elle était occupée à mourir ». Vint ensuite un menuisier, qui fit ses offres

de service pour un cercueil. Elle lui répondit elle-même, fort tranquillement, qu'elle regrettait qu'il fût venu trop tard, mais qu'elle avait déjà tout commandé; et elle lui fit donner un pourboire pour le dédommager de s'être dérangé inutilement. Vers midi, elle expira doucement. C'était le 13 septembre 1808. Mme Aia avait soixante-dix-sept ans.

La nouvelle de sa mort arriva à Weimar au milieu d'une fête en l'honneur de Son Excellence le conseiller privé *von* Goethe, qui daignait revenir des eaux de Carlsbad. Nous savons ce qu'il éprouva par une lettre de Vulpius, le frère de Christiane, à son neveu Auguste Goethe, qui faisait alors ses études à Heidelberg : « La maison était pavoisée de couronnes, de guirlandes et de tapis, garnie d'orangers et semée de fleurs. Après le dîner, il fallut le dire à ton père. Il fut tout chose. » Allons, tant mieux, car il se posséda singulièrement dans ses lettres et devant le public. A la personne qui lui a annoncé la nouvelle, il répond : « La mort de ma chère mère a beaucoup attristé mon retour à Weimar ». Quelques jours plus tard, il écrit à sa nièce Louise, la fille de Cornélie : « Notre bonne mère nous a encore quittés trop tôt; cependant nous pouvons nous consoler par la pensée qu'elle a eu une vieillesse heureuse ». Le même jour, un ami de la famille écrit à Auguste Goethe, à Heidelberg : « Bien que frappé par cette nouvelle, votre père va bien, et il est gai, au moins devant nous ».

La petite Bettina, l'une des adoratrices les plus exaltées du dieu vieillissant, osa cependant écrire à Goethe au sujet de sa mère, qu'elle avait soignée

jusqu'à la fin : « Les gens disent que tu te détournes volontiers des tristesses qu'on ne peut plus empêcher; ne te détourne pas de la mort de ta mère; apprends à la connaître, combien elle a été sage et tendre dans ses derniers moments, et *quelle puissante poésie il y avait en elle* ». Ces lignes sont à l'honneur de Bettina. Elle avait compris la grandeur d'une mort envisagée et traitée, par la créature agonisante, en fonction naturelle qui ne dispense pas même de la politesse et des bienséances; et elle avait rappelé à un fils trop distrait par sa gloire de qui il tenait ses plus beaux dons. Goethe n'aurait eu qu'à rapprocher de la lettre courageuse de Bettina un mot tracé pour lui par Mme Aia pendant les années de solitude : « Bien des gens trouveraient ma vie trop uniforme; moi pas; mon corps est si tranquille, *et ce qui pense en moi est si actif*. Je puis passer toute une journée seule, m'étonner de ce que le soir est venu, et être contente comme une déesse. » Ainsi complété, le tableau des origines intellectuelles et sentimentales de ce grand homme est très clair. Il tenait de son admirable mère la sagesse sereine, « la puissante poésie » et l'activité de ce « qui pense ». Pour la sensibilité, il avait pris du côté de son père, le dur Caspar Goethe. Cette idée l'aurait humilié. Il l'aurait trouvée insultante. Que ce soit son châtiment pour avoir ingratement délaissé Mme Aia.

Celle-ci ne mourut pas du moins, comme son époux, sans avoir vu l'avènement de la classe moyenne. Elle avait assisté à la révolution française et à la dislocation du saint-empire romain. Sous l'influence de ces grands

événements, l'ombre du passé se retirait peu à peu de des susles Werthe et les Saint-Preux, et des horizons radieux, immenses, infinis en apparence, s'ouvraient devant les fils de la bourgeoisie. Wolfgang Goethe avait trahi sa caste, le jour de faiblesse où il avait accepté d'être anobli pour s'asseoir sans scandale sur les tabourets sacrés de salons princiers. Mais Bonaparte traîna les bottes de ses soudards jusque sur les trônes, et il n'y eut plus à s'en dédire : la bourgeoisie régna. Pour combien de temps? C'est ce que tout le monde se demande en ce moment, excepté elle.

UNE AME SIMPLE

UNE AME SIMPLE

MÉMOIRES D'UN ILLETTRÉ

L'âme simple dont nous allons retracer l'histoire n'était pas du tout une belle âme. Elle n'avait aucune des nobles qualités qui font les héros ou les saints, et les vertus plus humbles de l'humanité moyenne étaient chez elle comme étriquées. Jetée par le hasard au milieu d'événements gigantesques et tragiques, elle n'en fut ni élevée au-dessus d'elle-même ni écrasée, parce qu'elle n'en comprit pas la portée. Le dénuement de cette âme est précisément ce qui nous attire vers elle. Lorsqu'on a fait le compte de ses sensations, pesé ses sentiments, mesuré ses idées, et qu'on a vu combien les idées étaient bornées, les sentiments médiocres, les sensations peu nombreuses et vulgaires, on comprend combien il est injuste de demander beaucoup aux millions de sœurs qu'elle a sur la terre. C'est pourtant ce que nous faisons tous les jours, faute de savoir calculer ce qu'elles peuvent

donner et de nous être assez intéressés à elles pour les interroger avec patience et sympathie.

Cette âme simple appartenait à un paysan anglais nommé William Lawrence, qui ne savait pas écrire et qui a laissé des mémoires [1]. Il les a dictés, nous apprend une préface, à un camarade qui savait tout juste écrire, de sorte que le manuscrit original présente un aspect informe. Il a suffi pourtant de rétablir l'orthographe, d'ajouter des points et des virgules, çà et là un mot sauté, pour rendre le récit clair, et assez agréable dans sa simplicité. Ce livre naïf reflète l'humeur de son auteur, ses manières d'être et ses vues rustiques sur le monde et sur la vie, avec une netteté que n'ont pas toujours des œuvres plus littéraires. C'est la confession d'un homme du bas peuple, profondément ignorant et à la cervelle épaisse. William Lawrence a fait dans l'armée anglaise les guerres du premier empire sans jamais regarder plus loin que la minute présente, ou plus haut que le souci de dîner. Ses pauvres *Mémoires* sont bien pâles à côté de ceux des soldats français du même temps, aux silhouettes empanachées et pittoresques. Ne demandez pas à Lawrence les ardeurs patriotiques du sergent Fricasse, volontaire de 1792, soulevé et légèrement gonflé par l'ivresse révolutionnaire. Ne lui demandez pas l'entrain merveilleux du capitaine Coignet, ni ses trouvailles de style; ce n'est pas William Lawrence qu'on aurait l'idée d'appeler « le Saint-Simon du bivouac ». Demandez-

1. *The Autobiography of sergeant William Lawrence.*

lui seulement de vous aider à mieux connaître les petits, ceux qui forment, en somme, la grande masse de l'humanité, et de vous rendre plus juste à leur égard. Vous ne serez point déçu.

I

William Lawrence est né en 1791, dans un village du comté de Dorset. Son père et sa mère étaient fort pauvres, comme le bûcheron et la bûcheronne du *Petit Poucet*, chargés comme eux de sept enfants qui les incommodaient beaucoup, et trop misérables pour être tendres, car la sensibilité est un grand luxe : que deviendraient les bonnes gens comme ces Lawrence, s'ils avaient nos mollesses de cœur pour nos enfants? Ils élevaient donc les leurs rudement, tout en les aimant à leur manière, ainsi que le montrera la fin de l'histoire. Comme dans le conte de Perrault, le père était plus dur que sa femme; ayant à gagner le pain de la famille, il ne voyait guère dans ses petits que des bouches à nourrir. La mère était une ménagère économe et soigneuse. Le dimanche, pour aller à l'église, elle porta toute sa vie un manteau rouge et un chapeau noir qu'elle avait dû recevoir en héritage, car ils avaient toujours été très vieux.

George Eliot croyait que la position géographique du lieu où nous sommes élevés exerce une grande influence sur notre développement intellectuel. La

circulation des idées, disait-elle, suit la circulation générale; en conséquence, les régions du centre, où n'atteint pas le mouvement des côtes et des frontières, produisent les esprits les plus engourdis. D'après cette loi, le comté de Dorset, situé sur la Manche, entre les deux grands ports de Plymouth et de Portsmouth, aurait dû contenir une population éveillée, sachant les nouvelles et ayant des idées. Il y a cent ans, c'était tout le contraire. Lawrence a peint d'un mot, sans y songer, les villages endormis de son enfance. Étant en Espagne, il avait remarqué un homme qui passait des jours entiers sur le pas de sa porte, dans l'espoir qu'il arriverait quelque chose pour le distraire. « C'est, dit-il, comme chez nous. Qu'il arrive du nouveau, que quelqu'un ait seulement un chapeau neuf : tout le village est sens dessus dessous. » Les jours où personne ne s'était acheté un chapeau neuf, les villages du Dorset ne pensaient à rien, et ce n'était pas la famille Lawrence qui aurait manqué à la règle. Penser est un luxe, comme aimer, et le pauvre pense peu : il n'en a pas le loisir, il est trop occupé à gagner de quoi manger.

Ce qu'il apprit à l'école ne put ni ouvrir ni fausser l'esprit du jeune William. Il était censé savoir lire, mais nous le voyons, dans ses *Mémoires*, se faire lire une lettre par un passant. Il n'y a pas là contradiction. Quiconque a habité la campagne a observé que les cerveaux incultes ont deux manières de savoir lire : en attachant un sens aux mots prononcés, ou en n'y attachant aucun sens. Il y a pour le paysan

un pas difficile à franchir entre l'opération mécanique d'épeler et l'effort d'abstraction nécessaire pour identifier l'idée la plus simple avec de petits signes noirs. William Lawrence n'avait apparemment point franchi le pas, et, quand il tenait à comprendre, il s'adressait à plus savant que lui. Nous avons vu qu'il ne savait pas du tout écrire. Chose curieuse, il réussit à le cacher au régiment. Il servit dix-sept ans, devint caporal, puis sergent, sans que ses officiers aient jamais découvert qu'il était incapable de tenir une plume. Il avait le don des illettrés pour calculer de tête, et gardait tous les comptes imaginables dans sa tête. Lorsqu'il était indispensable de présenter des écritures, il s'ingéniait et se les faisait faire. Il se garde bien d'avouer qu'il dicte ses souvenirs, et son secret serait mort avec lui, si son éditeur ne l'avait trahi dans la préface.

Entre la somnolence générale des esprits dans son village, et l'impossibilité pour les siens d'avoir une autre pensée que de ne pas mourir de faim, l'âme de William Lawrence se conserva fraîche aux impressions de tous genres et pure d'opinions de seconde main. Dans tout le comté de Dorset, on n'en eût pas trouvé une plus neuve que ne l'était la sienne, le jour où il s'enfuit de chez un patron brutal en lui volant une pièce de 7 shillings et 3 livres de jambon. « Je pensais, dit-il pour toute excuse, que cela pourrait m'être utile. » Sans remords et sans projets, il erra quelque temps, éprouvant, comme J.-J. Rousseau lors de ses voyages à pied à travers les Alpes et la France, que la jeunesse peut se confier sans

crainte aux grandes routes. Le hasard s'intéresse à elle, et toujours la tire d'affaire. C'est tantôt une connaissance improvisée, tantôt une aubaine imprévue, un hôte ou une hôtesse charitables; c'est le bon Perrottet, de Lausanne, pour Rousseau, c'est la bonne dame du *Cheval et du Palefrenier* pour William Lawrence. Mais il faut être jeune. Personne ne s'intéresse à un vieux vagabond.

Pour être un parfait vagabond, il faut aussi jouir à plein cœur de ce qu'on voit, de l'air qu'on respire, de l'oiseau qui chante et de l'appétit qui vient; en un mot, il faut avoir un grain de poésie. William Lawrence n'était rien moins que poète. Le paysage ne le touchait en aucune façon. Il n'ignorait pas qu'il existait des « beautés » de la nature, mais ces beautés étaient représentées, pour lui, par ce qui est bon à manger. Un arbre fruitier, une poule, un champ de fèves, voilà ce qui charmait ses yeux. Dans ces conditions, il eut vite assez du voyage à pied, et songea à se faire soldat. Il s'en ouvrit à un brave homme qu'il avait rencontré à l'auberge. Le brave bomme lui offrit complaisamment de le conduire à un régiment de sa connaissance, où l'on donnait 16 guinées de prime aux recrues. Le chiffre éblouit Lawrence. Ils allèrent ensemble chez le colonel, qui donna deux guinées au racoleur, 2 1/2 à Lawrence, et le voilà enrôlé. C'était tout ce que valait ce petit malheureux; il avait quinze ans!

Cinquante ans plus tard, quand il songeait à la visite au colonel du 40e d'infanterie et aux deux guinées, il déclarait qu'il avait fait une sottise en quit-

tant son patron. C'était, à la vérité, un homme difficile, mais les grenadiers français étaient encore pires. Dès sa première campagne, Lawrence s'aperçut qu'il « avait affaire à beaucoup d'hommes encore plus difficiles que son ancien maître ». Il reconnut aussi que la carrière militaire « était peut-être plus dangereuse que beaucoup d'autres ». *Peut-être* est délicieux dans la bouche d'un homme qui a fait les guerres d'Espagne et la campagne de Waterloo! Sa sottise lui parut d'autant plus grande qu'il n'était pas soutenu et entraîné par la passion du métier. Son cœur ne bondissait pas d'allégresse au mot de départ, le bruit du canon n'était pas une fête pour ses oreilles. On ne peut pas dire qu'il manquât d'esprit militaire. Il faisait son devoir bravement et largement; quand on demandait des volontaires pour un assaut, William Lawrence se présentait assez souvent. Mais il faisait jusqu'aux belles actions sans joie, par conscience. Les batailles n'étaient pour lui qu'une besogne désagréable, et il s'ennuya à Waterloo. Il était bon soldat; il lui manquait l'étincelle.

Il n'avait pris le fusil ni par goût, ni par dévouement à une idée. Le sergent Fricasse, paysan champenois et volontaire de 1792, s'était enrôlé pour défendre une idée; quand il appelle les soldats français « les braves républicains » ou « les défenseurs de la patrie »; quand il nous raconte avec orgueil qu'à l'armée de Sambre-et-Meuse on mourait « pour la liberté », sans « donner, au milieu des douleurs les plus aiguës, aucun signe de plaintes », c'est son idée qui éclate, et nous sentons circuler dans ce récit

maladroit et ampoulé le souffle irrésistible qui sauva la France. Le sergent Lawrence ne se bat ni pour la patrie ni pour la liberté. C'est un mercenaire honnête, qui s'est laissé séduire par l'appât de 2 guinées, et qui fait la guerre sans plaisir, parce qu'il le faut bien quand on a eu la sottise de s'engager. Lancé pour deux pièces d'or dans une carrière épineuse, il est dans la situation d'un lourdaud condamné à faire le saut périlleux sans tremplin.

II

Il savait à peine l'exercice et n'avait jamais tiré un coup de fusil, même sur une cible, lorsque le 40e d'infanterie fut désigné pour une expédition contre Montevideo et Buenos-Ayres. Nous n'aurions pas su l'âge de Lawrence que nous aurions deviné à ses sentiments en cette occasion qu'il n'était encore qu'un enfant. Il eut d'abord un vif mouvement de joie. L'idée qu'il avait été le plus malin et que son patron ne le rattraperait pas à Montevideo lui rendit très douce la nuit qui précéda l'embarquement. Vint le matin; les trompettes sonnèrent, la troupe marcha vers le quai, musique en tête, accompagnée par les vivats de la foule, et, tout à coup, le petit Lawrence vit son régiment fondre en larmes. Un grand nombre d'hommes avaient femmes et enfants; d'autres quittaient leurs parents, d'autres leur fiancée. Tout ce monde les accompagnait et pleurait de même. Bref,

« si l'on avait pu recueillir toutes les larmes, dit Lawrence, il y aurait eu de quoi approvisionner un hôpital d'eau pour les yeux pour plusieurs mois ». Cela lui fit un effet singulier. Il se mit à sangloter, lui aussi, « bien qu'il n'eût personne pour lui jeter seulement un regard d'adieu », et le plaisir de jouer un si bon tour à son patron fut tout gâté. Le doute entra dans son esprit et fit promptement place à une amère certitude : « En voulant sortir de la poêle à frire, j'étais tombé dans le feu ». Il fut confirmé dans son opinion par l'arrivée à Montevideo, où il fallut débarquer sous le feu des Espagnols. « Nous avions, dit-il, comme un mauvais goût dans la bouche, car il semblait qu'il n'y eût devant nous que *la mort ou la gloire.* » Cri du cœur d'un mercenaire, qui s'aperçoit qu'il a fait un mauvais marché en vendant ses os pour 2 guinées.

Sa seconde expérience de la guerre fut aussi très pénible. Les Espagnols surprirent un poste anglais, l'obligèrent à la retraite et massacrèrent de sang-froid, à la vue des ennemis, deux blessés demeurés en arrière. Quelques naïfs, dont Lawrence, coururent rapporter à leur général la conduite horrible des Espagnols. Le général répondit sans s'émouvoir qu'il fallait « les payer de la même monnaie ». Lawrence n'en fit jamais rien. Son cœur n'était pas sanguinaire, et il ne tua jamais qu'à regret, pour éviter d'être tué. Encore s'excuse-t-il lorsque cela lui arrive. Au siège de Badajoz, en 1812, un sergent français lui courut sus avec sa baïonnette, le manqua et tomba « J'eus vite fait de le clouer au

sol avec ma baïonnette, et le pauvre homme expira presque aussitôt. Après, je fus fâché de ne pas avoir essayé de le faire prisonnier, au lieu de le tuer; mais à ce moment-là nous étions tous très occupés, car c'était le fort du combat, et on n'avait guère le temps de réfléchir. Et puis, de plus, c'était un homme qui avait l'air très vigoureux, car il était grand et gros, avec une barbe et une moustache qui lui couvraient toute la figure; je n'ai jamais vu de si beau soldat dans l'armée française; et si je l'avais laissé se ramasser, je m'en serais peut-être mal trouvé; de sorte que, dans un moment pareil, mon parti était peut-être le meilleur, — tuer ou être tué. » Quelle différence avec le chant de triomphe du capitaine Coignet, racontant la journée où il a tué sept Hongrois! C'était la première affaire de Coignet, et la vocation se dessina sur-le-champ. Il embrocha les sept Hongrois avec un bonheur sans mélange. Il n'eut jamais l'ombre d'un remords d'avoir tué les deux derniers par tromperie, en feignant de se rendre : « Je leur tends mon fusil de la main gauche et je lui fais faire bascule de ma main droite en plongeant ma baïonnette dans le ventre de l'un, et ainsi de suite à son camarade ». Il est tout content en se rappelant cette baïonnette qui entre dans le corps de l'ennemi. Lawrence est tout triste en se rappelant la sienne. L'un avait la vocation, l'autre ne l'avait pas.

Le courage de Lawrence fut mis devant Montevideo à une troisième épreuve, plus rude que les précédentes. C'était le lendemain du massacre des deux

blessés. L'armée britannique avait vengé les siens avec usure, et 2000 Espagnols venaient d'être enterrés par les vainqueurs. La nuit tomba, et Lawrence fut placé en sentinelle perdue non loin d'une fosse où étaient ensevelis plus de cinq cents cadavres. Il avait ordre de surveiller une certaine route. Quand il se vit seul, l'épouvante le saisit. Il ne pouvait détacher ses yeux de la fosse. Il faisait effort pour regarder la route, et toujours ses yeux revenaient se river avec angoisse sur le « trou ». L'idée de la mort, et du sort qui l'attendait peut-être avant la fin de sa faction, n'était pas la cause de sa terreur. Lawrence était du peuple, et le peuple sait mourir. La plus humble paysanne, à son lit de mort, en remontrerait à un philosophe; elle a le sentiment profond que la mort est l'accomplissement naturel de la destinée humaine, et elle se détache de l'existence aussi passivement que le fruit se détache de la branche et tombe. En revanche, elle a souvent grand'peur de ceux qui ne sont plus, et c'était cette crainte-là qui étreignait Lawrence près du trou aux cadavres, dans l'obscurité. Il croyait aux revenants, et s'attendait à voir cinq cents fantômes sortir de terre pour faire Dieu sait quoi.

Il peut être très salutaire pour l'homme d'éprouver un instant de profonde détresse morale. Il peut en résulter une secousse qui renverse l'échafaudage de mensonges et de sophismes par lequel nous nous étions cachés à nos propres yeux. Nous avons alors beau faire, nous nous voyons tels que nous sommes et nous nous jugeons malgré nous. Malheureuse-

ment, au lieu de conserver précieusement la mémoire des souffrances et de l'humiliation de ces minutes de cruelle clairvoyance, nous nous efforçons de les effacer de notre souvenir dès que le choc est passé. Lawrence eut un de ces moments d'impitoyable sincérité, tandis qu'il attendait avec terreur l'apparition des Espagnols morts. Il repassa dans sa mémoire toute sa vie, sa pauvre vie d'enfant affamé et battu, il se jugea et se condamna. « Je commençai à penser, dit-il en son langage candide, que j'avais fait beaucoup de choses que j'aurais mieux aimé ne pas avoir faites. » Nous savons les plus graves d'entre ces choses. Il nous les a confessées. Elles se représentaient à son esprit sous la forme d'une pièce de 7 shillings et de 3 livres de jambon, emportées comme cela, sans réflexion, parce qu'il « pensait que cela pourrait lui être utile ». Il faudrait connaître bien mal l'humanité pour s'étonner que ses remords pendant cette crise ne l'aient pas empêché plus tard de s'approprier d'autres pièces d'argent et d'autres morceaux de jambon, mais il le fit sachant du moins qu'il avait tort, et talonné par la faim ou entraîné par les mauvais exemples, qui ne manquent jamais dans une armée en campagne. La leçon n'avait pas été perdue pour lui; il en garda un sentiment plus net du bien et du mal. Que pourrait-on souhaiter de plus, dans une épreuve semblable, à un grand esprit?

La peur physique des balles lui passa assez vite, et il devint un de ces soldats patients et opiniâtres qui font la force de l'armée anglaise. Il allait ici et là,

faisait ceci ou cela, selon qu'on lui commandait, et aurait donné cinquante vies, s'il les avait eues, sans songer à reculer, quand son capitaine lui avait dit de rester où il était. L'un des traits qui frappent dans ses *Mémoires*, c'est combien peu il se demandait la raison des ordres qu'il recevait, et à quel point ses camarades et lui-même ignoraient pourquoi ils allaient à droite ou à gauche, se battaient ou ne se battaient pas. En voici un exemple pris au hasard. Ils s'étaient emparés de Buenos-Ayres. Ils abandonnèrent la ville après un combat malheureux dans les rues, se rembarquèrent avec un air de défaite et de honte, et ce fut bien plus tard que les soldats apprirent qu'une convention était intervenue au moment où ils attendaient l'ordre de reprendre l'offensive et de venger leur échec.

La modestie est un autre trait du caractère de Lawrence. S'il ravagea des cœurs, il ne s'en vante pas, chose rare chez tous les hommes, et particulièrement rare chez les militaires, qui considèrent l'obligation d'être irrésistibles comme une des charges de l'uniforme. Une seule fois, à Montevideo, on lui offrit « une fortune » s'il consentait à épouser une Espagnole qui était évidemment jeune et belle, et dont le père avait des étriers d'or massif « pesant au moins une livre ». Ce père se promenait avec ses étriers d'or aux environs des corps de garde anglais, emmenait les soldats au cabaret, et tâchait de leur persuader, après boire, d'épouser sa fille. Il jeta son dévolu sur Lawrence, sans doute à cause de l'inexpérience que laissait supposer son extrême jeunesse.

Il le régalait sans cesse et lui donnait même de l'argent. Jamais conteur n'eut plus joli canevas pour broder des aventures romanesques. Telle est la modestie de Lawrence, aidée, il faut bien le dire, par l'absence complète d'imagination, qu'il ne nous dissimule pas qu'il ne vit jamais la belle Espagnole, et que tout son roman se borna à des séances chez le marchand de vin avec le vieux *gentleman*. Il eut si peu la tête tournée, qu'il ajoute à propos du père une réflexion d'une extrême justesse : « Je crois, dit-il, qu'il ne tenait pas à moi plutôt qu'à un autre pour épouser sa fille, pourvu qu'il pût persuader quelqu'un ». L'histoire eut un dénouement ridicule. Un jour que le père avait emmené au cabaret, non plus un soldat anglais, mais tout un lot de soldats anglais, tandis qu'il leur offrait à la ronde « une fortune » et sa fille, ceux qu'il n'avait pas invités remarquèrent les étriers d'or et en volèrent un. Le bonhomme fut si indigné, qu'il renonça à prendre un gendre dans cette race de peu de foi. Il s'en alla, ne revint plus, et sa fille était encore à marier au départ de l'armée anglaise en 1807.

III

Au retour de Montevideo, le 40e d'infanterie alla tenir garnison en Irlande. Il se rembarqua avec Wellington, en juillet 1808, et fut descendre en Portugal. Cet événement parut singulier à Lawrence, et lui a inspiré la seule réflexion politique de tout

son volume. Après avoir expliqué au lecteur que les Anglais allaient aider les Espagnols à chasser « leurs anciens alliés » les Français, il ajoute : « De sorte qu'il nous fallut aller, et nous battre pour cette même nation que nous avions combattue quelques mois auparavant à Montevideo et Buenos-Ayres ». Il est visible que Lawrence a fait ici un effort afin de comprendre pourquoi son gouvernement s'intéressait subitement à ces Espagnols à qui l'on envoyait la veille des boulets. On sent aussi, à travers la réserve de ses paroles, qu'il lui fut impossible d'imaginer une explication satisfaisante à un pareil manque de suite dans les idées. C'est ainsi que le peuple juge les savantes combinaisons des politiques. Lawrence connaissait l'existence de « Buonaparte », car il le nomme deux ou trois fois. Le lien qui existait entre les faits et gestes de ce Buonaparte et l'idée baroque de se battre pour les Espagnols était trop subtil pour son esprit.

Quand il vit de près les nouveaux alliés, il comprit encore bien moins. Il les trouva méprisables et haïssables. Méprisables, parce qu'ils ne tenaient pas en bataille rangée et abandonnaient leurs amis les Anglais. Haïssables, à cause de leur barbarie envers les blessés ennemis et les prisonniers. Ils faisaient l'effet de sauvages aux soldats de Wellington, et il est vrai qu'en ce temps-là, une partie des populations de la Péninsule était à demi sauvage. La conduite des Français en Espagne fut loin d'être exemplaire; ils commirent de grandes déprédations et tuèrent maint habitant désarmé. Il y avait néanmoins

un abîme entre leurs violences et la froide barbarie des Espagnols et des Portugais, vrais raffinés de la cruauté, qui prenaient plaisir aux supplices lents et au spectacle des souffrances. « J'ai été témoin, raconte Lawrence, d'un de leurs actes de barbarie. Ils avaient formé un cercle de paille autour d'un blessé français et y avaient mis le feu. Quand le malheureux essayait de se traîner hors du cercle, il était reçu par une fourche qui le renvoyait au milieu. Nous eûmes vite fait fuir les Portugais en tirant dessus, mais quand nous arrivâmes au pauvre homme, il avait déjà les cheveux, les doigts et la figure terriblement brûlés. Il nous supplia de ne pas l'abandonner, mais nous fûmes forcés de le laisser, et sûrement les Portugais revinrent le tuer, ou bien il mourut de leurs mauvais traitements, ou de ses blessures. »

Lawrence n'imagine qu'une manière d'expliquer que des soldats puissent commettre de semblables horreurs. L'opinion du 40e d'infanterie, dont il est le fidèle écho, sur les guérillas espagnoles de la guerre d'indépendance, diffère sensiblement du lieu commun que chacun connaît. Les fameuses bandes de Mina et du curé Mérino perdent de leur prestige. Elles ne rachètent plus leurs atrocités par un patriotisme désintéressé. Dans l'esprit de Lawrence et de ses camarades, dont nous donnons le jugement pour ce qu'il vaut, les guérillas étaient tout bonnement des bandes de brigands qui profitaient des circonstances pour pêcher en eau trouble. « Elles étaient principalement composées, dit-il, de malfaiteurs qui

s'étaient réfugiés dans les montagnes, où ils s'étaient réunis et avaient formé un corps montant à plusieurs milliers. Ils passaient leur temps à guetter les approvisionnements et à tâcher de les attraper, *surtout ceux des ennemis.* » Les derniers mots sont significatifs. A en croire le 40e, les guérillas s'emparaient de préférence, quand elles avaient le choix, des approvisionnements de l'ennemi; quand elles n'avaient pas le choix, elles pillaient les alliés : il faut bien vivre.

Le soldat anglais faisait infiniment plus de cas de ses adversaires les Français. Les haines qui animaient les chefs des deux nations n'étaient pas descendues dans les rangs. On s'estimait réciproquement, et on se le témoignait. Le soir de la seconde journée de Talavera, pendant un armistice pour l'enlèvement des blessés, les deux armées fraternisèrent, les blessés « allant souvent jusqu'à se donner des poignées de main. » Lors du séjour dans les lignes de Torres-Vedras, à l'automne de 1810, le 40e était cantonné dans un petit village situé en avant des ouvrages anglais. « Nous étions aussi tranquilles, raconte Lawrence, qu'en pleine paix. Nous étions pourtant si près de l'ennemi, que nous allions très souvent vaguer dans les mêmes vignes. Nous échangions alors des politesses, sous forme de poignées de main. »

Ce n'était pas qu'on ignorât, au 40e, que les Français commettaient des excès réprouvés par la morale divine et humaine, et dont il est connu qu'une armée anglaise est incapable. On le savait si bien,

que « notre noble ennemi » devient en un endroit « l'atroce ennemi ». Toutefois on ne se croyait pas le droit d'être trop sévère pour les Français, et la raison nous en est donnée par Lawrence dans une phrase qui a dû lui coûter bien de la peine, car elle dépasse de beaucoup la portée ordinaire de ses réflexions. « Nous sommes souvent trop disposés, dit-il de ses compatriotes, à voir les fautes des autres peuples et nations, tandis que, si l'on faisait la lumière sur nos propres fautes, elles égaleraient souvent, si même elles ne les surpassaient, celles de nos adversaires. » C'est une remarque d'enfant terrible, extraordinaire chez un paysan et d'une justesse parfaite; la grande nation britannique ne médite pas assez la parabole de la paille et de la poutre. Lawrence accompagne sa remarque d'une anecdote destinée à démontrer « que les Anglais commettaient souvent des déprédations presque aussi vilaines que l'ennemi ».

La sensibilité s'émoussait vite parmi tant de scènes affreuses. Chez les meilleurs, la pitié ne faisait jamais oublier de remplir ses poches et d'assurer son souper. Le jour de la bataille de Vittoria (21 juin 1813), le 40e d'infanterie prit part à la poursuite de l'armée ennemie. Lawrence raconte en ces termes ce qui lui advint : « Je tombai sur un pauvre blessé français qui nous criait de ne pas l'abandonner, parce qu'il avait peur des sanguinaires Espagnols. Le pauvre diable n'en avait pas pour plus de deux heures à vivre; il avait eu les deux cuisses emportées par un boulet. Il me supplia de rester avec lui, mais je ne

restai qu'autant que cela m'arrangea. Je voyais bien qu'il ne pouvait pas durer longtemps, ce qui fait qu'il n'y avait pas à compter sur une grande sympathie de ma part. Je fouillai dans ses poches et dans son havresac, et j'y trouvai un morceau de cochon tout cuit et trois ou quatre livres de pain, ce qui me parut très bon à prendre. Le malheureux me demanda de lui en laisser sa part. Je coupai un morceau de pain et un autre de viande, je vidai les fèves qui étaient dans mon havresac, et je déposai le tout à côté de lui. Je lui demandai ensuite s'il avait de l'argent. Il répondit que non, mais je n'étais pas tout à fait convaincu, de sorte que je recommençai à fouiller dans ses poches. J'y trouvai dix cartouches à balle, que je jetai, une brosse à habits et un paquet de dentelle d'or et d'argent. Je ne voulus pas me charger de tout cela. Je finis, enfin, par trouver sa bourse, qui contenait 7 dollars espagnols et 7 shillings. Je mis le tout dans ma poche, excepté 1 shilling, que je rendis au pauvre mourant, et je continuai mon chemin. »

On trouvera que les bienfaits de Lawrence envers le pauvre Français se réduisaient à peu de chose. On n'est pas un grand cœur pour avoir laissé à un malheureux blessé une petite part de ses vivres et une de ses pièces de monnaie; quant aux fèves, il n'est guère douteux que Lawrence les donna pour faire de la place dans son sac, et parce qu'elles ne valaient rien. Aussi n'avons-nous jamais dit que Lawrence fût un grand cœur. Nous avons insisté, au contraire, sur l'absence chez lui de toute qualité

remarquable, et c'est ce qui donne un intérêt pathétique à sa modeste destinée. Son sort est celui de tous les simples aux prises avec la vie, et les désavantages avec lesquels ils entrent dans la lutte sont bien propres à nous remplir de pitié. L'épreuve qui consiste à traverser ce monde est la même pour eux que pour nous, et ils ne sont pas munis comme nous de la foule bigarrée de sentiments et de préjugés, d'idées et d'usages, de bienséances et de conventions, qui nous fournissent de nombreux points d'appui aux jours de tentation ou de difficulté. Sur quoi s'appuyer quand on est un Lawrence? Combien sont rares, dans ces âmes grossières, les forces vivifiantes qui soutiennent et relèvent ! Qu'elles sont dignes d'indulgence quand elles sortent de la lutte ou salies ou meurtries !

Et, après tout, ce que fit Lawrence n'était pas si peu de chose. Les souffrances des armées d'Espagne étaient terribles. Comme elles tenaient à la nature du sol, au climat, au caractère de la population, elles n'épargnaient guère plus les amis que les ennemis. L'armée anglaise était arrivée à Vittoria après trente et un jours de marche, dont quinze « à travers des difficultés presque insurmontables. » Les soldats étaient nu-pieds ou il ne s'en fallait guère. « Il restait certainement, dit notre consciencieux narrateur, un morceau du dessus de mes bottes, mais presque toute la semelle était ma semelle naturelle, faisant partie de mon pied. » On manquait de vivres. Les hommes passèrent une partie de la nuit qui précéda la bataille à chercher à manger, et la compagnie de Lawrence

s'estima heureuse de trouver de la farine et des fèves, qu'ils firent cuire à l'eau claire et dont ils serrèrent les précieux restes pour le lendemain. Dans une telle détresse, du pain et de la viande étaient un trésor, et peu d'affamés auraient consenti à en laisser la moindre parcelle à un homme qui n'en profiterait pas, puisqu'il était expirant. Lawrence avait compris que le blessé ne se rendait pas compte de son état, puisqu'il demandait des provisions, et ce fut pour lui laisser son illusion et lui procurer une mort tranquille qu'il sacrifia une partie de son butin. La délicatesse du sentiment prouve qu'à défaut d'un grand cœur, il possédait un bon cœur.

Il raconte, quelques chapitres plus loin, une autre histoire de blessé qui est également à son honneur. Celle-ci a toutefois un défaut. On se croirait au théâtre, tant le hasard se montre un grand maître dans l'art de préparer les scènes à effet. La coïncidence rapportée par Lawrence n'est certes pas impossible ; elle vient trop à propos. Il y a des épisodes de ce genre touchant et invraisemblable dans les pièces militaires qu'on joue aux baraques de la foire. Au surplus, voici l'anecdote. Si Lawrence l'a embellie, c'est à son insu ; nous le savons incapable d'inventer.

C'était en France, le soir de la bataille de Toulouse (10 avril 1814). « La nuit étant tombée et le feu ayant cessé partout, les hommes se mirent à examiner le terrain conquis, principalement en vue de trouver du bois. Il arriva que je rencontrai un Français griè-

vement blessé. Je lui demandai si je pouvais faire quelque chose pour lui. Il avait reçu une balle dans l'estomac. Il me demanda de l'eau. Je lui en donnai de mon bidon, qui était presque plein. Il but de bon cœur, et presque aussitôt l'eau ressortit par la blessure. Mais le plus étonnant fut qu'il me montra la maison de son père — autant que je puis en juger, elle était à un demi-mille, — et me dit qu'il y avait six ans qu'il n'avait vu ses parents; depuis qu'il était revenu dans le pays, il n'avait pas pu s'échapper pour aller les voir. Il me pria de l'y conduire, pour qu'il pût mourir en présence de ses parents; mais je lui répondis que cela m'était impossible, parce qu'il y avait une masse de Français là-bas. Alors je me procurai une vieille couverture dans laquelle je l'enveloppai, l'installant aussi confortablement que le permettaient les circonstances, et je le quittai pour aller moi-même reposer, et il avait l'air beaucoup plus résigné à son terrible sort. Et, après avoir mangé mon souper et bu ma ration de grog, je m'enveloppai dans ma couverture, me couchai et fus bientôt endormi. Je m'éveillai de bonne heure le lendemain matin et, n'ayant rien de particulier à faire, je me glissai hors de ma couverture et mis toutes mes affaires en ordre; et ensuite, plus par curiosité que par tout autre motif, j'allai voir si le pauvre Français vivait encore; mais la mort devait remonter à plusieurs heures, car il était tout froid et raide. »

Est-ce la crainte de paraître sentimental qui lui fait dire qu'il a agi « plus par curiosité que par tout

autre motif », ou serait-ce la peur qu'on ne le croie meilleur qu'il n'était? C'est probablement l'un et l'autre. Il composait ses *Mémoires*, à ce qu'il nous confie, en vue de « la populace », et il ne se souciait peut-être pas de prêter à sourire à ce public spécial. D'autre part, on connaît sa modestie, et, de plus, il était encore poussé ici par un goût d'exactitude qui allait chez lui jusqu'à la manie. Jamais il ne put prendre son parti des principes selon lesquels se rédigent en tout pays les bulletins officiels des armées. Par exemple, il savait pertinemment, lui qui avait souvent travaillé à ramasser les blessés, qu'il n'est pas vrai que les pertes de l'ennemi soient toujours les plus fortes, dans une bataille quelconque, et c'était cependant ce que les généraux anglais essayaient de leur faire accroire. Son esprit méticuleux donne du prix aux descriptions de combats qu'il nous a laissées. Nous sommes sûrs qu'il ne nous dit que ce qu'il a réellement vu ou fait.

IV

La première bataille rangée à laquelle il assista fut celle de Vimeiro (21 août 1808), où Junot fut battu par Wellington. Le récit qu'il en donne se divise en deux parties, de longueur très inégale. La première, de beaucoup la plus développée, contient la petite bataille particulière de Lawrence contre un Français. Ils se battirent comme les héros d'Homère, c'est-à-

dire que chacun fut l'ennemi personnel et spécial de l'autre jusqu'à ce que l'un des deux eût été tué; mais la manière du combat fut très différente. Lawrence était caché derrière un arbre, le Français derrière un buisson; ils se guettaient et s'envoyaient des coups de fusil. Ils tiraillèrent longtemps sans se toucher. Tout en rusant, Lawrence adressait des paroles d'encouragement à son arbre, selon la tendance innée qu'ont les gens du peuple, les enfants et les barbares à personnifier les objets inanimés qui les intéressent particulièrement. Depuis que le monde pense, il est né des milliers de légendes de l'état d'esprit qui obligea en ce jour un pauvre fantassin anglais, dépourvu d'imagination, à voir dans un arbre un vaillant guerrier le protégeant de son corps. Si Lawrence, au lieu de dicter ses aventures, s'était contenté de les raconter aux enfants de son village, il aurait suffi de deux ou trois générations pour métamorphoser le tronc robuste qui recevait les balles sans broncher, et avec lequel il causait, en un héros de chair et d'os, la gloire du 40e d'infanterie sous les Georges.

Un autre Anglais tua le Français, à la vive satisfaction de Lawrence, qui se sentait très mal à l'aise. Cette heureuse délivrance paraît avoir marqué pour lui la fin des grands événements de la journée, car il expédie ensuite la bataille de Vimeiro en quelques lignes qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

A Talavera (27 juillet 1809), il ne vit rien de curieux, si ce n'est que les blessés anglais et français, ainsi qu'il a été dit plus haut, se donnaient des poi-

gnées de main. En revanche, la prise de Badajoz (6 avril 1812) fut signalée par des incidents inoubliables.

On s'attendait à une chaude affaire, et l'on avait demandé des volontaires. Lawrence se présenta. Il était environ huit heures et demie du soir. Les colonnes d'assaut étaient formées, et Lawrence lui-même, peu observateur pourtant, fut frappé de la physionomie de la sienne. Les hommes se taisaient, attendant avec une sorte de solennité le signal qui devait les envoyer à une mort presque certaine. Malgré l'inexpérience du narrateur, ce silence est plus éloquent que le salut théâtral du gladiateur antique : *Morituri te salutant*. Enfin, le signal fut donné, les soldats se mirent à courir, et le mouvement soulagea aussitôt les poitrines oppressées.

Lawrence portait une échelle. Il avançait sans hésiter, selon sa coutume, mais non sans de grandes préoccupations. Les accidents probables de la route n'étaient pas ce qui le tracassait. Ils étaient au moins trois compagnons, dans la colonne d'assaut, qui n'y pensaient pas, ayant bien autre chose en tête. Le bruit s'était répandu dans le camp anglais que les soldats auraient trois heures de pillage si la ville était prise, et Lawrence avait lié partie avec son ami Harding, et un autre camarade, pour se retrouver devant une certaine boutique d'orfèvre qu'ils avaient remarquée jadis dans une rue de Badajoz. Il s'agissait maintenant de ne pas manquer le rendez-vous et, surtout, de ne pas perdre Harding, car c'est lui qui avait dans sa poche le bout de bougie destiné à

éclairer l'emballage. Entre son échelle, qui le gênait, et la difficulté de ne pas se séparer les uns des autres dans la confusion du combat, Lawrence n'avait plus de place pour aucune autre pensée, et c'était heureux pour lui dans les circonstances où il se trouvait. C'est une grande force pour un soldat qui monte à l'assaut de Badajoz d'avoir pour principal souci d'arriver à temps à une boutique d'orfèvre.

« Tout notre plan manqua », continue-t-il piteusement. A la première décharge des Français, Harding, celui qui avait la bougie, reçut sept balles qui le tuèrent net; l'autre associé eut les deux cuisses emportées, et Laurence reçut trois blessures qui, sans mettre sa vie en danger, l'obligèrent bientôt à gagner l'ambulance. Il se retira très affecté, car la mort de Harding était une grande perte, à tous égards, pour la compagnie. C'était un Irlandais et, comme tel, il avait toujours un mot drôle pour égayer les camarades. Il n'y avait pas quinze jours, dans la tranchée devant Badajoz, une bombe française avait éclaté au milieu d'un poste anglais, éparpillant des bras et des jambes dans toutes les directions. C'était un spectacle qui pouvait être pris du côté triste. Harding s'était écrié gaiement : « Lawrence, si quelqu'un a besoin d'un bras ou d'une jambe, voilà du choix! » On ne s'ennuie jamais avec un homme pareil. Lawrence admirait profondément la fertilité d'esprit de son ami, lui qui était réduit à se souhaiter des aventures fâcheuses, « parce que ces sortes de choses font des sujets de conversation » pour les nuits de bivouac. Et ce n'était pas tout. Harding était précieux par

son adresse incroyable à commettre des larcins. Selon une expression de Lawrence, il avait « les doigts à ça ». La marmite commune en profitait, et, tant qu'il restait une saucisse ou un poulet dans le pays, on était sûr de ne pas souper avec des fèves cuites à l'eau. Maintenant, le « pauvre Harding » était mort, et d'autres pillaient la boutique de l'orfèvre.

Le fruit des réflexions de Lawrence fut « qu'il ne prendrait plus jamais d'engagement » au moment d'un assaut, puisqu'on ne savait sur quoi compter.

Sa surprise presque indignée, devant un dénouement si facile à prévoir, ne doit pas lui être imputée à stupidité. De même que le paysan sait mourir quand l'heure est venue, il y pense peu d'avance, parce qu'il est beaucoup plus frappé, sur cette terre, par la vie que par la mort. La révélation incessante, éternelle, du phénomène de la vie, par le blé qui pousse, l'arbre qui verdit, le troupeau qui multiplie, voilà l'important pour lui, voilà ce qui l'intéresse. A force d'appliquer sa pensée aux moyens d'activer la production et d'aider la Nature dans son vaste enfantement, il arrive à considérer la mort comme l'événement secondaire de notre passage ici-bas, l'événement principal étant d'exister, de posséder la vie. Dans les classes cultivées, il se produit souvent le contraire. Nous sommes plus frappés par le phénomène de la mort que par celui de la vie, bien plus merveilleux pourtant.

Pendant que Lawrence se faisait panser, sa colonne

fut presque détruite et, finalement, repoussée. La ville fut cependant prise, d'un autre côté, et les habitants, se croyant délivrés, illuminèrent de joie. En leur qualité d'alliés, les Espagnols n'avaient pas prévu les trois heures de pillage. Ils auraient dû être instruits par le sort de Ciudad-Rodrigo, emporté par Wellington le 20 janvier précédent et livré toute une nuit à la soldatesque. Le général anglais accordait à ses soldats, à titre d'encouragement et de récompense, le sac des villes qu'il « délivrait » des Français. Le récit de notre humble témoin est éloquent dans sa nudité : « Nos troupes trouvèrent la ville illuminée en leur honneur, ce qui ne les empêcha pas de se mettre à faire toutes les horreurs qui suivent ordinairement une prise d'assaut : pillage, dévastation, destruction de la propriété, ivresse et débauche. Je n'eus aucune part à tout cela, à cause de mes blessures, qui me retenaient au camp lorsque la ville fut prise. Mais, bien que je fusse au moins à un mille, j'entendis distinctement les clameurs et le tumulte dès qu'eut cessé le bruit du canon et de la mousqueterie. Le lendemain matin, je me traînai comme je pus dans la ville en m'aidant d'un bâton,... et là, pour sûr, je trouvai les choses en bel état. On avait roulé des barriques de vin dans la rue et on les avait défoncées pour que chacun pût y boire. Quand les officiers essayaient de rétablir l'ordre en renversant ces barriques, les hommes, qui étaient ivres, se couchaient par terre pour boire à même le ruisseau, où coulait ainsi un mélange de toute sorte de liqueurs. Les portes avaient été brisées dans toute

la ville, aussi bien aux étages supérieurs qu'au rez-de-chaussée, en appliquant le bout des canons de fusil sur le trou des serrures et en faisant tout sauter. J'ai vu, de mes yeux vu, un prêtre tout nu, que quelques-uns des nôtres avaient jeté ainsi dans la rue et qu'ils poursuivaient en le fustigeant; ils lui en voulaient à cause de la façon dont ils avaient été traités dans un couvent, lors d'un précédent séjour dans la ville. »

Quelque sincèrement indigné que fût Lawrence, nous craignons qu'il n'ait été en boitant chez l'orfèvre, et que son indignation n'ait redoublé en trouvant les armoires vides. Sa vertu était moins farouche quand il pouvait prendre sa part du butin. Durant sa promenade dans Badajoz, nous voyons son humeur se radoucir singulièrement au moment où il rencontre un homme de sa compagnie, qui lui montre un gros sac d'argent et lui promet de ne pas « le laisser manquer ». Il reprend aussitôt après son ton scandalisé : « Mais pendant que quelques-uns de nos soldats se livraient à toute cette débauche, je dois dire un mot d'éloge pour un grand nombre qui valaient mieux, et qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour calmer la férocité des autres. Ce matin-là, j'en rencontrai beaucoup qui disaient combien ils étaient fâchés de penser que les soldats ne pussent pas s'empêcher de se porter à de pareils excès. Des maisons respectables étaient saccagées du haut en bas, sans égard pour les supplications des quelques personnes qui y étaient restées. Souvent on détruisait ce qu'on ne pouvait pas emporter. On

menaçait les hommes pour les obliger à donner leur argent, et on traitait quelquefois les femmes de même. Comparativement, je crois qu'il se commit peu de meurtres; mais il y en eut sans doute quelques-uns. »

« Lorsque toute cette canaille fut ivre-morte et qu'un certain nombre furent vraiment morts de leurs excès, alors seulement la pauvre ville put respirer un peu. Le matin, on mit de garde quelques troupes fraîches et on dressa quelques potences, mais on ne s'en servit guère. Deux ou trois officiers avaient été tués en essayant de rétablir l'ordre, et l'on m'a donné à entendre que des soldats de la cinquième division, arrivés lorsque presque tout avait été ravagé, avaient dépouillé leurs camarades ivres; on m'a même raconté qu'ils en avaient tué. Lord Wellington punit tous les coupables en leur supprimant leur grog pour quelque temps. En ce temps-là, il se passait généralement de pareilles scènes quand on avait eu beaucoup de mal à prendre une place. Sans doute qu'aujourd'hui, près d'un demi-siècle plus tard, la discipline est mieux observée dans ces sortes de circonstances, et il faut avouer que c'est un grand progrès. »

La suppression du grog paraît une punition bien douce pour les gentillesses qu'on vient de voir. C'était pourtant une des plus redoutées par l'armée anglaise. « Dans des temps pareils, dit Lawrence, ça va au cœur du soldat. » Pour lui, il eut la bonne fortune d'être envoyé dans le même hôpital que le camarade au sac d'argent, qui, selon sa promesse, ne le

« laissa pas manquer ». Ils burent tant et si bien, que leurs blessures s'enflammaient au lieu de se fermer. Puis vint le typhus, et l'année 1812 approchait de sa fin quand William Lawrence put rejoindre son régiment.

V

Il était encore simple soldat, après six années de bons services, pendant lesquelles il avait mérité une seule fois le fouet. Presque au début de la guerre, il avait été condamné à 400 coups pour s'être absenté sans congé. Le colonel arrêta les fouetteurs avant qu'ils fussent à moitié, et Lawrence en eut néanmoins pour trois semaines d'hôpital. Il avoue que la leçon lui fut utile et l'empêcha de « commettre des crimes plus grands, qui l'auraient finalement conduit à sa perte », c'est-à-dire à être pendu. En même temps, il a une vague idée qu'il y aurait peut-être eu d'autres manières de s'y prendre avec le soldat, plus « à l'honneur de ceux qui commandaient » l'armée anglaise. Ses vains efforts pour s'expliquer rendent plus sensible l'avance intellectuelle prise tout à coup par l'homme du peuple français à l'école de la révolution. Le sergent Fricasse, simple paysan comme Lawrence, n'aurait pas été en peine de dire pourquoi les verges sont une punition honteuse. Il est familier avec les considérations abstraites. Sa tête est bourrée de notions sur la patrie, la gloire, l'hon-

neur militaire, la dignité humaine, les devoirs du « bon républicain ». Justes ou fausses, ces notions mettent une distance considérable entre lui et le pauvre Lawrence, qui patauge sans pouvoir saisir la pensée qu'il entrevoit, et finit, de guerre lasse, par la conclusion suivante, qui ne conclut pas : « Car ça confond de penser qu'on voulait donner 400 coups de fouet à un tout jeune homme comme j'étais alors, et qui supportait toutes les privations d'une guerre sanglante ». Pourquoi est-ce que « ça confond? » Il le sent obscurément, voudrait l'expliquer, et n'y parvient pas.

Quelques semaines après avoir rejoint le régiment, il fut enfin promu caporal. L'augmentation de solde lui était agréable, mais ce plaisir fut empoisonné par un chagrin auquel on ne se serait guère attendu de sa part. Il fallait changer de compagnie et, en regardant ses nouveaux camarades, il fut profondément froissé dans son sentiment esthétique : « J'avais, dit-il, 6 pieds 1 pouce (environ 5 pieds 6 pouces français), et pas un homme de cette compagnie-là n'avait plus de 5 pieds 7 pouces (environ 5 pieds français) ». Il y avait là une disconvenance qui blessait son œil, accoutumé à une belle compagnie bien assortie, et l'instinct qui lui permettait de percevoir ce défaut d'harmonie était le même qui remplit un artiste d'indignation devant une statue antique à qui un restaurateur ignorant a mis un bras trop long : c'était l'instinct du beau. « Il y a en nous tous, a dit M. Anatole France, dans les petits comme dans les grands, chez les humbles comme chez les superbes,

un instinct de la beauté, un désir de ce qui orne et de ce qui décore, qui, répandus dans le monde, font le charme de la vie. » L'éducation développe ou étouffe le besoin de la beauté. Le plus souvent, elle le trompe en pervertissant le goût, mais cela importe moins qu'on ne pense : l'essentiel n'est pas de trouver le beau, c'est de le chercher. L'homme qui colle sur son mur des images d'Épinal et celui qui y suspend des tableaux de maîtres obéissent également au « désir de ce qui orne et de ce qui décore »; ils sont frères par l'instinct de la beauté, quoique aux antipodes par le goût.

Lawrence avait raison, lorsqu'il s'affligeait d'avoir à s'aligner, lui géant, avec des pygmées. Le coup d'œil y perdait évidemment, et le soldat est plus sensible au coup d'œil qu'on n'a l'air de le croire de nos jours, où la tournure du régiment est sacrifiée aux considérations utilitaires. Comme si un régiment qui se sent beau n'avait pas un avantage sur celui qui se sait laid! Le 40e d'infanterie était tout entier de cet avis. Quand Lawrence rejoignit, après sept mois d'hôpital, on lui apprit la grande nouvelle, qui réjouissait tous les cœurs. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, les succès de l'armée anglaise pendant son absence. Wellington avait gagné sur Marmont la bataille de Salamanque (22 juillet 1812), dont on se rappelle les suites fatales pour la cause française : l'armée anglaise à Madrid, le maréchal Soult obligé d'abandonner l'Andalousie, les cortès espagnoles ranimées et les négociations avec le roi Joseph rompues; mais tout cela n'était point l'important pour

le 40e. Le grand, le glorieux souvenir qui lui restait de la bataille de Salamanque, celui qui dut se transmettre à travers plusieurs générations de recrues, c'était la conquête d'une magnifique canne de tambour-major, prise aux Français. La canne du régiment était « horriblement usée et abîmée », et celle-là était si jolie, si riche : on l'estimait 50 livres sterling. Tout le 40e se sentait paré quand passait son tambour-major. Rira qui voudra à la pensée qu'on puisse marcher plus volontiers au-devant de la mitraille quand les tambours battent la charge sur le signe d'une belle canne. La grandeur de l'humanité n'en est pas moins dans son incorrigible idéalisme.

Les rieurs doivent aussi tenir compte de ce que les proportions des choses ne sont pas les mêmes pour des hommes bornés et ignorants, comme l'étaient ces troupiers, que pour ceux dont l'horizon embrasse une foule d'intérêts nobles et de jouissances raffinées. Il est clair que, dans une existence fermée aux pensées hautes, les choses petites ou basses passent au premier plan et accaparent toute l'importance. Le lecteur connaît assez Lawrence et ses camarades pour savoir qu'ils auraient été bien en peine de s'occuper de sublimités, ou simplement de la politique européenne pour laquelle ils se battaient. Il serait donc injuste d'accuser Lawrence de vulgarité ou d'égoïsme parce qu'il juge les plus grandes batailles, non d'après leurs conséquences politiques, qu'il ignore, mais d'après les petits bénéfices personnels qu'il en a retirés. Ainsi, Vittoria, qui livra aux alliés la route de Bayonne, demeura dans sa mémoire la bataille où il

réussit enfin à se procurer une paire de bottes, après avoir marché si longtemps sur « sa semelle naturelle ». Nous verrons tout à l'heure que l'événement capital de la journée de Waterloo fut pour lui la découverte providentielle d'un jambon. Et c'était un sentiment très naturel.

Nous l'en admirons d'autant plus d'avoir attendu « avec une anxiété intense » une occasion de retourner dans son ancienne compagnie, la 5ᵉ, à la beauté de laquelle il contribuait, tandis qu'il faisait tache dans la 7ᵉ. Il eut bientôt cette satisfaction, ne tarda guère non plus à passer sergent, et, juste au même moment, arriva la partie lumineuse de ses campagnes. L'armée anglaise franchissait les Pyrénées. Après six ans de guerre d'Espagne, le doux pays de France parut au soldat un paradis. Il s'émerveillait des « élégances » des campagnes, couvertes de vignes et d'arbres fruitiers; de l'humanité des habitants, qui ne pouvaient souffrir le spectacle du fouet et intercédaient en faveur des coupables; du luxe et du bien-être des habitations. Lawrence a des mots et des anecdotes qui font penser aux anciennes invasions des gens du Nord, rudes et demi-barbares, dans le Midi policé. L'histoire de ses débuts dans le monde est charmante. J'imagine que, si quelque compagnon de Simon de Montfort, de retour dans son village des Ardennes ou du Gâtinais, avait eu l'idée de dicter au tabellion du pays le récit de sa course au pays des Albigeois, il aurait eu à raconter des impressions assez semblables sur les lits de plume et les fins ragoûts.

La paix était faite, les Bourbons restaurés; le 40e d'infanterie se dirigeait lentement vers Bordeaux, où il devait s'embarquer. A la dernière étape avant la ville, le sergent Lawrence et un homme de sa compagnie furent logés dans une maison particulière dont le maître, sans doute quelque vieux royaliste, crut devoir leur faire honneur et les admettre à la salle à manger. Jamais hôtes si éblouis et si gênés. Quand ils aperçurent la table étincelante, servie en vaisselle plate, et le beau laquais poudré à blanc, eux qui n'avaient « même jamais vu une pompe pareille », ils furent saisis d'admiration, mais se souhaitèrent de tout leur cœur « à la cuisine ». Ce fut bien pis quand il s'agit de manger. Ils comprenaient qu'il ne serait pas à propos « de se servir de leurs doigts », comme ils y étaient accoutumés, et les fourchettes les mettaient au supplice. Lorsqu'ils eurent réussi à porter les mets à leur bouche, nouvel embarras. C'était bon, mais trop compliqué; impossible de deviner ce qu'on mangeait. Après le repas, le vieux royaliste leur offrit une pipe, apportée cérémonieusement par le beau laquais poudré, puis ils se retirèrent dans un appartement « admirablement meublé », et là, les deux soudards, demeurés seuls, éclatèrent de rire de leur métamorphose en *gentlemen*. Mais ils ne rirent pas longtemps. Le maître du logis fut vengé de leurs gouailleries par ses lits. Quand ils furent dans cette plume, un malaise indéfinissable s'empara d'eux. Au bout de quelque temps, le soldat appela : « Sergent! je ne peux pas dormir là dedans. — Moi non plus, je ne peux pas. »

Ils s'étendirent sur le plancher, la tête sur leur havresac, et trouvèrent aussitôt le sommeil.

Le lendemain était un dimanche, et le régiment se reposait. Un peu avant le déjeuner, le vieux royaliste vint s'informer lui-même de la manière dont ses hôtes avaient passé la nuit, et fut très étonné de les trouver par terre, roulés dans une couverture. Il les questionna par signes, et ne parvint pas à comprendre leurs raisons, de sorte qu'il les conduisit à sa femme, qui désirait avoir une conversation avec eux sur « les épreuves du soldat en temps de guerre ». Elle les reçut dans une pièce « somptueusement meublée », et Lawrence recommença à se souhaiter « à la cuisine ». Cependant il fallut se soumettre. La dame avait sorti un volume de dialogues anglais, au moyen duquel elle essaya d'abord de se faire expliquer pourquoi ils avaient couché par terre et non dans leur lit, puis elle passa aux « épreuves du soldat en temps de guerre », et prouva sa sensibilité en se mettant à pleurer. Lawrence fit de son mieux pour être éloquent, et admira le bon cœur qui lui faisait verser des larmes; toutefois, il ne fut pas fâché lorsque vint une diversion, sous la forme de l'exécution de deux camarades, condamnés chacun à deux cents coups de fouet. Tout le régiment avait ordre d'assister au supplice. Lawrence eut donc une excuse pour quitter la vieille dame, qui pleura encore plus fort en apprenant ce qui allait se passer. Les condamnés furent graciés à la demande des habitants, et le reste de la halte se passa à boire et manger.

Il arriva en ce temps-là que le 40e d'infanterie britannique, qui était extrêmement réduit de nombre et vêtu de haillons, se repeupla tout d'un coup, à l'annonce de la paix, d'hommes en belle tenue, qu'on croyait morts depuis des siècles, et qui sortirent de dessous terre, sans qu'on pût comprendre d'où ils venaient et ce qu'ils avaient fait dans ces dernières années. L'amour-propre du régiment fut blessé au vif à l'aspect de ces revenants. Lawrence était hors de lui de colère. Depuis longtemps, il était le seul sergent de sa compagnie, et ils se trouvèrent soudain huit sergents, deux de plus que le nombre réglementaire! C'est encore un détail que les relations officielles auraient jugé oiseux et dont nous sommes obligés à cet honnête garçon. Un régiment où il y avait tant de « héros »! Ils s'embarquèrent peu après cet affront et employèrent le temps du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe à faire une petite campagne aux Indes occidentales. Le récit en est assez obscur. On démêle seulement qu'il y avait des troupes nègres, des fortifications construites avec des barils de sucre, et que les troupes nègres mangeaient les fortifications. Quoi qu'il en soit, le 40e de ligne revint en Europe juste à temps pour prendre part à la bataille de Waterloo, dont Lawrence nous donne un récit moins littéraire que le fameux récit de Stendhal dans *la Chartreuse de Parme*, mais conçu dans le même esprit de scrupuleuse véracité. Son régiment fut placé dans un champ quelconque, en vertu d'une combinaison qu'il ignore, et avec l'ordre de garder sa position. On forma le carré, et Lawrence raconte ce qu'il vit.

Il vit d'abord un régiment de cavalerie française qui les chargea et fut repoussé. Il vit ensuite un régiment d'infanterie française, qui dut aussi reculer, mais après un combat acharné et de grandes pertes des deux côtés. Puis ce fut le tour d'un autre régiment de cavalerie, et les rangs du 40e demeurèrent tellement éclaircis, « qu'à peine pouvait-on former le carré ». Cependant il conservait son terrain, et c'est pourquoi Lawrence n'a pas pu voir ce qui se passait sur le reste du champ de bataille. De toutes les batailles auxquelles il a pris part, Waterloo fut la plus ennuyeuse. Les hommes étaient énervés à force de recevoir des charges et de serrer les rangs. Très peu d'incidents, et pas un seul qui fût gai. Sans leurs officiers, les soldats s'en seraient allés. La journée s'écoula lourdement, et la nuit tomba sur une ombre de régiment noyée dans la boue. Le feu avait cessé et il passait des Prussiens. Lawrence suppose qu'ils poursuivaient les Français, mais il ne l'a jamais su positivement. Peu lui importait d'ailleurs. Il souhaitait les Prussiens au diable, et c'était tout ce qu'il pensait d'eux pour l'instant, car il avait trouvé un sac contenant un jambon et deux poulets, et son général lui avait conseillé « de bien se cacher des Prussiens, car c'étaient des gens dont il fallait se défier, et qui le voleraient s'ils l'apercevaient ». Les armées pouvaient fondre sous la mitraille, les empires pouvaient s'écrouler et les peuples trembler dans l'attente de leur sort : il y avait sur le champ de bataille de Waterloo au moins un homme dont l'unique pensée était de sauver sa marmite.

Il n'y réussit pas complètement. Ces « mêmes Prussiens, dont le général lui avait recommandé de se défier », s'approchèrent de son feu et contemplèrent son jambon avec des regards de convoitise. Il jugea de bonne politique d'aller au-devant de leurs désirs, tira son épée et leur coupa des tranches de jambon, moyennant quoi il s'en débarrassa et put se livrer en paix aux opérations importantes de la journée, qui n'eurent aucun rapport avec les surprises de la tactique. Était-ce Grouchy? était-ce Blücher? Là ne fut point le problème de Waterloo pour William Lawrence. Le problème de Waterloo, sur lequel il s'étend avec autant d'abondance qu'il avait montré jusqu'ici de concision, fut d'allumer du feu avec du bois humide, afin de faire cuire son reste de jambon et ses deux poulets. Tel est l'aspect des grandes catastrophes de l'histoire aux yeux de la foule qui forme la matière brute des nations.

Le 40e vint à Saint-Denis et escorta Louis XVIII à sa rentrée dans Paris. Un peu plus tard, le régiment alla camper à Saint-Germain, où le sergent Lawrence tomba amoureux d'une jeune Française qui tenait une petite boutique. Il l'épousa et l'emmena en Angleterre, et il n'a jamais eu à se repentir de son choix : elle faisait les étapes mieux que pas un du régiment. En 1817, étant caserné à Glasgow, il demanda un congé et emmena sa femme à son village du comté de Dorset. Il n'avait jamais revu ses parents, et on lui avait écrit que son père se mourait.

VI

Depuis Ulysse, le retour du soldat dans ses foyers a servi de thème à tant de variations en prose et en vers, que les écrivains hésitent aujourd'hui à le reprendre. Il n'y a plus que les hommes de génie ou les illettrés pour avoir cette audace. Tolstoï l'a eue dans ses *Souvenirs*. Le sergent Lawrence l'a eue également dans ses *Mémoires*, et ç'a été une audace heureuse. Il ne sera jamais surpassé pour le naturel et la vérité, et il s'élève par endroits jusqu'à la grandeur épique.

« Nous arrivâmes un dimanche, dit-il, dans la matinée, pendant le service religieux. Nous prîmes le raccourci à travers le cimetière et remontâmes le village, demandant à plusieurs maisons où demeurait John Lawrence (mon père). Je trouvai que c'était dans la même maison où j'étais né; mais quoique ça ait l'air drôle, je ne me pressai pas du tout d'y aller. J'avais su par les voisins qu'il vivait encore et qu'il allait beaucoup mieux, de sorte que j'étais tranquille. »

C'est bien le paysan. Il n'est pas du tout incapable d'émotion, mais il lui faut du temps; les sentiments sont lents à se faire jour, comme les idées. Lawrence flâna donc dans le village, se divertissant de la curiosité excitée par son uniforme et traité partout en étranger. Enfin, il fut reconnu par une vieille femme

qui alla prévenir sa sœur. Le tableau de leur rencontre est une merveille de réalisme. Lawrence ne s'était pas fait la barbe depuis plusieurs jours. Au moment d'entrer dans la maison paternelle, sa sœur en sortait, courant au-devant de lui. Elle s'écria : « Entre! Pourquoi ne t'es-tu pas fait la barbe? » Alors je lui demandai s'il y avait un barbier près de là. « Non, dit-elle, mais je vais te raser; c'est toujours moi qui rase le père. » Alors j'entrai. Mon père et ma mère n'étaient pas rentrés de l'église.... J'ôtai mon havresac, et on en sortit ce qu'il fallait pour la barbe. »

Soyez sûrs que ce frère et cette sœur, séparés depuis douze ans, avaient beaucoup de choses à se dire; mais ils se les diront plus tard, peu à peu. Le paysan ne se presse pas de dire les choses.

Le voilà rasé. Il s'approche de la porte et regarde dans la rue. Le service religieux durait encore. « Mais quand il fut fini, j'aperçus tout à coup la vieille dame [1], avec le même vieux chapeau noir et le même manteau rouge que quand je l'avais quittée. Elle avait eu vent de la nouvelle, et *elle arrivait comme un aigle les ailes étendues*. J'allai au-devant d'elle, mais elle était si bouleversée par l'émotion, que je dus l'accoter contre la maison pour l'empêcher de tomber, après quoi je continuai au-devant du vieux, qui était tout à fait infirme et clopinait en arrière avec deux bâtons. J'ai à peine besoin de dire qu'il fut pire que tous les autres en me revoyant comme ça, tout

1. C'est sa mère.

d'un coup. Je le fis entrer, et j'eus de la peine à le mener jusqu'à une chaise. Aucun de nous ne dit rien pendant longtemps. A la fin le vieux dit : « Mon « enfant, je ne croyais pas te revoir ! »

Il suffit d'un sentiment un peu profond pour réveiller le poète qui dort au fond de chaque homme. Lawrence a été poète en dépeignant cette vieille femme éperdue, son manteau rouge flottant au vent, et qui fond sur son enfant « comme un aigle aux ailes étendues ».

Quelques années après sa visite au village, il fut mis à la retraite avec une pension de 18 sols par jour, qui fut portée sur la fin à 25 sols. Ses *Mémoires* se terminent par une sorte d'envoi au lecteur d'une humilité touchante : « Je me suis efforcé, dit-il, de raconter du mieux que je pouvais — et je sais que ça laisse bien à désirer, — et en n'étant pas long, de manière que la populace de l'endroit puisse le lire en quelques heures, les scènes principales de ma vie, reliées aux diverses campagnes dans lesquelles j'ai servi ; et, bien que je sois fâché de ne pas pouvoir donner au lecteur plus de détails sur la Péninsule et Waterloo, je crois que, si mes anciens camarades eux-mêmes, ceux qui ont fait les mêmes campagnes, examinaient mon ouvrage, ils ne pourraient pas dire que les renseignements que j'ai donnés ne sont pas exacts ». Nous souhaitons à tous les historiens de pouvoir se rendre le même témoignage à la dernière page.

Le sergent Lawrence est mort en 1867. Et c'est toute son histoire.

On conviendra qu'il était impossible de rencontrer une âme plus simple, comptant moins de rouages et de ressorts, plus strictement réduite, en fait d'idées et de sentiments, au fond commun et éternel de l'humanité. De plus, ce qu'elle en possédait était encore mal dégagé de l'instinct, comme on voit des alluvions récentes qui ne sont plus l'eau et ne sont pas encore la terre ferme. C'était à tous les points de vue une âme élémentaire, dont l'inventaire était bientôt dressé, et rendue calleuse par une longue expérience des hasards de la guerre, de sa licence et de ses férocités. Quelques affections de famille, sincères mais peu encombrantes ; quelques notions assez vagues sur des sujets abstraits, tels que le tien et le mien ou les mœurs des revenants ; le souci cuisant et ininterrompu de satisfaire sa faim, d'abord chez ses parents, puis en campagne et dans son ménage ; un obscur besoin de beauté, d'ordre et d'harmonie ; par-dessus tout cela, cet inexplicable et merveilleux sentiment du devoir qui déroute les raisonnements : — voilà le bagage intellectuel et moral dont William Lawrence dut se contenter pour être un honnête homme et s'acquitter convenablement de la tâche d'exister.

Il eut infiniment plus de mérite à en venir à bout tant bien que mal que n'en ont une foule de gens, qui rougiraient de lui être comparés, à faire beaucoup mieux que lui. Nous ne savons néanmoins aucun gré à Lawrence et à ses pareils, nous tous les favoris du sort ou de la nature, qui regardons ces pauvres diables d'en haut, d'avoir réussi à être ce

qu'ils ont été. Au contraire, nous nous indignons que des êtres mal doués, peu aidés par les circonstances, condamnés à rester presque passifs dans la vie, ne soient ni très vertueux, ni très héroïques, ni très généreux, ni très accessibles aux grandes idées. Il nous paraîtrait naturel qu'ils fussent des saints, eux qui n'en retireraient même pas les jouissances d'orgueil que rapporte la sainteté dans les sphères supérieures. William Lawrence n'a jamais fui devant l'ennemi, bien que souvent il ait eu grand'peur. Ses petits larcins d'apprenti ou de soldat maraudeur ne l'ont pas conduit au vol. Il a regretté ses amis, bien qu'à force d'habitude la mort ne lui parût pas un grand événement. Il a été patient dans le danger, et il a supporté de grandes misères sans murmurer. Venu au monde pour peiner, il a été humble de cœur, content de son sort, exempt d'envie. Il a fait le moins de mal qu'il a pu et a tâché quelquefois de faire un peu de bien. Il a droit à mieux qu'une indulgence dédaigneuse et une compassion humiliante : étant ce que nous avons vu et la vie étant ce qu'elle est, il a droit à l'admiration pour ne pas s'en être tiré plus mal.

UN ÉVADÉ

DE LA CIVILISATION

UN ÉVADÉ

DE LA CIVILISATION

La vie sauvage exerce sa fascination sur toutes les créatures vivantes. Celles qui ont grandi dans sa liberté l'aiment d'un amour incurable. Les animaux qu'on lui arrache meurent pour la plupart, l'air stupide et indifférent, un immense ennui dans leur cerveau obscur. L'homme qu'elle a eu pour nourrisson languit loin d'elle; parmi les aises et les douceurs de la civilisation, son âme est tout entière à la solitude, et on le voit s'y replonger éperdument à la première occasion, sans une hésitation ni un regret. Le civilisé lui-même se trouble parfois à son contact, et il arrive qu'il se donne à elle. On dirait qu'elle l'attire avec la tendre puissance d'une patrie retrouvée; à l'aspect du désert, il dit avec certitude : « Ma vie est là; il faut que j'aille ».

Ce sont les propres paroles prononcées il y a un

demi-siècle, en face des prairies de l'Amérique du Nord, par un jeune Virginien de la classe moyenne, que l'instinct poussait au désert et qui obéit à l'instinct. On le nommait John Nelson. Jamais il ne se repentit, jamais il ne revint; mais cette civilisation qu'il avait fuie le rejoignit sur ses vieux jours dans l'Ouest des États-Unis, et John Nelson s'est laissé arracher le récit de ses aventures par un ami plus lettré, qui les a publiées [1]. Leur petit livre est alerte et vivant. Demandons-lui les impressions du civilisé ressaisi par la vie sauvage, le secret de l'attirance qui lui fait renier son foyer, ne s'en souvenant plus que pour le mépriser et souhaiter de mourir dans l'immensité vide.

I

Le père de John Nelson était inspecteur des salines de Malden, dans la Virginie. Il avait beaucoup de nègres à conduire et vivait le fouet à la main, n'épargnant pas plus son fils que ses esclaves. Ceux-ci rendaient sournoisement au petit John les coups qu'ils avaient reçus, de sorte que l'enfant avait tout le monde contre lui. Son âme s'aigrit. Il acheva de prendre l'humanité en dégoût le jour où son unique ami, un chien qu'il avait dressé à mordre les nègres, fut trouvé dans une chaudière d'eau bouillante. John

1. *Fifty years on the trail*, par Harrington O'Reilly.

Nelson devint dès lors un révolté, et il n'y eut bientôt pas de plus grand garnement dans le pays. Ses affaires n'en allaient pas mieux, il avait le corps zébré de coups de fouet. Vers douze ou treize ans, il décida en lui-même que la situation n'était plus tolérable, s'échappa du logis et prit sa course vers l'Ouest.

Aujourd'hui encore, John Nelson s'imagine qu'il n'avait pas d'autre but que de gagner la maison de son oncle Thomas, dans le Missouri. Il ignore qu'il s'en est allé vers le désert aussi inconsciemment, et non moins sûrement, que l'oiseau émigre vers la contrée inconnue où se trouve la place qui convient à son nid. Voyageur inquiet, il a mis des années à se rapprocher petit à petit des prairies. Il errait de-ci de-là, gagnant son pain comme peut le gagner un enfant, et de trop bon appétit pour être délicat sur la besogne. L'Ohio le vit laveur de vaisselle et voleur de poules au service d'un batelier. Il fut mousse de la chambre sur un bateau du Mississipi, gardeur de bestiaux dans le Missouri, chasseur dans le Kansas. Il se trouva bien partout, fut toujours content de ses maîtres et les quitta toujours. Un malaise indéfinissable l'obligeait à changer, et chaque changement le conduisait comme par hasard un peu plus à l'ouest. Son séjour le plus long fut dans la ferme de l'oncle Thomas, qu'il était parvenu à découvrir et où il paraissait se fixer, lorsqu'un incident vulgaire le jeta définitivement hors du monde civilisé.

Le *ranche* de son oncle était presque à la lisière des terres défrichées. A une trentaine de lieues au delà commençait « le grand désert d'Amérique », comme

on l'appelait en ce temps-là, séjour redoutable des bisons et des Peaux-Rouges, dont nul habitant du ranche ni des alentours n'aurait su dire l'étendue, car ils ne connaissaient personne qui fût allé jusqu'au bout. Les quelques blancs qui s'y hasardaient étaient des marchands, qui se rendaient à certains lieux déterminés où les Indiens venaient trafiquer avec eux. Les blancs échangeaient de vieux fusils à pierre, des verroteries et de l'eau-de-vie contre des peaux de bison et des fourrures de castor, et ils revenaient en toute hâte, ne voyageant qu'en caravanes et se fortifiant le soir avec leurs chariots et leurs ballots de marchandises. Ils rapportaient que le grand désert n'avait pas de fin, et ils faisaient des récits effroyables des ruses et des cruautés des Peaux-Rouges.

Or John Nelson était depuis dix mois chez son oncle. Il était devenu bon tireur et meilleur cavalier. Il avait seize ans, une santé excellente, une existence active et douce, mais le malaise inexplicable qui l'avait chassé de tous ses gîtes pesait de nouveau sur lui. Un jour qu'il gardait les troupeaux, plein d'ennui, il aperçut à l'horizon une caravane et courut à sa rencontre. C'étaient des marchands qui se dirigeaient vers l'Ouest pour trafiquer, sans connaître les routes, ni les lieux où l'on rencontrait les Indiens; en un mot, des novices du désert. Le jeune garçon les accompagna jusqu'à la nuit. Il les regarda ranger leurs chariots en rond, les relier entre eux avec des chaînes de fer et enfermer leurs attelages dans le cercle. Il leur parla, apprit d'eux qui ils étaient et

où ils allaient, et son cœur bondit dans sa poitrine quand ils lui proposèrent de l'emmener.

Le même instinct qui l'avait amené jusque-là lui criait de suivre ces aventuriers au pays des bisons et de connaître enfin la vraie liberté. Le lendemain il sella son cheval et suivit le convoi malgré son oncle. Cela se passait en 1842.

Les premiers jours de marche ne répondirent pas à son attente. On traversait une contrée riante, semée de bouquets d'arbres et sillonnée d'eaux courantes, plus semblable aux parcs anglais de la Virginie qu'à l'image que le jeune Nelson s'était faite du désert. Ils dépassèrent enfin les derniers arbres, et la prairie déroula devant eux son immensité muette, parfaitement plate et parfaitement vide. Une herbe rabougrie mettait sa teinte verdâtre et monotone sur la plaine infinie, où l'on n'apercevait pas même un buisson. Le regard glissait sur cette étendue sans trouver un point où s'attacher; il ne rencontrait que lignes fuyantes et teintes indécises. C'était bien le désert cette fois, c'était bien la solitude.

John Nelson s'y enfonça avec ravissement. Il l'avait trouvé, ce bien inconnu dont le secret besoin le tourmentait depuis l'enfance. La solitude lui montait à la tête et le grisait. « J'étais comme possédé, disait-il plus tard, et plus nous avancions, plus cela augmentait. » Il aimait à s'éloigner de la caravane jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'horizon, et il se disait alors, en regardant autour de lui : « Je suis le roi de tout ce que je vois ». La nuit, il montait à cheval et allait galoper sous les étoiles, fuyant les

bruits du camp et le voisinage de ses semblables. Lorsqu'il n'arrivait plus aucun son à son oreille, il descendait de cheval, s'enveloppait dans sa couverture et s'étendait sur le sol, dans un transport de joie d'être seul, bien seul. Il lui semblait alors qu'il avait des idées, lui qui n'en eut jamais beaucoup. Une paix délicieuse descendait sur lui, et il s'endormait dans une sécurité profonde. Ce fut dans une de ces nuits d'ivresse qu'il fit serment de ne jamais avoir un toit fixe, de ne jamais se laisser reprendre par l'existence fastidieuse de ses pères. L'aube le ramenait au camp, mais la présence de ses compagnons lui était à charge, et il avait hâte de repartir.

Après avoir cheminé longtemps au hasard, sans apercevoir d'êtres humains, les marchands découvrirent un vaste campement de Sioux au bord d'une rivière. Ils trafiquèrent avec eux durant une quinzaine et se disposèrent à pousser plus avant. La veille du départ, au déclin du jour, John Nelson disparut sans que personne s'en inquiétât. Il se glissa dans le camp des Peaux-Rouges, choisit du regard une tente de bonne apparence, souleva la peau de bison qui tenait lieu de porte, entra et se laissa tomber sur le sol. Il était décidé à rester chez les Indiens, coûte que coûte, et à devenir un sauvage.

Un feu brûlait au milieu de la tente. Sa lueur fit voir au jeune téméraire un chef indien et cinq *squaws*, assis par terre. Le chef façonnait une flèche avec son couteau. Ses femmes brodaient des mocassins avec des perles de couleur. Tous les six levèrent leurs yeux perçants sur l'intrus et le considérèrent

d'un air surpris. Lui, regardait le plafond et souriait. L'Indien et ses squaws échangèrent quelques paroles et fixèrent de nouveau l'étranger : il continuait de sourire et restait immobile. Au bout de quelque temps, les Peaux-Rouges renoncèrent à comprendre et cessèrent de s'occuper de leur hôte. Celui-ci en profita pour examiner l'intérieur de la tente.

Elle était en cuir brut et décorée de peintures grossières, représentant des hommes et des animaux. Une ouverture ménagée au sommet laissait passer la fumée. Le mobilier se composait de quelques sacs de cuir, ornés de verroteries, de peaux de bison et de plusieurs grands paniers longs, peints de couleurs vives et alignés le long des parois. Des arcs et des flèches étaient posés ou accrochés çà et là. Nelson vit aussi dans un coin un gros tas de quelque chose de noir.

Cependant le chef taillait sa baguette avec application, les squaws enfilaient leurs perles, et personne ne faisait plus attention au blanc, qui avait grand faim. Il demanda à manger par signes. Les femmes s'empressèrent de lui apporter un peu de la chose noire, qui se trouva être de la viande séchée, et reprirent leurs anciennes postures. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Au dehors, le camp dormait.

Tout a un terme, même la patience des sauvages. Le groupe des squaws se mit à montrer silencieusement la porte de la main : Nelson fit semblant de ne pas voir. L'une d'elles vint s'asseoir à son côté, lui fit signe de la regarder, puis se leva et sortit solennellement de la tente : Nelson ne bougea pas. Elles le tirèrent doucement pour le conduire dehors : il

leur résista avec la même douceur et demeura assis. Quand elles eurent épuisé en vain tous leurs petits stratagèmes, elles regardèrent leur époux avec des airs consternés; leur époux les regarda de même, et tous ensemble regardèrent l'indiscret. Il était impossible de se méprendre à leurs physionomies : Nelson devenait très gênant; mais il ne remua pas. La nuit s'avançait. De guerre lasse, l'Indien se résigna. Sur quelques mots de lui, une squaw apporta deux peaux de bison à l'obstiné visiteur, qui se roula dedans et s'étendit près du feu. Il entrevit le coucher de la famille, qui disparut dans les grands paniers bariolés, et s'endormit avec une superbe insouciance du lendemain. La première leçon que lui avait donnée le désert était une leçon de politesse. Il n'aurait pas trouvé dans toute la Virginie un homme assez pénétré des devoirs qu'impose l'hospitalité pour ne pas le jeter à la porte dans des circonstances analogues. Je doute même qu'il l'eût trouvé dans toute l'Europe, sauf peut-être dans la chevaleresque Espagne, qui conserve encore quelques nobles traditions des siècles aristocratiques.

La caravane blanche disparut à l'aube et Nelson fit entendre aux Peaux-Rouges qu'ils étaient obligés de le garder. Ils s'y prêtèrent avec bonté, car ils étaient encore vertueux, ayant peu fréquenté les civilisés. C'est Nelson qui le dit, et qui le répète avec insistance, par esprit de justice. Il croit au bon sauvage aussi fermement qu'un philosophe du XVIII[e] siècle, et par des raisons beaucoup meilleures, où les théories et les systèmes n'ont point de part. Il y croit

depuis le soir où il alla étourdiment se jeter dans un camp de Sioux, qui lui firent bon accueil et le traitèrent comme leur enfant : « Avant que les blancs, dit-il, fussent venus parmi les Indiens et leur eussent appris à mentir, à voler, à boire et à jouer, il n'existait pas sur la surface de la terre un peuple plus heureux et meilleur. Le niveau moral des Indiens était extrêmement élevé. » Et ailleurs : « La dépravation des Indiens a été amenée par les blancs. J'ai vu le commencement et la fin de cette dépravation, et je déclare ici solennellement, avec le désir que cela soit consigné quelque part, que lors de mon arrivée au campement, je trouvai une réunion d'enfants innocents et inoffensifs. » On dirait le commentaire du célèbre passage de Rousseau sur les peuples préservés de la contagion des vaines connaissances :

« Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne connaissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montaigne ne balance point à préférer la simple et naturelle police, non seulement aux lois de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. »

Les débuts de John Nelson chez les Peaux-Rouges ressemblent en effet à une idylle. Les Indiens lui offrirent une tente avec son mobilier, et l'exercèrent patiemment à nommer en leur langue les objets qu'ils lui présentaient. Ils s'occupèrent ensuite de son éducation, car il était aussi ignorant à leurs yeux

que les sauvages aux nôtres. Des précepteurs de bonne volonté enseignèrent la science du désert à ce blanc qui voulait redevenir l'homme de la Nature, et qui ignorait tout d'elle. Instruit par eux, Nelson découvrit que la prairie n'est vide qu'en apparence et pour l'œil inexpérimenté. Il apprit à voir, et elle se peupla comme par un coup de baguette. Il devina la présence des Indiens dans des lieux qui semblaient solitaires. Il suivit l'antilope jusqu'au pli de terrain qui la dérobe aux regards. Il connut le secret des migrations des bisons, qui changent de pâturages selon les saisons, et contempla leurs troupeaux innombrables, qui couvraient la vaste plaine d'une seule masse mouvante. Plus il avançait dans ses études, mieux il savourait les joies de son nouvel état. Tout lui plaisait dans la vie sauvage. Il aimait les grandes chasses en bande et les longues courses solitaires. Il aimait le grand air, le mouvement, le danger, la fatigue du corps. Il aimait la simplicité des mœurs, et l'absence de besoins qui en découle. Sur toutes choses il aimait le désert, où l'on n'a à compter que sur soi-même, où toutes les facultés de libre détermination et de responsabilité sont mises en jeu naturellement. Le désert, qui écrase le rêveur, épanouit l'homme d'action, en lui donnant avec acuité le sentiment de sa propre personnalité. En face de cet infini où rien d'humain n'apparait, il semble qu'on résume en soi toute l'humanité.

Nelson aimait encore autre chose chez les Peaux-Rouges. Il éprouvait un plaisir sincère à se sentir chez de braves gens, les plus braves gens qu'il eût

encore connus depuis qu'il était au monde, sans en excepter son père le Virginien. Non pas qu'il nous trace un portrait affadi des Indiens. Ses Sioux ne sont point du tout des sauvages d'églogue, mais les êtres cruels et vindicatifs décrits par les voyageurs. Ils dressent leurs enfants à la férocité et développent chez eux l'instinct de la destruction. A peine un petit Sioux sait-il marcher tout seul, qu'on lui met dans les mains un arc et des flèches et qu'on lui apprend à tuer tout ce qui a vie. On le pénètre de l'idée que sa fonction est de donner la mort, au point que Nelson a vu bien souvent les vaches de la tribu hérissées de petites flèches lancées par des mains enfantines. On lui enseigne aussi le mépris de la douleur à un degré qui nous semble monstrueux, à nous, êtres amollis qui en sommes venus à penser, et même à dire, que la souffrance morale est un moins grand mal, plus facile à supporter, que la souffrance physique. Devenu grand, le jeune Indien est impitoyable et dur comme ses pères. Néanmoins John Nelson déclare solennellement avoir rencontré chez les Sioux « une réunion d'enfants innocents et inoffensifs », parce qu'il fut frappé de ne leur trouver aucun des vices bas et honteux qu'il avait connus chez les civilisés. C'était pour lui une grande nouveauté qu'un peuple tout entier sobre et honnête, fidèle en amitié, prompt à donner et dédaignant de s'enrichir. Il admira les Indiens, il les estima, et ce fut avec des regrets sincères qu'il assista plus tard à leur rapide dégradation au contact des blancs. Les civilisés lui apparurent alors comme des vases d'ini-

quité, et il lui sembla qu'une parcelle d'humanité demeurée pure avait été acquise à la corruption universelle.

J'ai peur qu'à cause de cela, on ne prenne mon héros pour un arrière-cousin de René, entêté de chimères et fuyant la société sous l'influence de rêveries romantiques. Les idées de J.-J Rousseau et de ses disciples sur la nature humaine sont aujourd'hui tellement démodées, nous sommes si sûrs d'être nés pervers, qu'un homme assez hardi ou assez naïf pour soutenir le contraire nous est suspect. Et il se trouve justement que John Nelson s'est conduit jusqu'ici d'une manière absurde, très propre à faire craindre qu'il ne soit quelque peu poète, l'idée de redevenir un sauvage n'étant pas de celles qui indiquent tout d'abord un esprit rassis.

John Nelson n'est pourtant ni poète, ni romanesque, ni sentimental. Il est l'opposé de tout cela, en digne fils d'une nation très jeune, partant très prosaïque. La poésie n'est jamais l'éveil d'un monde naissant. Elle n'apparaît que dans les sociétés déjà vieillies, ayant eu le temps d'accumuler des sensations, et sa source n'a pas encore jailli aux États-Unis. John Nelson n'est pas de ces hommes qui devancent les temps, et il a l'esprit positif. Il est d'ailleurs sans culture, bien qu'il prétende avoir « travaillé ferme », durant son exode vers le désert, à compléter son éducation. De toutes les façons, il est bien éloigné de se douter qu'il fait de la philosophie en célébrant les nobles qualités des Peaux-Rouges, et qu'en donnant son opinion sur les Sioux il touche au grave

problème de la perversité ou de la bonté naturelle de l'homme. La spéculation n'est point son fait, et cela vaut mieux, car on peut l'en croire lorsqu'il donne à un débris de l'humanité primitive des louanges inattendues, dont plus d'un lecteur a sans doute été surpris.

II

Il y avait trois mois qu'il était au camp. Les Indiens avaient pris la résolution de l'adopter, et il n'y avait pas vu d'inconvénients. Ce fut l'occasion d'une cérémonie où Nelson eut pour parrain le grand chef la Queue-Tachetée, celui-là même qui l'avait impatiemment supporté dans sa tente le premier soir. On invita le néophyte à manger solennellement du chien rôti ; on lui offrit un présent de six chevaux, une selle, un arc et ses flèches, une paire de culottes, et son rêve fut accompli : il avait rompu avec le monde civilisé, il était désormais un Sioux. L'ancien John Nelson, fils de l'inspecteur des salines de Malden, s'appelait à présent Cha-sha-sha-Oppogeo, membre de la tribu des Ogallalas et en possession des droits et privilèges attachés à ce titre. Sa satisfaction était sans mélange; il ne s'était pas demandé si l'honneur qui lui était fait n'entraînerait pas aussi des charges.

Un matin qu'il se préparait à partir pour la chasse, la Queue-Tachetée l'appela, le fit entrer dans sa tente et lui dit en plongeant ses yeux dans les siens :

« Cha-sha-sha-Oppogeo, je crois qu'il est temps que tu prennes une squaw ».

Le nouveau sauvage demeura tout étourdi. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que sa métamorphose en homme de la nature pourrait le mener à épouser la femme de la nature, et l'idée ne lui souriait point. Son admiration pour les Peaux-Rouges ne s'étendait pas à leurs squaws, dans lesquelles il ne parvenait pas, malgré sa bonne volonté, à apercevoir autre chose que de petits animaux assez laids et sans cervelle. Il répondit évasivement aux paroles de la Queue-Tachetée :

« Vous êtes bien bon de vous occuper de moi.

— J'en ai causé avec mes squaws et mes amis, poursuivit le chef, et nous avons décidé qu'une squaw serait une bonne chose pour toi. Tu fais maintenant partie de notre nation. Tu as besoin de quelqu'un pour avoir soin de ta maison et faire ta cuisine.

— Mon ami, dit le pauvre Cha-sha-sha-Oppogeo, je suis encore jeune et étourdi. Il me semble qu'il vaudrait mieux attendre que j'aie un peu plus de raison.

— Non, mon fils, répliqua la Queue-Tachetée. Nous avons décidé qu'une squaw serait une bonne chose pour toi, et tu auras une squaw. »

Nelson comprit qu'il était inutile de résister et se soumit à son sort. Le chef lui avait déjà choisi sa femme, et à cela encore il fallait se soumettre. Peu lui importait d'ailleurs d'épouser une squaw ou une autre; il n'y voyait pas de différence. Il apprit donc

sans peine ni plaisir que sa bien-aimée était la nièce de la Queue-Tachetée et se nommait l'Élan-Jaune. Il apprit aussi que c'était à lui à obtenir le consentement de la jeune fille et se trouva bien embarrassé; il n'avait aucune notion de ce qu'on peut dire à une squaw pour lui faire la cour. Queue-Tachetée vint obligeamment à son aide.

« Tu iras, lui dit-il, au bord de la rivière, à la tombée de la nuit. Tu t'assoiras, et tu attendras que ma nièce vienne chercher de l'eau. Tu trouveras d'autres jeunes gens qui seront aussi à l'attendre, et il est probable qu'un ou deux d'entre eux se lèveront vivement, jetteront leur couverture sur sa tête et lui parleront. Tu les guetteras, et quand tu verras qu'elle a renvoyé le premier, et le second, et peut-être aussi le troisième, tu courras ta chance. J'ai l'idée que tu réussiras. Quand tu auras jeté ta couverture sur sa tête et glissé la tienne dessous, tu lui parleras, et je te réponds qu'elle écoutera. Tu pourras lui dire que tu es amoureux d'elle, que tu l'admires, et que si elle t'épouse, tu lui donneras toutes sortes de choses; enfin tu lui diras toutes les bêtises que les jeunes hommes disent aux jeunes filles quand ils ont envie de se marier. Tu recommenceras dix soirs de suite, en répétant exactement les mêmes paroles, et puis tu viendras me conter le résultat. Maintenant, va, mon fils. Je ne désire pas te reparler de ce sujet avant les dix jours. Aie la bonté de n'y pas faire allusion. »

On voit que le langage de l'amour n'a pas changé depuis l'humanité primitive, et c'est la preuve que la femme est toujours la même. L'homme lui dit tou-

jours la même chose parce que c'est toujours la même chose et qu'il y a des « bêtises » éternelles, qu'on se répétera tant que le dernier couple n'aura pas exhalé son dernier soupir sur le globe refroidi. Nelson quitta la Queue-Tachetée moins troublé qu'au début de l'entretien. Cela ressemblait plus qu'il ne s'y était attendu aux petits romans de son pays.

Le soir venu, il choisit parmi ses couvertures l'une des plus grandes et des meilleures, la mit sur sa tête et descendit vers la rivière. En approchant du rivage, il découvrit plusieurs jeunes Indiens accroupis çà et là, selon ce qui lui avait été annoncé, et il prit position au-dessus d'eux. Puisqu'il fallait en passer par là, il voulait être le premier à essayer sa chance. « Je ne trouvais rien de drôle, dit-il, à laisser tripoter ma future sous une couverture par un tas de Peaux-Rouges, et j'étais décidé à voir tout de suite ce qu'il en était. » Au bout d'une heure d'attente il entendit un pas léger, tourna la tête et aperçut l'Élan-Jaune. Il contempla curieusement celle qui devait être la compagne de sa vie et la trouva agréable de visage, mais singulièrement courte et épaisse; il estimait son poids à 125 livres, bien qu'elle fût fort petite et âgée tout au plus de treize ans.

La jeune Indienne tenait à la main un seau fait d'une panse d'antilope et se dirigeait vers la rivière. Dès qu'elle fut à portée, Nelson bondit sur elle, jeta sa couverture sur leurs deux têtes et débita sa harangue. Il n'en put tirer que ces trois mots, indéfiniment répétés : « Je sais pas,... je sais pas,... je sais pas... ». Il fut éloquent et pressant : « Je sais pas,... je

sais pas... ». Il promit des couvertures, des verroteries : « Je sais pas,... je sais pas,... je sais pas... ». Le découragement s'empara de lui. Il la lâcha et s'en alla méditer dans la solitude sur l'amour au désert. C'était tout à fait ce qu'il avait craint. L'Élan-Jaune était une créature stupide, puisqu'elle n'avait pas sauté de joie en apprenant l'honneur qu'il lui faisait. Quelque supérieurs que fussent les Peaux-Rouges à la généralité des blancs, il se croyait le droit de faire une exception pour lui-même, et cette petite femelle n'avait pas eu l'air de s'apercevoir qu'un John Nelson est pourtant un autre homme qu'un Ogallala. Il était humilié et se sentait l'âme pleine d'ennui, tandis qu'assis à terre dans la nuit silencieuse, il fumait sa pipe en songeant à toutes ces choses.

Il retourna le lendemain au bord de la rivière et recommença l'épreuve de la couverture. Ce fut la répétition de la scène de la veille, et il en fut de même les jours suivants. Nelson récitait sa leçon, la jeune Indienne disait aux mêmes endroits : « Je sais pas,... je sais pas... », et ils se quittaient aussi peu avancés que le premier soir. Nelson persévérait par curiosité, afin de voir combien de temps cela durerait, et sans écouter l'Élan-Jaune, dont l'éternel refrain lui était insupportable. A peine en crut-il ses oreilles lorsqu'à la dixième séance il entendit sous la couverture les paroles que voici : « Je vous épouserai si maman veut bien ». L'Indienne s'échappa en même temps de ses bras et s'enfuit à toutes jambes.

Le même soir, la Queue-Tachetée commanda à Cha-sha-sha-Opoggeo de prendre des chevaux « en

nombre proportionné à la grandeur de son amour », et de les attacher devant la tente de l'Élan-Jaune. Les chevaux (il n'y en avait que deux) ne lui furent pas renvoyés, signe qu'il était accepté. En effet, il trouva le lendemain dans sa tente, au retour de la chasse, un grand panier d'osier et un gros paquet de chiffons. Le panier d'osier était le lit conjugal. Le paquet de chiffons était sa femme, qui s'était ficelée pour la circonstance dans une couverture, au moyen de solides courroies en peau de bison. Le premier moment de surprise passé, il essaya d'entrer en conversation.

« Je sais pas,... je sais pas!... répondait l'Élan-Jaune avec la régularité d'une poupée mécanique.

— Pourquoi fais-tu cela ? demandait Nelson en montrant les courroies.

— Je sais pas,... je sais pas.... »

L'étiquette indienne l'exigeait ainsi, et il retrouvait chaque soir sa petite squaw ficelée des pieds à la tête avec les bonnes courroies en peau de bison. Immobile et farouche, elle n'avait pas l'air de comprendre ce qu'il lui disait, et il se creusait en vain la tête pour trouver le mot magique qui apprivoise les femmes rouges. Il se plaignit à sa belle-mère, mais celle-ci se contenta de répondre que l'Élan-Jaune faisait son devoir. La colère lui inspira enfin la ruse éternelle des amants malheureux. Il s'avisa de réduire sa femme par la jalousie, et se lança dans le tourbillon des plaisirs indiens. On le revit dans les lieux suspects situés en dehors du camp et rendus bruyants par les chants et les danses. Il s'y montra effronté-

ment en compagnie de jeunes personnnes moins timides que l'Élan-Jaune, et ayant du reste aussi peu de conversation. Dans les rares instants qu'il passait au logis, il n'adressait plus la parole à sa femme et affectait d'ignorer sa présence. Au bout d'une semaine ou deux de ce manège, il remarqua un beau soir que les courroies avaient disparu. Quelques jours plus tard, ce fut le tour de la couverture. Quelques jours encore, et la jeune Indienne se mit à bavarder; mais elle avait affaire à un sourd et un aveugle, décidé à venger la blessure infligée à son orgueil de blanc. Enfin, la jugeant assez punie, il daigna la recevoir en sa grâce et le lui fit comprendre en lui caressant la tête comme à un petit chien. L'Élan-Jaune se fondit aussitôt de tendresse, et John Nelson vit que l'amour au désert était chose encore plus simple qu'il ne l'avait craint.

Le mariage modifia son opinion sur la femme de la nature. L'Élan-Jaune n'était vraiment qu'un gentil animal, mais il reconnut d'autre part que la femme intellectuelle est un préjugé de la civilisation et qu'un homme sage a tout ce qu'il lui faut quand il trouve son dîner cuit à point et sa squaw en train de jouer. La sienne était folâtre et lui faisait les tours les plus plaisants. Il était hors de doute qu'elle l'adorait et le vénérait; comment aurait-il pu en être autrement? Nelson s'attacha tout doucement à elle. Il sut bon gré à la Queue-Tachetée d'avoir fait violence à ses préjugés de blanc et s'avoua qu'il était rentré dans la vérité en épousant cette créature primitive, demeurée dans « l'heureuse l'ignorance où la sagesse éternelle

nous a placés [1] ». Il en serait encore persuadé, si l'Élan-Jaune n'avait pris à tâche de continuer son éducation sentimentale.

La lune de miel durait toujours. Nelson fut obligé de s'absenter pour une grande chasse. Aucun de ses compagnons ne reprit le chemin du camp avec autant d'allégresse. Il apportait à sa femme une robe en peau de daim, brodée de perles, que des Indiens rencontrés sur la route lui avaient troquée contre son gibier, et il se représentait la joie de la petite squaw en recevant ce brillant costume, objet de ses convoitises depuis longtemps. Il arrive, court à sa tente et ne trouve que quatre piquets. Étonné de s'être trompé, il tourne et retourne, va, vient : plus de tente, plus d'Élan-Jaune, plus rien. Un groupe de jeunes Indiens l'observaient. Il leur demande où l'Élan-Jaune a transporté leur demeure. Les Indiens éclatent de rire :

« Elle est partie.

— Où?

— Oh! là, répond le chœur en montrant la plaine du doigt.

— Comment, là? »

Ils lui racontent alors que le camp a reçu en son absence la visite de l'Élan-Debout, le plus beau des Sioux. L'Élan-Debout était le don Juan du désert. Comme lui irrésistible et comme lui inconstant, il ravageait les cœurs des squaws et abandonnait ensuite ses victimes. L'Élan-Jaune ne lui avait pas répondu : « Je sais pas », comme autrefois à Nelson.

1. J.-J. Rousseau.

Elle ne s'était pas attachée avec les courroies en peau de bison. Elle avait obéi docilement et elle était partie, emportant la tente, les couvertures et le grand panier d'osier.

« Alors, fit Nelson en montrant les quatre piquets, c'est tout ce qui me reste?

— Oui, tout. »

Le coup était dur. Les Peaux-Rouges ajoutèrent à son amertume en blâmant leur frère adoptif, qui ne se hâtait pas de poursuivre le ravisseur pour le tuer ou périr. Il n'en avait pas la moindre envie. Quel que fût son dépit, il lui était impossible de se sentir blessé dans son honneur par un acte quelconque du petit Élan-Jaune. La Queue-Tachetée vint à son secours en déclarant qu'il ne voulait pas de vengeance, parce que le meurtre engendre le meurtre. « Laisse ça tranquille, mon fils, ajouta le grand chef; il ne manque pas de beau poisson dans la rivière, ni de jeunes filles pour remplacer l'Élan-Jaune. » Les Indiens se turent devant cette parole respectée, mais Nelson sentait que la sympathie publique n'était pas avec lui dans cette malheureuse affaire. Pour comble d'ennui, personne ne le plaignait de la perte de ses biens, parce que personne n'en aurait été affecté à sa place. Le Peau-Rouge est habitué à donner tout ce qu'il possède, aux occasions déterminées par l'usage. Les mœurs l'y obligent, et il ne trouve rien dans son cœur qui s'y oppose; seul peut-être entre tous les hommes, il ne sait pas dire : « Ceci est à moi, c'est là ma place au soleil ». Son détachement évangélique des richesses avait tou-

jours rempli Nelson d'admiration, mais il n'en sentit toute la grandeur que lorsqu'il fut mis en demeure de l'imiter. Son âme de Yankee s'efforçait en vain de s'élever à l'idéalisme d'un Sioux, et il lui était très pénible de se trouver sans toit, sans couvertures et sans marmite. Les vices de la civilisation sont tenaces; il n'était pas aussi facile que John Nelson l'avait cru de redevenir un sauvage.

Il fut recueilli par un vieux chef appelé l'Élan-Mâle, qui essaya avec bonté de panser sa blessure en lui offrant une de ses nièces. Nelson se laissa tenter par une seconde expérience. La première l'avait instruit, et il comptait bien ne pas retomber dans les mêmes fautes. Ses malheurs étaient venus de ce qu'il ne s'était pas assez simplifié depuis son arrivée au désert. Ce n'était pas faute d'y avoir tâché, mais un homme habitué à nos idées et nos sensations compliquées ne redescend pas aisément aux combinaisons élémentaires des esprits primitifs. Il n'avait pas su pénétrer dans l'âme d'une squaw, en supposant qu'une squaw ait une âme, et sa femme avait suivi instinctivement un homme de sa race, qui entendait son langage et savait se faire comprendre. Nelson revint avec la seconde aux pures lois de la nature, et les choses allèrent à merveille. Il prit une couverture et parla à la jeune fille. Elle ne fit point de façons et l'accepta sur-le-champ. Ils entrèrent en ménage sur-le-champ aussi, avec la simplicité de l'âge d'or, dans une tente donnée par les Indiens, et Nelson épousa ensuite ses deux belles-sœurs, pour être tout à fait l'homme du désert, et parce qu'il s'attirait ainsi la

considération des squaws. Il établit une discipline sévère dans son petit troupeau, et sa tente mérita d'être citée en exemple à toute la tribu : « Il y régnait, dit-il, une harmonie ravissante ». Cette fois, il était sûr d'avoir compris la femme peau-rouge et le mariage patriarcal.

Cependant il menait la vie du nomade à la suite des Ogallalas. Il parcourait avec eux la Prairie, plantant sa tente ici ou là, et toujours plus épris de la plaine sans fin, dont le manteau vert ondule à tous les souffles de l'air. Il avait oublié parents, amis, patrie; jamais la pensée de les revoir n'avait effleuré son esprit, et ce fut sans émotion qu'après de longs détours, il revint au lieu où il avait quitté les marchands pour les Sioux. Il se demanda combien d'années s'étaient écoulées depuis, et fut surpris de n'en trouver que cinq. En cinq ans, il avait dépouillé les ambitions décevantes et les âpres convoitises de sa race. Il avait appris à discerner les faux biens d'avec les véritables, à placer l'absence de besoins au-dessus de la richesse, la vigueur de l'âme au-dessus de ces vains ornements de l'esprit qu'on acquiert dans nos écoles, la divine liberté au-dessus des organisations savantes, mais oppressives, des sociétés blanches. Il n'avait sacrifié que des ombres, et il était affranchi de la servitude du travail, des soucis de la prévoyance et de la tyrannie des usages reçus. Trop peu instruit pour atteindre aux idées abstraites, il sentait obscurément que la civilisation immole l'individu à l'espèce, et que la gloire de l'humanité s'achète souvent au prix du bonheur de l'homme.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs du camp annoncèrent un matin l'approche d'un convoi de blancs, qui n'avaient pas l'air de marchands. Grande fut la surprise. La Californie n'appartenait pas encore aux États-Unis, et ses gisements d'or n'étaient pas découverts. Rien n'attirait les émigrants vers les Montagnes-Rocheuses, tout les retenait à l'est de la Prairie, et Nelson n'en avait pas rencontré un seul depuis qu'il était dans le désert. Il regarda le convoi s'installer hardiment à quelques centaines de pas des Sioux et ne put se défendre d'un mouvement d'intérêt pour ces étrangers de son sang qui savaient peut-être des nouvelles de la Virginie. Avec la permission de la Queue-Tachetée, il chargea ses trois femmes de vêtements de cuir, de mocassins et de peaux de bêtes, et alla offrir ses marchandises aux blancs. Les acheteurs se présentèrent en foule. Il leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient.

Ils répliquèrent qu'ils se rendaient dans la Terre promise, située on ne savait où.

« Nous sommes, continuèrent-ils, les Saints des derniers jours.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Nelson abasourdi.

— Nous sommes, dirent-ils encore, le peuple élu du Seigneur.

— Je suis le Lion du Seigneur », ajouta l'un d'entre eux, que Nelson sut plus tard se nommer Brigham Young.

Nelson considéra avec stupeur le Lion du Seigneur, mais il se garda de le contredire de peur de l'irriter, et se mit à remballer au plus vite ses marchandises :

« Je les crus tous fous, raconte-t-il, et je me dis que le plus tôt je serais au camp avec mes squaws, mieux cela vaudrait. »

Il était tombé sur une bande de Mormons, et le premier coup d'œil ne fut pas favorable aux civilisés. Nelson n'avait jamais entendu parler des Mormons. Il trouva que ses compatriotes étaient devenus bien bizarres en son absence; on ne rencontrait pas chez les Indiens de gens d'aussi mauvaise mine. La prudente Queue-Tachetée partageait sa fâcheuse impression. Le convoi était pourtant composé d'hommes de choix. Quelques mois auparavant, les Mormons avaient été chassés à coups de canon de leur ville de Nauvoo, dans l'Illinois. Ils avaient alors entrepris leur exode vers l'Ouest, et c'était leur avant-garde, commandée par Brigham Young, qui était venue se heurter aux Sioux en cherchant la Terre promise.

Au moment où John Nelson se retirait en hâte, suivi de ses squaws, le Lion du Seigneur lui proposa de guider la caravane jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. Cette offre le laissa d'abord interdit. Il prit conseil de la Queue-Tachetée, qui le dissuada de toutes ses forces d'accompagner les étrangers. « Ils ne me reviennent pas, disait le grand chef. Ils sont capables de te tuer. » Fut-ce pitié, comme Nelson l'assure, pour cette poignée d'hommes perdue dans le désert? Fut-ce amour du changement? Fut-ce le misérable appât d'un sac de dollars? Toujours est-il que John Nelson retourna vers son peuple un soir d'été de l'an 1847, et cette funeste résolution

clôt la partie héroïque, poétique et philosophique de sa carrière. C'en est fait désormais de Cha-sha-sha-Opoggeo, le pseudo-Indien, et de ses aspirations vers une vie conforme à la nature. Un sauvage intermittent n'est plus qu'un déclassé.

Lorsque la Queue-Tachetée le vit décidé à partir, il lui dit :

« Bien, mon fils; fais ce qu'il te plaira. Mais si tu ne reviens pas, j'irai te chercher; et s'il t'est arrivé du mal, je réglerai mon compte avec ces hommes blancs. »

Le chef commanda ensuite à ses jeunes guerriers de dévisager tous les membres de la caravane, afin de pouvoir les reconnaître au besoin.

Les trois femmes de Nelson restèrent au camp. Il promit de leur rapporter beaucoup de cadeaux, de sorte qu'elles le virent s'éloigner sans regrets.

III

Les Mormons se remirent en marche dès le lendemain, sous la conduite de leur guide. On sait de quels jugements divers ils ont été l'objet. Les uns ont exalté leurs vertus tout en déplorant leurs erreurs religieuses. D'autres n'ont vu en eux que de grossiers sectaires, aussi méprisables que fanatiques. Devant ces contradictions, il n'est pas sans intérêt d'entendre un témoin impartial, qui ignorait jusqu'à leur nom et dont l'esprit était purgé de préjugés,

nous raconter ses impressions. Elles furent défavorables. Peut-être Nelson avait-il été gâté par son séjour chez une nation à laquelle on ne saurait contester l'avantage de ne pas avoir de populace, puisque tous sont égaux dans l'ignorance et la pauvreté. Quoi qu'il en soit, les Saints des derniers jours lui parurent fort rudes. Ils appartenaient presque tous à cette laide populace des civilisés dont il avait perdu l'habitude, et leur ignorance le choquait, au rebours de celle des Indiens. Il y a deux sortes d'ignorance, celle de la lie des nations policées, qui est féroce et brutale, et ce que Rousseau appelait la « douce et précieuse ignorance », celle des enfants, des bergers d'Arcadie, des indigènes de Taïti avant l'arrivée des Européens, et de tous les simples qui ont l'âme pure. Les Sioux de la première moitié du siècle possédaient encore la « douce et précieuse ignorance ». Les Mormons en étaient à l'ignorance féroce et brutale; il ne faut pas s'étonner que Nelson les ait trouvés d'une grossièreté rebutante.

Ils avaient pour eux d'être de joyeux compères. Ce n'étaient pas de ces saints dont la face austère et l'abord épineux glacent d'abord d'effroi les tièdes et les doux. Ils aimaient à rire, leur prophète tout le premier; ils aimaient à jouer, à banqueter, à danser. Et, avec toute cette gaieté, leur guide ne se sentait pas en sûreté au milieu d'eux. Il finit par bénir les interminables sermons avec lesquels Brigham Young semblait prendre à tâche de remplir les soirées. Les chariots avaient à peine été dételés pour la nuit, que le Lion du Seigneur faisait asseoir tout le monde en

rond et commençait à prêcher. Quelquefois, d'autres lui succédaient, et l'on en avait pour trois heures avant d'oser faire un mouvement. Nelson trouvait le temps long, mais il ne tarda pas à comprendre : « Sans ces services qui n'en finissaient plus, dit-il, je crois qu'il y aurait eu tous les jours quelqu'un de tué. Ils m'auraient assassiné sans plus de scrupule qu'un des leurs. » Quand Brigham Young tenait le peuple élu assis en rond des heures entières, il cherchait à les occuper, autant qu'à sanctifier leur âme.

On arriva sans encombre aux Montagnes-Rocheuses. La Terre promise devait se trouver de l'autre côté de cette barrière géante. Ainsi l'avait dit le grand conseil des Apôtres, et les imaginations s'enfiévraient de curiosité. On cherchait à deviner, à se représenter le nouveau Chanaan. On le voyait avec les yeux de la foi et de l'espérance. On vivait dans le rêve, Nelson comme les autres. Il avait subi la contagion. Il avait été gagné, lui aussi, par l'impatience à la fois confiante et anxieuse de ses compagnons. Les sentiments qui agitaient ces hommes grossiers permettent de se représenter ceux de milliers de leurs semblables au temps des migrations de peuples, lorsque l'Europe était couverte de hordes mouvantes en quête de la terre inconnue où elles trouveraient l'abondance et dresseraient en paix des autels à leurs dieux. L'exode des Mormons a ressemblé à beaucoup d'autres des siècles très anciens, et c'est ce qui le rend intéressant.

Leurs yeux plongèrent enfin sur le Grand Lac Salé,

et ce fut un instant solennel. Tous s'assirent et regardèrent, comme jadis les envoyés du peuple hébreu, si le pays était « bon ou mauvais, s'il était gras ou maigre, s'il y avait des arbres ou s'il n'y en avait pas ». Une demi-heure se passa ainsi. Enfin on se remit en marche et l'on vint camper, sur l'ordre du prophète, dans un lieu qui parut à Nelson « une mare à grenouilles » et où s'élève aujourd'hui la cité des Mormons. Il était onze heures du matin. Il y eut aussitôt un service d'action de grâces qui dura deux heures. Le reste de la journée se passa à prier et à manger. Le lendemain, Brigham Young traça l'enceinte de la ville future. D'autres colonnes de Mormons ne tardèrent pas à rejoindre l'avant-garde, et leur heureuse arrivée fut célébrée par des réjouissances que Nelson appelle crûment des orgies, sans en être du reste le moins du monde scandalisé, et qui se prolongèrent toute une semaine. Il s'arracha pourtant à ces délices. Le mal du désert l'avait repris, et il lui tardait de retrouver sa tente et ses squaws. D'autre part, il continuait à ne pas être rassuré. Ce fut au galop de son cheval qu'il sortit du campement, le sac de dollars dans sa poche et le cœur léger, trop heureux de s'échapper sain et sauf du milieu de ces gens singuliers.

Je remarque, sans insister sur le rapprochement, que ce fut au retour du Grand Lac Salé, après s'être exposé de nouveau à l'influence des blancs et en compagnie de chasseurs canadiens rencontrés dans la montagne, qu'il s'exerça pour la première fois à scalper. Il ne s'en était jamais avisé chez les Sioux,

ni ceux-ci pour lui. Les Canadiens se moquèrent de lui, le traitèrent de femmelette, et firent si bien qu'il tua un Indien et le scalpa : « Je ne suis pas particulièrement dégoûté, dit-il; mais je suis obligé d'avouer que ce fut sans plaisir. Le résultat fut ce qu'on pouvait attendre. Je fis un abominable gâchis de mon premier sujet. Il y a un tour de main. » Ses compagnons eurent l'obligeance de lui donner des leçons, et il rentra dans la Prairie avec un talent de plus.

Il avait hâte de revoir son logis, mais le désert était vaste, et les Sioux sont de grands voyageurs. L'hiver commença et s'acheva avant qu'il pût découvrir leurs traces. D'autres Indiens lui apprirent enfin où campaient les Ogallalas. Il y courut, il y vola, au mépris de la distance, de la fatigue et des dangers, tant il était mal guéri encore du préjugé du foyer, découvrit enfin le campement familier et y entra joyeusement. Il voulut saluer en passant le vieux chef l'Élan-Mâle, oncle de ses trois femmes. L'Élan-Mâle était assis auprès du feu, dans sa tente, et fumait sa pipe au milieu de son harem. Il fit asseoir son neveu et lui dit avec tranquillité : « Frère, j'ai de mauvaises nouvelles pour toi. Tes squaws sont parties. Un guerrier les a prises. »

« Cela me coupa la respiration, raconte Nelson, mais je me remis promptement et répliquai :

— Le même les a toutes prises?

— Oui.

— Où est-il?

— Ici, dans le camp. Mais n'y fais pas attention.

Je te donnerai d'autres squaws, tout aussi bonnes, sinon meilleures. J'ai tes chevaux et ta tente. Je ne leur ai pas permis d'emporter rien de ce qui était à toi. »

Ayant prononcé ces paroles calmantes, le vieux chef se grisa abominablement avec du whiskey que son neveu lui apportait, et s'endormit du sommeil du juste. A son réveil, il manda Nelson et lui présenta une squaw dont la tête était cachée sous une couverture : « Tiens, mon frère, voilà une femme que nous te donnons. Tu ne seras pas sans squaw. »

Nelson enleva la couverture et vit une jeune Indienne d'assez bonne mine. Il aurait été de mauvais goût de compliquer une affaire aussi simple. Nelson se contenta de dire : « Très bien. Toi, va, et arrange ma tente. »

La fiancée se retira, suivie des autres femmes, et l'Élan-Mâle dit au fiancé : « Elle a dix-huit ans. Elle m'a coûté un cheval. Elle a déjà été mariée; mais je ne peux pas faire mieux pour le moment. Tu n'as pas besoin de lui faire la cour. J'ai arrangé ça; tu es dispensé de toutes les cérémonies. Elle est à toi. Maintenant va, et prends-la. »

« Alors j'allai dans ma tente. »

C'est ainsi qu'il fut marié pour la cinquième fois, et il crut avoir atteint l'extrême limite de la simplicité. Sa nouvelle femme avait mauvais caractère; cependant il la supportait, par un reste d'habitude de civilisé. Malheureusement, au bout de quelques mois elle perdit un de ses parents et se mit en devoir de le pleurer selon les rites, car c'était une personne

qui se piquait de correction. Elle commença par hurler trois jours et trois nuits sans interruption. Le quatrième jour, Nelson aperçut un rassemblement autour de son logis. Il s'approcha. Sa femme prenait le deuil selon la coutume sioux, en distribuant ses biens et ceux de son époux. Elle avait déjà donné les chevaux et leur harnachement, les vêtements, les pièges à castor, la poire à poudre. Nelson arriva juste à temps pour voir passer sa tente aux mains « d'une brute qui aurait bien pu ne pas l'accepter », et son fusil, son précieux fusil, aux griffes d'une vieille squaw. « Ça, dit-il, je ne pus y résister. J'empoignai mon fusil et le repris. » Lorsqu'il n'y eut plus rien à donner, Mme Nelson saisit un couteau de boucher et se coupa les cheveux. Elle coupa aussi sa robe au-dessus des genoux et se fit aux jambes des incisions qui partaient de la cheville et montaient jusqu'en haut des cuisses. Elle en fit autant à ses bras et s'en alla, ruisselante de sang, tourner autour du camp en poussant des hurlements. Une troupe de vieilles Indiennes la suivaient en glapissant. Quand la troupe hideuse se fut éloignée, Nelson ramassa son fusil et sortit du camp. Il gagna une éminence située à quelque distance, s'assit et se prit à songer.

Ses réflexions étaient amères. Il était décidément au-dessus de ses forces de pratiquer la philosophie peau-rouge. Il était inadmissible qu'un honnête homme fût exposé tous les jours de sa vie à coucher à la belle étoile, parce qu'il avait perdu un cousin de sa femme ou pour telle autre circonstance futile. Le

problème de la propriété lui apparut sous des couleurs nouvelles. Jusqu'ici, son idéal avait été de se rapprocher en toutes choses, et le plus possible, des plans de la nature. La nature n'ayant inscrit nulle part la loi du tien et du mien, les Sioux se conformaient à ses desseins en ne possédant rien avec fixité. C'était évident, mais un doute s'élevait à présent dans l'âme de leur frère adoptif. La supériorité de l'homme sur les autres créatures ne consisterait-elle pas précisément en ce qu'il sait s'écarter à propos des plans de la nature? C'est parce qu'il la violente qu'il la domine, et cette domination est sa grandeur. L'idée de propriété, qui ne vient pas à un bison ou à une antilope, est une de ces heureuses infractions à la morale animale sans lesquelles le progrès est impossible. L'histoire nous prouve en effet qu'elle existe chez toutes les nations policées, qu'il n'est pas de nation policée sans elle, et l'exemple des Sioux n'est pas pour donner un démenti à l'histoire. Ces Peaux-Rouges, se disait Nelson sur sa colline, ont certes de grandes qualités; mais quels barbares! que de brutes parmi eux, sans compter l'imbécile qui avait accepté sa tente! Ont-ils même de si grandes qualités? Les Sioux possédaient-ils encore ces vertus sublimes qui l'avaient frappé lors de son arrivée au milieu d'eux?

Non, ils ne les possédaient plus. Il était inutile de chercher à s'aveugler. Les « enfants innocents et inoffensifs » de jadis étaient devenus des êtres détestables et dangereux, depuis que la route de la Californie était ouverte aux blancs. Il y avait bien peu

de temps de cela, deux ans à peine, puisque l'exode des Mormons avait été le signal de l'émigration vers le Pacifique; mais les événements s'étaient précipités, grâce à la découverte des gisements d'or de la Californie, et la Prairie était à présent sillonnée par de nombreuses caravanes. Il y avait même un service de diligences à travers le désert. La civilisation arrivait au grand trot, en claquant du fouet, et déjà les Peaux-Rouges étaient méconnaissables.

Les blancs leur vendaient une horrible eau-de-vie, à l'ivresse mechante, qui stimulait tous leurs mauvais instincts. Les blancs apportaient des vices nouveaux, qui se propageaient avec rapidité chez des peuples dépourvus de tout frein moral. Les blancs traitaient les Indiens en ennemis et éveillaient dans leurs âmes des sentiments haineux. C'en était fait de la tranquillité du désert. Ce n'était plus la peine d'être un sauvage, et d'être marié à une sauvagesse couverte d'entailles « dont quelques-unes avaient un demi-pouce de profondeur ».

Nelson réfléchissait toujours. Il était décidé à renoncer à son expérience et à quitter les Indiens. Sa squaw ne l'embarrassait point; il l'abandonnerait comme il avait été lui-même abandonné, et il en reprendrait une autre quand la fantaisie lui en viendrait. La femme sauvage avait décidément été une déception, le mariage sauvage un insuccès, et John Nelson avait été un naïf de ne pas les traiter l'un et l'autre avec le sans-façon qu'ils méritaient. Son parti était pris. Il allait gagner le fort Laramie,

situé dans les Montagnes-Rocheuses, et commencer une nouvelle existence.

A cet endroit de ses méditations, il vit monter vers lui la petite fille de l'Élan-Mâle. L'enfant lui dit que son père désirait lui parler dans sa tente. Il la suivit :

« Assieds-toi, mon frère », fit le vieux chef en l'apercevant.

L'Élan-Mâle alluma sa pipe, son hôte alluma la sienne. L'Indien prit la parole, et il fut visible dès les premiers mots qu'il avait deviné les pensées basses du jeune blanc, ses vifs regrets et sa colère, lors de la distribution de ses biens.

« Mon frère, dit-il, tu parais abattu. Prends courage. Le soleil brillera tout à l'heure. Il y a des temps où nous nous sentons malheureux, mais le Grand-Esprit qui est là-haut nous voit et il aura soin de nous. Il nourrit les oiseaux et les animaux dans la prairie et il veillera sur toi. Ta squaw a donné tous tes chevaux et tout le reste, mais n'y fais pas attention; il te sera rendu davantage. Je te donne le cheval isabelle qui est dans mon troupeau. Va, prends-le et monte-le. Et s'il t'en faut d'autres, prends dans mon troupeau. Prends tous ceux qui te plairont, excepté les chevaux des enfants. »

J'ai traduit mot à mot ce discours, parce qu'il est exquis de piété confiante, d'indulgence et de finesse. Un prédicateur chrétien n'aurait pas mieux dit, et il n'aurait pas offert à la fin de son sermon de remplacer les chevaux perdus. Mais le vieux chef s'adressait à un cœur ulcéré, fermé pour l'instant aux sen-

timents généreux. Nelson accepta le cheval isabelle et annonça son départ pour Laramie. « C'est bien, mon frère, se contenta de répondre l'Indien. Va, mais reviens bientôt. Tu me manqueras. »

« Le lendemain matin, poursuit Nelson, je jetai mon fusil sur mon épaule, montai sur le cheval isabelle de l'Élan-Mâle et sortis solennellement du camp. »

De nouvelles années d'apprentissage commençaient pour lui.

IV

Il s'agissait de défaire l'œuvre des dernières années et de plier de nouveau ses épaules au joug social. Le poids en était bien léger dans ces contrées neuves, mais c'était pourtant un joug, et John Nelson en avait perdu l'habitude. Il avait possédé sept ans l'indépendance parfaite, sans autre restriction que le respect de l'indépendance du voisin. Chez les Sioux, personne n'avait d'ordres à lui donner, et il n'avait d'obligations envers personne. C'était le royaume de la fantaisie. Il restait au camp si tel était son bon plaisir. Si tel était son bon plaisir, il chargeait sa tente sur un cheval, se faisait suivre de sa squaw et s'enfonçait dans la solitude, à la recherche de l'antilope ou du castor. Son gibier le nourrissait de sa chair et l'habillait de sa peau. Sans besoins comme sans contraintes, il était l'homme libre, l'homme idéal, presque chimérique, dont se

plaisent à rêver chez nous quelques braves gens. Des causes mesquines l'avaient dégoûté de son grand bonheur et il s'était sottement fait reprendre par l'ennuyeux engrenage de nos organisations sociales. Même dans les Montagnes-Rocheuses, il lui fallait rapprendre un semblant d'ordre, compter avec les mœurs et la police. Il lui fallait payer son loyer, sa dépense au cabaret, et cela ne lui paraissait plus naturel. Il lui fallait gagner sa vie, tâche difficile pour qui n'a appris d'autre métier que celui de Peau-Rouge.

Le hasard parut tout d'abord le favoriser. En arrivant à Laramie, il rencontra un convoi de marchands canadiens qui allaient trafiquer avec les Indiens de la Prairie. Ces marchands l'engagèrent en qualité d'interprète à raison de 75 dollars par mois, et eurent soin de lui fournir pour plus de 75 dollars par mois de café, sucre et autres « objets de luxe », de manière qu'à la fin de la saison, l'employé devait de l'argent à ses maîtres. C'était élémentaire, et néanmoins Nelson en demeura suffoqué, tant il était devenu étranger aux combinaisons commerciales. Il se fâcha. On en vint aux menaces. Il fut obligé de chercher un refuge chez les Sioux et il était prêt, dans sa fureur, à signer un nouveau bail avec le désert; mais rien ne se recommence dans la vie. Le malaise et le mécontentement régnaient parmi les Peaux-Rouges. On sait que les progrès de la colonisation vers l'ouest amenèrent le gouvernement américain à conclure des traités avec les Indiens. Ceux-ci s'engageaient à ne pas molester les

caravanes d'émigrants, ou à céder aux blancs des portions de territoire, et le gouvernement leur promettait en échange des subsides payables en nature : provisions de bouche, couvertures, armes et munitions, quincaillerie, verroterie. A en croire John Nelson, une minime partie des fournitures convenues arrivait à destination. Le reste était happé au passage par des fonctionnaires chargés de le distribuer. Ainsi qu'il arrive trop souvent, le monde chrétien se révélait à un monde païen par des actes de mauvaise foi et d'iniquité. D'autre part, on vendait beaucoup d'eau-de-vie aux Indiens. Ils n'avaient qu'entrevu les blancs, et ils n'étaient déjà plus qu'un peuple dégradé, enveloppant toute la race des spoliateurs dans une haine de brutes.

Ils furent poussés à bout par le besoin. A mesure qu'on leur rognait leur territoire, ils manquaient de gibier. Les agents de Washington n'en avaient cure et les laissaient imprudemment mourir de faim.

« Pour citer un exemple des infamies de ces gens-là, dit Nelson, nous restâmes une fois trois mois sans bœuf, n'ayant absolument rien à manger qu'une quantité de barils pleins d'os de porc, d'où l'on avait ôté toute la viande. Il en résulta une famine, et les Indiens furent obligés de tuer leurs chiens pour subsister. Le gouvernement ne se doutait de rien. On votait tous les ans une somme considérable pour la nourriture des Indiens, mais elle avait à passer par plusieurs mains, et il ne nous en arrivait que les os susdits. »

Une explosion était inévitable. Elle eut lieu à

propos d'un incident puéril, et la guerre éclata entre Américains et Peaux-Rouges. John Nelson est d'avis que les événements dont la Prairie fut alors le théâtre « n'ont peut-être pas leurs égaux dans l'histoire du monde ». Nous nous abstiendrons pourtant de les raconter. Il nous suffit d'avoir montré comment la paix et le bonheur avaient fui le désert au contact d'un état social supérieur. L'arbre de la science du bien et du mal avait une fois de plus porté malheur à l'homme. A la seule approche d'un peuple nourri de son fruit, la malédiction divine s'était appesantie sur l'heureuse Prairie, transformée en champ de bataille. Les massacres s'y succédaient, suivis de représailles cruelles. Les voix légères de la solitude étaient remplacées par le bruit des armes à feu et des lourds chariots. Un John Nelson, rêveur incorrigible malgré sa rusticité, n'avait plus qu'à quitter la place.

Un jour qu'il était allé vendre des peaux de castor à un fort américain, il découvrit une petite ville dans le voisinage du fort, à un endroit où il n'y avait pas même une maison six mois auparavant. Il jugea l'occasion propice pour rentrer dans la vie régulière. Les affaires le tentaient. Sa mésaventure avec les marchands canadiens n'avait pas été une leçon perdue. Elle lui avait donné des notions sur le commerce civilisé, et il lui semblait qu'il s'en tirerait aussi bien qu'un autre. Il s'associa avec un autre chasseur de castors, et tous deux employèrent l'argent de leurs fourrures à fonder un cabaret. L'influence bienfaisante que la probité indienne avait exercée sur Nelson se fit sentir dans le choix de l'enseigne. Le cabaret

s'appela : *Au nid de voleurs*, afin que personne n'y fût trompé. Il contenait une salle de jeu, présidée par un croupier à gages qui ne trichait point; mais la banque gagnait invariablement. Fidèle à son nom, le *Nid de voleurs* plumait le client ouvertement et, pour ainsi dire, loyalement. Après tout, c'était un progrès sur les établissements où l'on trichait. Le public le comprit ainsi et assiégea en foule le cabaret modèle. Les concurrents furent obligés de fermer les uns après les autres. John Nelson devint l'un des notables de la ville et tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes sans les mauvaises manières des Américains.

Ils étaient beaucoup moins bien élevés que les sauvages; cela ne se pouvait nier. Autant les Indiens avaient d'empire sur eux-mêmes et de dignité, autant les clients du *Nid de voleurs* étaient des êtres impulsifs, incapables de réprimer un premier mouvement. A la moindre contrariété, ils sortaient leurs revolvers et tiraient à tort et à travers pour soulager leur impatience. Des maladroits, de plus, qui visaient une lampe et tuaient un homme. Il fallut établir un cimetière derrière la maison, à une centaine de pas. Même dans les Montagnes-Rocheuses, ces choses-là font à la longue mauvais effet. Nelson eut avec son associé un entretien à la suite duquel ils vendirent leur fonds et en touchèrent le prix, après quoi ils vinrent avec une naïveté sublime tenter la chance chez leur successeur. Celui-ci n'avait eu garde d'altérer la tradition. — « Nous eûmes le sort de nos anciens clients, raconte piteusement notre héros, et

fûmes tous les deux nettoyés. » Ils quittèrent la ville l'oreille basse, fort en peine de l'avenir. C'était la seconde tentative de Nelson pour reprendre pied dans la société blanche, et elle n'avait pas été plus heureuse que l'affaire des marchands canadiens. Il n'était pas de force; il s'était trop simplifié au désert.

Une vague inquiétude lui venait de ne plus être à sa place nulle part. Disciple sans le savoir de notre XVIIIe siècle français, il avait vécu depuis l'âge de seize ans selon les préceptes de la philosophie de la nature, et il ne s'y reconnaissait plus dans le code moral des peuples éclairés. Leurs distinctions du bien et du mal étaient trop subtiles pour lui; elles lui échappaient. Il restait pourtant une dernière expérience à tenter. Nelson n'avait pas oublié les Saints des derniers jours, qu'il avait guidés jadis au bord du Grand Lac Salé. Le bruit de leur prospérité était venu à ses oreilles. Une cité florissante s'élevait au lieu où il avait vu Brigham Young, comme les héros fondateurs de villes de l'antiquité, tracer l'enceinte de la nouvelle Sion et dresser le Tabernacle, à l'endroit précis où les chariots de son peuple s'étaient arrêtés. Il y avait là une autre forme de société, un autre monde d'idées, qui lui conviendraient peut-être mieux que ceux des vieilles communautés chrétiennes. Le hasard, ou sa bonne étoile, semblaient justement le pousser vers le Grand Lac Salé. En errant dans la montagne, seul et à pied, il avait reçu l'hospitalité dans un petit village de Mormons. Son hôte lui offrit une lettre d'introduction pour son

beau-père, le prêtre Josué, qui habitait la capitale des Saints des derniers jours, et il partit avec la lettre, afin de voir ce que la chance lui tenait en réserve dans la Jérusalem moderne.

Il fut bien reçu par le vieux Josué et sa femme. Tous deux étaient de bonnes gens, charitables et pieux, qui tinrent à honneur de garder sous leur toit l'étranger envoyé par la Providence. Josué promit de lui trouver une occupation agréable, à une seule condition, la plus juste et la plus raisonnable du monde : qu'il se fît Mormon. Pas de baptême, pas de place, les Saints des derniers jours donnant naturellement la préférence à leurs frères sur les Gentils.

Nelson n'était pas préparé à cette exigence, si facile pourtant à prévoir. Dans l'espoir de gagner du temps, il rappela à sa mémoire l'admirable discours qu'un pauvre Indien ignorant lui avait tenu un jour sur l'impie qui se met en souci du lendemain et va disant : Que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi serons-nous vêtus? Il répéta au Mormon ce que l'Élan-Mâle lui avait dit du Grand Esprit, qui nourrit les oiseaux et les bisons, ajoutant qu'il ne doutait pas, quelles que fussent ses croyances, d'avoir toujours de quoi satisfaire sa faim. Il s'adressait mal. L'adorable imprévoyance conseillée par l'Évangile, si peu comprise en nos siècles de dur labeur et de cupidité, n'était nulle part plus mal vue que chez la nation utilitaire par excellence, auprès de laquelle le reste des États-Unis n'est peuplé que de songe-creux.

Josué répliqua qu'un homme ne vit pas seulement

pour manger; qu'il a une autre mission à remplir, savoir : devenir prospère, labourer le sol, féconder la terre. Conclusion : il fallait se faire Mormon au plus vite, et s'assurer ainsi une félicité perpétuelle.

Après avoir travaillé douze ans à se persuader contre toutes ses inclinations, que les Sioux avaient raison de ne pas amasser, ni même posséder, Nelson était sommé de croire soudain que la richesse est d'institution divine et que l'homme a été mis sur la terre pour faire fortune.

Il résista longtemps, ce qui est d'autant plus à son honneur que la religion mormonne ne le choquait en aucune façon. Il s'était accoutumé à considérer les théologies de si haut, que son esprit planait au-dessus de leurs variations, et il ne voyait qu'une objection à faire aux doctrines de Brigham Young : la polygamie.

« Je n'étais pourtant pas particulièrement délicat sur ce sujet, dit-il, ainsi que le prouvent mes expériences avec mes squaws; mais ce qui peut être toléré avec une Indienne ne peut pas l'être avec une blanche : tel est du moins mon sentiment. »

Il luttait, cherchait du travail partout, ne trouvait rien, et les mois passaient. Quand le vieux Josué le vit à point, très las, et découragé de ses vains efforts, il lui dit qu'il connaissait une place avantageuse, qui était à lui s'il se convertissait. Nelson céda, et rendez-vous fut pris pour le baptême.

Le lendemain, au lever du soleil, le prêtre et son néophyte sortirent de la maison et se dirigèrent vers une tannerie située dans le voisinage. Ils y trouvèrent

un réservoir creusé dans la terre. Le temps était glacial, l'heure déserte. Frère Josué et frère Nelson se prirent par la main et sautèrent dans l'eau tout habillés. Le prêtre récita des prières, plongea la tête de son compagnon sous l'eau, et ce fut le baptême. Ils sortirent du réservoir tout grelottants, coururent se sécher, déjeunèrent, et frère Nelson connut le sort heureux qui l'attendait.

Un riche Mormon, frère Nathaniel, allait en Angleterre pour les affaires de la communauté. Son absence devait durer trois ans. Il lui fallait quelqu'un pour surveiller ses intérêts, garder sa maison et ses femmes, présider la table commune et y maintenir la paix, servir de directeur spirituel, aussi bien que de factotum, à une famille considérable; être enfin un autre lui-même — en tout bien tout honneur, s'entend. Le vieux Josué lui avait affirmé qu'il ne pouvait trouver mieux que le frère Nelson, homme jeune, gai et actif, d'une expérience au-dessus de son âge. Frère Nathaniel avait approuvé ce choix prudent, et il ne restait plus qu'à signer le contrat par lequel le bonhomme se substituait Nelson pour commander au logis. Ils signèrent, le vieux partit et le jeune chaussa ses pantoufles. Mme Josué se chargea de l'initier à ses nouveaux devoirs et de le présenter à mesdames Nathaniel.

L'excellente femme lui donna auparavant de précieux conseils. Elle attira son attention sur la nécessité d'être populaire parmi les femmes confiées à sa garde. Son bonheur présent et sa fortune à venir en dépendaient. Il allait avoir à conduire mesdames

Nathaniel dans le monde; ce soin rentrait dans ses attributions. En les voyant contentes et d'accord sous sa tutelle, le monde concevrait la plus haute opinion de ses capacités et songerait à lui pour des postes importants. Tous ses efforts devaient donc tendre à entretenir la bonne harmonie dans la maison. Aussi longtemps qu'elle durerait, Mme Josué lui promettait que sa vie serait une fête gigantesque. L'ayant ainsi prêché, elle le présenta solennellement à ses pupilles.

Frère Nathaniel possédait trois femmes. L'aînée, sœur Rébecca, approchait de la cinquantaine et avait deux grandes filles. Son caractère enjoué s'était assombri sous l'empire de peines secrètes, et elle avait l'air de lassitude propre aux femmes qui ont éprouvé de profondes désillusions. La seconde, sœur Mary, était une personne de vingt-quatre ans, mère d'un jeune enfant. Mécontente de son sort, elle souriait rarement et exhalait librement sa méchante humeur. Venait enfin sœur Annie, une adorable Anglaise de dix-huit ans, au teint blanc et aux cheveux bouclés, fraîchement débarquée dans la ville des Mormons, où le vieux Nathaniel s'était hâté de l'épouser presque à la veille de son départ. Sœur Annie n'était encore qu'une enfant et n'avait renoncé ni à l'amour ni au bonheur, malgré son étrange mariage.

Ces trois dames habitaient des chambres séparées, donnant sur un corridor à l'entrée duquel l'appartement de Nelson formait corps de garde. Elles tenaient le ménage à tour de rôle, une semaine cha-

cune; mais le seul Nelson s'acquittait des emplettes, dont il décidait à son gré. Ses pupilles allaient avec lui à la promenade, en visite, au bal; elles donnaient des fêtes avec lui, s'épanchaient avec lui; il était le majordome, le confident, le père, le frère, l'ami; que n'était-il pas? Il aurait pu être insupportable dans l'exercice de son autorité, et il était complaisant, généreux, infatigable. On pouvait acheter ce qu'on voulait; il ne se refusait jamais à aucun caprice. Il n'était jamais las de danser. Il n'avait pas son pareil pour conduire une voiture à bride abattue. Il était joyeux et amusant. Sœur Rébecca oubliait ses déceptions en l'écoutant. Sœur Annie en raffolait, et l'on entendait rire sœur Mary. Ah! le beau temps, et que l'on était peu pressé de voir revenir le vénérable Nathaniel!

Les yeux noirs, le teint blanc et les dix-huit ans de sœur Annie perdirent tout. Ils agirent sur Nelson avec la force d'une révélation. Veuf de plusieurs squaws, il découvrait la femme, et ce n'était pas impunément. Il était contraint de s'avouer qu'elle gagnait prodigieusement à devenir la créature artificielle tant raillée par nos moralistes. La belle Annie le raccommodait avec la civilisation. Il lui en témoigna sa reconnaissance; elle ne parut pas offensée. « J'en devins amoureux fou, et elle avait un grand attachement pour moi. » Nelson n'eut bientôt plus qu'à souhaiter, et souhaita en effet de tout son cœur, que le frère Nathaniel restât au fond de la mer en revenant d'Angleterre.

Sur ces entrefaites, Rébecca eut un de ses accès de

mélancolie. Elle errait dans la maison comme une âme en peine. « On aurait dit, raconte Nelson, qu'elle avait perdu un dollar et qu'elle le cherchait. » Dans son ennui, elle se permit à table une remarque blessante sur l'heureuse Annie. Nelson ne put le supporter.

« Sœur Rébecca, dit-il, vous ne devriez pas parler ainsi de votre sœur Annie. Je ne trouve pas cela bien de votre part et je suis sûr que frère Nathaniel serait très mécontent s'il était ici. — Je pris, continue Nelson, mon air le plus dévot et je poursuivis : Je considère ces remarques critiques sur votre chère sœur comme inexcusables et parfaitement inconvenantes. — Ma péroraison fut soudainement interrompue par Annie. Me jetant un regard débordant de tendresse, elle bondit sur sœur Rébecca et l'attaqua des deux mains. »

« Je contemplai pendant quelques instants la marche des événements. Réfléchissant ensuite que frère Nathaniel m'avait délégué pour exercer l'autorité en son absence, je dis à la sœur Mary de m'aider à les séparer. Nous y parvînmes après une longue lutte, mais ce ne fut pas avant que sœur Rébecca eût perdu une partie de ses boucles et deux ou trois de ses dents de devant. »

Cette scène fut la revanche de la femme du désert. Jamais ses squaws ne s'étaient battues ainsi, jamais elles ne lui avaient causé de pareils embarras. Il n'était pas admis au désert que les idées et les sentiments des femmes, leurs joies ou leurs peines, pussent jouer un rôle dans les préoccupations des

hommes, et ainsi se trouvait supprimée la source la plus abondante de chagrins et de difficultés que le progrès ait fait jaillir sous les pas de l'humanité. La mauvaise conscience de Nelson ajoutait à ses alarmes. Gardien infidèle, il envisageait avec effroi les conséquences d'un scandale qui ne manquerait pas d'attirer l'attention sur lui. Il ne tarda pas en effet à s'apercevoir qu'il était espionné, et il se voyait déjà perdu pour avoir trompé la confiance d'un personnage aussi important que frère Nathaniel. Sans balancer un moment, il fut trouver Rébecca : « Ma sœur, lui dit-il, vous êtes absurde. J'ai fait de mon mieux pour que vous soyez toutes heureuses, et vous me le rendez en essayant de me perdre. Je m'en vais. Vous verrez, quand je serai parti, quelle sottise vous avez faite. Quel que soit mon successeur, vous me regretterez. » Rébecca sentit sa faute et pleura. Mary eut une attaque de nerfs. La pauvre Annie sanglotait amèrement. Tandis qu'elles s'abandonnaient toutes trois à leur désespoir, l'objet de tant d'intérêt fit son paquet et s'enfuit.

Il n'était pas au bout de ses alarmes. Impitoyable pour les renégats, Brigham Young les faisait poursuivre par des fanatiques qu'on appelait dans la montagne les anges destructeurs, et qui passaient pour assassiner les fuyards. Nelson se souvenait d'être tombé jadis dans une de leurs embûches, pendant un de ses nombreux voyages, et de n'avoir échappé qu'à grand'peine à une sorte de géant, peint et déguisé en Peau-Rouge. Il se glissa hors de la ville et courut longtemps sans s'arrêter. Au moment de perdre de

vue la nouvelle Jérusalem, il s'arrêta pour reprendre haleine et abjurer solennellement le mormonisme. Jetant alors un dernier regard sur le lieu où il avait aimé, il se remit à courir aussi vite que ses jambes pouvaient le porter :

« Pendant deux jours entiers, raconte-t-il ingénument, je fus fou de terreur à l'idée que les anges destructeurs auraient vent de mon départ et me poursuivraient pour sauver mon âme en me tuant; c'est ainsi qu'ils présentaient les choses quand on apostasiait et qu'on quittait la vallée. J'étais aux aguets, et déterminé à vendre ma vie chèrement. »

Il arriva pourtant sans encombre dans la Prairie et se trouva de nouveau en face du vieux problème : Qui était-il? où était sa place dans le monde? Il alluma sa pipe, et il s'assit pour examiner le parti à prendre.

Il n'était qu'un faux Indien, aussi faux que le colosse barbouillé de rouge et de bleu qui lui avait un jour couru sus du milieu d'une touffe de roseaux. Les Peaux-Rouges lui avaient enseigné leur langue, leurs ruses de chasse et de guerre. Ils n'avaient pu lui donner leur impassibilité, leur tranquille imprévoyance, leur pauvreté d'idées. Ils ne l'avaient pas amené à partager leur conception de ce qui est bon et utile dans la vie, à croire que l'homme n'a plus rien à désirer quand il est nourri et à peu près vêtu. Quelque inculte que fût John Nelson, il avait pour ainsi dire dans le sang les germes d'un idéal plus élevé, et il n'avait pu changer sa nature morale aussi aisément que son costume. Il avait beau porter

des mocassins au lieu de souliers, une veste en peau d'antilope au lieu de redingote, il était toujours le bourgeois romantique qui s'amuse à jouer au sauvage et trouve poétique de tirer de l'arc. Il aimait toujours le désert à la façon de Chactas, et non de la Queue-Tachetée. Il écoutait, comme Chactas, l'âme de la solitude respirer dans la nuit ; la Queue-Tachetée n'écoutait dans la nuit que les bruits indiquant où l'on trouverait demain le bison. Ce n'était que dans l'imagination de John Nelson que sa vraie place était dans un camp de Sioux.

Il n'était aussi qu'un faux civilisé. Ce n'était rien d'avoir oublié comment l'on pensait et l'on sentait dans la Virginie; il aurait pu le rapprendre; mais il avait brisé les mille entraves au moyen desquelles la société contient et règle les moindres mouvements de ses membres, et l'on sait combien ces entraves paraissent redoutables à qui en a été un temps soulagé.

Nous sommes tous dans la situation de Gulliver chez les Lilliputiens, lorsqu'il n'avait pas un de ses membres, pas un de ses cheveux, qui ne fût immobilisé par des fils reliés à des pieux. Nos lois, nos usages, nos traditions, nos préjugés sont les fils et les pieux par lesquels actions, idées, passions, jusqu'à nos tendresses et nos rêves, sont maintenus dans les routes permises et les justes bornes. Nous ne le supportons que parce que nous n'avons jamais connu autre chose, et quiconque a goûté de la liberté ne revient pas volontiers tendre ses pieds et ses mains aux liens qui font la sécurité de tous et l'ennui de chacun. La place de John Nelson n'était pas non plus

au foyer paternel; elle n'était plus nulle part, et c'était le résultat de son expérience.

La conséquence fut qu'il tourna au vagabond. Il eut envie de revoir sa famille, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis vingt ans, et abandonna son projet avant d'avoir traversé le Missouri, écœuré de la stupidité et de la scélératesse des blancs. Il avait dû reprendre leur costume, et ses bottes le gênaient. Un marchand lui avait vendu très cher une montre en or, qui se trouva n'être que du cuivre. Un voiturier lui vola sa malle et son argent. Un grossier Yankee l'obligea à lui envoyer une balle dans le corps pour sauver sa propre vie. Et il n'était encore qu'au quart de la route! Il retourna prudemment sur ses pas et loua ses services à un individu qui fondait une auberge dans la Prairie, au bord de la route suivie par les convois d'émigrants. La place était bonne et le patron d'humeur facile : « Au bout de trois mois, dit Nelson, je sentis que cela ne pouvait pas durer. Je passais mon temps à regarder la Prairie et à souhaiter d'y être. J'enviais jusqu'au vieux chasseur Vendredi, qui venait et allait à son plaisir, tandis que j'étais attaché comme un cheval boiteux. A la fin, je ne pus y tenir plus longtemps, et je dis à Ackley que j'étais obligé de le quitter; que je deviendrais fou si je restais! »

L'aubergiste essaya de le retenir : « Non, Ackley, répliqua Nelson. Vous avez été bon pour moi, et je vous porte amitié plus qu'à homme du monde; mais il faut que j'aille, parce que ma vie est là (je montrais la Prairie). Quand je suis venu ici, je croyais

que je pourrais me fixer; mais le vieux sentiment est redescendu sur moi, et il faut que j'aille. »

Il s'enfonça de nouveau dans la Prairie, planta de nouveau sa tente chez les Sioux et épousa de nouveau des squaws qui se sauvaient avec un autre, ou qu'il abandonnait. Une seule se montra fidèle et fut cause par là d'une catastrophe. Nelson avait été blessé dans une rixe de cabaret. On le transporta dans un fort américain. Jennie, sa squaw du moment, vint l'y rejoindre, au grand scandale de l'aumônier du fort, qui entreprit de sauver ces deux âmes. Il représenta au malade l'indignité de sa conduite et l'exhorta à se retirer du péché en épousant Jennie selon les rites de l'église protestante. Son assiduité égalait sa véhémence. Il ne se passait pas un seul jour sans que les yeux enfiévrés de Nelson l'aperçussent devant son lit, levant les bras au ciel avec une pieuse horreur. Fatigué de sermons, le blessé finit par répondre : « Comme vous voudrez, pourvu que cela ne me fasse pas de mal. De toute façon, ce n'est qu'une comédie, puisque Jennie n'y comprendra pas un mot. » Hélas! un pasteur méthodiste n'y regarde pas de si près quand le salut est en jeu. L'aumônier chargea sur une voiture ce malheureux sans défense, aux idées troubles, le conduisit à une chapelle, marmotta quelques paroles parmi les éclats de rire de Jennie, qui le trouvait « très drôle », et déclara que tout était maintenant en règle. Trop en règle : quand Nelson eut recouvré la liberté de son esprit, il découvrit qu'il était bel et bien marié, marié à une squaw pour le reste de ses jours, lors même que cette squaw

s'enfuirait comme les autres en emportant sa tente. Il lui fallait renoncer à l'espoir d'épouser un jour une femme de sa race, une Annie à la peau blanche et à la douce conversation, tandis que Jennie, qui n'y avait rien compris, conservait tous les droits de la femme de la nature à l'union libre : « Il n'y avait pas de quoi rire en ce qui me concernait ». En effet, car Jennie ne s'enfuit jamais, se retrouva toujours après les séparations, lui donna des enfants, et il n'y eut plus qu'à oublier la famille de la Virginie.

« Un des grands regrets de ma vie, dit Nelson, a été de ne jamais avoir revu mon père ni ma mère. Je crois que j'ai là-bas des frères et des sœurs; mais, jusqu'à présent, aucun d'entre eux n'a exprimé le désir de me faire place dans le cercle de famille. Une femme indienne et des enfants métis ne sont pas des parents que la plupart des gens du Sud se soucient d'avouer. Et puisque je suis ce que je suis, mieux vaut peut-être que nous demeurions séparés. »

L'âge venait, et il vagabondait toujours, s'obstinant à chercher sa place dans ce monde. Vers la cinquantaine, il la trouva enfin; il en est sûr, bien qu'il ait été méconnu. Sa place dans ce monde, c'était de commander la police de Sydney, l'une des jeunes villes de l'Ouest et l'un des rendez-vous de la dangereuse racaille qui infestait alors ces contrées. Il fut nommé chef de la police, et sentit tout de suite qu'il ferait beaucoup de bien, parce qu'il éprouvait « une sorte de sympathie » pour ceux qu'il arrêtait. Quand on lui amenait un naufragé de la vie, un de ces malheureux pour lesquels les citoyens respectables

qui ont réussi dans le monde entretiennent des juges et des bourreaux, il faisait un retour sur lui-même, calculait combien de fois il avait tué, combien de paisibles émigrants reposaient dans le cimetière du *Nid de voleurs*, combien d'autres étaient sortis du salon de jeu dans une morne stupeur, ayant perdu jusqu'à leurs attelages, et il avait au cœur une immense indulgence pour son prisonnier. Qui sait s'il n'avait pas mérité un meilleur sort? Qui sait par quel hasard, quel accident, peut-être même quelle noble entreprise, il avait été jeté hors de la règle et avait rompu avec la société? Nelson avait frayé dans la Prairie avec maint proscrit, ardent au vol et au meurtre, et il avait été frappé souvent de tout ce qu'il y avait de bon en lui. Il se donna pour mission d'empècher les habitants de Sydney de lyncher les malfaiteurs. Il enfermait ses prisonniers dans une mauvaise cabane construite en bois et en brique. « Quand nous allions les chercher le lendemain matin, poursuit-il, nous découvrions qu'ils avaient fait des trous dans le mur avec leur couteau et qu'ils s'étaient évadés. Personnellement, je n'en étais pas fâché, car ils avaient le bon sens de filer au loin et de ne jamais revenir. Cela m'épargnait beaucoup de tracas. »

Sydney n'était pas mûr pour la justice philanthropique. Le chef de police dut envoyer sa démission et quitter la ville.

Dix ans plus tard, il résumait sa carrière en ces termes :

« J'ai soixante-deux ans. Je n'ai pas fait le bien. Je

ne possède pas un sou. Je reconnais que je me suis trompé et que j'ai gaspillé ma vie; je n'engage personne à m'imiter. Mais j'ai foulé aux pieds une terre où je pouvais aller et vivre à mon caprice, choisir le pâturage le plus gras et dire en mon âme et conscience : « Tout ce que je vois est à moi ». J'ignore quand je m'arrêterai. L'esprit inquiet de ma jeunesse est toujours en moi, et aussi longtemps que j'aurai la force d'aller, j'irai. La conclusion de ces pages paraîtra sans intérêt au lecteur, mais elle est importante pour moi : je suis encore en vie. »

Ici s'arrêtent ses mémoires. Il existe, et il a vécu pour dix; ce n'est peut-être pas avoir gaspillé sa vie.

LES
GUEUX D'ESPAGNE

LES

GUEUX D'ESPAGNE

LAZARILLO DE TORMES

L'Espagne du XVIe siècle nous apparaît peuplée de figures héroïques. Elle a eu toutes les folies : folie des conquêtes, folie de l'or, folie du ciel, folie de l'honneur et de l'amour, du sang et des tortures. Elle a des façons à elle, très nobles et un peu extravagantes, de sentir et d'agir. Ses cavaliers ressemblent au Cid, leur aïeul. Ses filles ont les traits de Chimène. Son Fernan Cortez met en action les poèmes de chevalerie. Sa sainte Thérèse s'enivre d'extases. Tout ce monde est si grand, si beau, que son éclat empêche de bien distinguer les figures restées au second plan, dans l'ombre. Nous savons que Gil Blas est là, leste et fripon, et que derrière lui s'agite une foule bariolée de mendiants, de voleurs de grand chemin, de gitanos et de spadassins; mais,

malgré Le Sage et les autres imitateurs des conteurs espagnols — peut-être à cause d'eux, — cette populace, ainsi entrevue, n'a pas un air de réalité; elle ressemble aux populaces d'opéra-comique.

Les écrivains nationaux avaient pourtant pris soin de nous en laisser des portraits fidèles. Elle nous est dépeinte dans une série d'œuvres d'une originalité puissante, comme tout ce que produisait l'Espagne en ce temps-là, œuvres cruelles, grossières souvent, mais vivantes, éclatantes, œuvres d'un réalisme aigu, qui s'espacent sur une centaine d'années. Le premier roman picaresque, *Lazarillo de Tormes*, parut en 1554. S'il eut une vogue qui dure encore et s'il donna naissance à un genre littéraire, c'est qu'il reflétait la vie, les mœurs, les idées, les joies et les souffrances de toute une classe de la nation. Les romans qui suivirent montrent de même la bourbe des bas-fonds. Elle est hideuse et répugnante, et néanmoins, à force de regarder, on distingue peu à peu le sentier qui mène de cette fange aux sommets, le lien qui rattache le gueux picaresque aux nobles compagnons de guerre de Charles-Quint. Confusément d'abord, puis avec une netteté croissante, on démêle comment les sentiments exaltés d'en haut ont enfanté des idées fausses, des déceptions, des découragements qui ont produit finalement les hontes d'en bas. Ce n'est pas impunément que tout un peuple se mêle de faire le héros et le grand seigneur. Nombreuses furent les chutes, et les romans picaresques nous apprennent ce qu'on devenait ensuite.

Nous voudrions conduire le lecteur dans cette société équivoque, lui montrer où elle se recrutait, et sous l'empire de quelles influences jeunes garçons bien nés et nobles hidalgos venaient grossir ses rangs. Nous prendrons pour guide *Lazarillo de Tormes*, le premier en date de ces romans et le chef-d'œuvre du genre.

I

Nous ne dirons rien de l'auteur du chef-d'œuvre, pas même son nom, par la bonne raison qu'on ne le sait plus. La tradition attribuait *Lazarillo de Tormes* à un savant jurisconsulte, Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint. Un érudit [1] l'a ôté dernièrement à Mendoza sans le rendre à un autre, de façon que le livre se présente, comme les gueux dont il est l'épopée, sans papiers, famille ni répondant, avec sa mine effrontée pour tout passeport. Au temps où il fut écrit, la discrétion était chose sage et prudente. Le seigneur Monipodio, supérieur des voleurs de Séville et homme de grande expérience, disait qu'il était d'un usage profitable de taire son pays, cacher sa naissance et changer son nom. « Car, ajoutait-il, si la chance tournait autrement qu'elle ne doit, il n'est pas bon qu'on laisse inscrit sous paraphe de greffier et sur le livre des entrées : un

1. M. Morel-Fatio, dans la préface de son excellente traduction de *Lazarillo de Tormes*.

tel, fils d'un tel, habitant de tel endroit, fut pendu tel jour, ou fouetté, ou autre chose semblable, qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates [1]. » L'auteur de *Lazarillo de Tormes* était ennemi du scandale, comme le seigneur Monipodio. Il ne se vanta jamais de son œuvre, qui fut d'abord imprimée à Anvers et largement expurgée par l'Inquisition avant d'être autorisée en Espagne.

Le récit a la forme d'une autobiographie. Lazarillo commence son histoire au commencement, afin que nous ayons « entière connaissance de sa personne », et nous savons au bout de deux pages qu'il a de qui tenir. Son père était un coquin, sa mère une coquine, et lui-même de la graine de coquin. La Providence lui avait fait la grâce de naître libre de ces préjugés dont peuvent s'accommoder les riches et les puissants, mais qui coupent bras et jambes au pauvre homme n'ayant que son industrie pour tout patrimoine. Il n'était pas méchant : c'était seulement un esprit large, prêt à profiter de toutes les chances de l'existence humaine, pourvu que le ventre y trouvât son compte. Le préjugé du dîner est le seul qu'on lui découvre.

L'Espagne du XVIe siècle offrait un beau champ aux ambitions d'une âme libre et hardie. Jamais et nulle part, dans aucun temps et dans aucun pays, les chances de l'existence humaine n'ont été plus nombreuses, plus variées, plus singulières en bien et en mal. On pouvait débuter par garder les cochons,

1. Cervantes, *Rinconete y Cortadillo.*

comme Pizarre, et finir par conquérir le Pérou. On pouvait devenir grand capitaine et prendre le roi de France à Pavie, ou se contenter d'être un spadassin à grandes moustaches, la longue rapière au côté et le chapeau à larges bords sur les yeux. On pouvait être grand inquisiteur comme Quiroga et brûler 2816 hérétiques, ou fonder l'ordre des Jésuites, comme Ignace de Loyola. On pouvait remuer les pierreries à la pelle, paver sa grande salle de pièces d'or et en poser les voûtes sur des piles de plats d'argents, ou être mendiant, faux perclus, diseur de patenôtres, coupeur de bourses, valet de rufian, montreur de chiens savants, pour tout dire en un mot on pouvait être *picaro*, affamé et déguenillé, mais en possession de cette « glorieuse liberté auprès de laquelle tout l'or et toutes les richesses de la terre sont de peu de prix [1] », et dont les fumées troublaient alors bien des cerveaux en Espagne, car beaucoup se firent gueux qui auraient pu vivre honnêtement. Plus d'un fils de famille s'échappa du logis paternel pour « s'en aller par ce monde de Dieu », si content de la vie libre, qu'au milieu de ses misères et de ses dangers, il ne regrettait jamais l'ancienne aise et sécurité. « Pain d'autrui est pain de douleur, pain de sang, dit un autre *picaro*, quand même tu le recevrais de la main de ton propre père. » Pain mendié et pain volé honoraient au contraire leur homme ; c'était preuve qu'il avait « eu du cœur » et refusé de se soumettre à une discipline ou un travail.

1. Toutes ces citations sont tirées de romans picaresques.

La passion de l'indépendance et du mouvement avait été déchaînée sur l'Espagne par les événements de la fin du xv[e] siècle. La même année 1492 avait vu la découverte de l'Amérique, la prise de Grenade sur les Maures et l'expulsion des Juifs, qui donnaient l'exemple avilissant du travail. Presque aussitôt, l'Espagne se jeta sur l'Italie, où ses soldats, selon l'expression du pape Paul IV, de valets d'écurie qu'ils étaient, devinrent les seigneurs du pays. Des récits inouïs arrivaient du Nouveau-Monde, terre du rêve, terre des découvertes mirifiques, des conquêtes romanesques et des fortunes fabuleuses. D'autres récits inouïs arrivaient d'Afrique et d'Orient, disant les souffrances des chrétiens esclaves chez le Turc ou l'Algérien, et excitant à la lutte sainte contre l'infidèle. De tous les côtés, par toutes les mers, c'était une invasion de nouvelles extraordinaires, de nouvelles à tourner les têtes, que le peuple colportait à travers le royaume au moyen des hôpitaux et des cabarets. « C'est là, disait Yañez y Rivera, que l'on apprend les nouvelles d'Italie, de Constantinople, des Indes; car les pauvres passent leur temps, dans les hôpitaux et les cabarets, à se les communiquer et à en raisonner. » L'hôpital surtout était le journal du peuple, au point qu'on y entrait sans nécessité, pour « savoir les nouvelles ». De plateau en plateau, de sierra en sierra, l'histoire merveilleuse volait, et, à mesure qu'elle pénétrait au fond des provinces, on voyait s'établir un courant en sens inverse. Du haut des montages des Asturies, de la Castille et de la Navarre, des bandes descendaient vers les ports d'An-

dalousie, où galères et caravelles étaient sans cesse en partance pour l'Italie et l'Amérique. Mais, quelque grandes que fussent les armées et les flottes, elles ne pouvaient accueillir tous ceux qui auraient voulu être soldats ou explorateurs. Les hommes rebutés par les recruteurs traînaient leur déception jusqu'à la mort. Il suffisait d'avoir eu la vision des batailles et des expéditions à la découverte pour ne plus trouver d'occupation qui ne fût au-dessous de soi, et l'Espagne se couvrait de désœuvrés de l'orgueil.

Si l'on ajoute que cette commotion se produisait au moment où l'Espagne entrait dans le mouvement qui a transformé, dans toute l'Europe, les royaumes du moyen âge en États modernes; où ses grands perdaient leur influence, ses villes leurs libertés; où son clergé se détachait de Rome pour se rattacher au roi; où une ère nouvelle enfantait des mœurs nouvelles et ébranlait l'ancienne hiérarchie des classes; si l'on ajoute encore que la secousse de la réforme s'y ajoutait à toutes les autres, on conviendra qu'il y avait de quoi enfiévrer un peuple, et Charles-Quint acheva de mettre le feu aux imaginations par ses exemples. Le grand politique a quelque peu masqué chez ce prince, aux yeux de la postérité, le roi-chevalier. La silhouette familière à tous est celle de l'homme d'État dissimulé, habile et froid, qui tint sa mère en prison pendant trente-neuf ans. On en a presque oublié le Charles-Quint des tournois et des batailles, le dernier roi paladin de l'Espagne.

Nous possédons un portrait immortel du Charles-Quint paladin, le portrait équestre de Titien que l'on

voit au musée de Madrid. Le monarque est représenté sur le champ de bataille de Muhlberg. Il galope. Cuirassé, casqué, panache au vent et lance au poing, il a les yeux pleins de feu, il est très laid et il a un air d'Amadis. C'est bien le cavalier fameux dont ses soldats disaient qu'en naissant roi, il leur avait fait perdre le meilleur chevau-léger du siècle. Il a l'air en route pour Tunis, où il fit tant et si bien le chevau-léger à l'avant-garde, tout roi qu'il était, que le marquis de Gouast, commandant de l'armée, lui donna l'ordre de se retirer. Le discours qui va s'échapper de sa bouche entr'ouverte est celui qu'il prononça à Rome devant le pape et ses cardinaux, et dans lequel il dépassa don Quichotte en offrant de terminer la guerre avec François Ier par un duel, où tous les deux seraient en chemise et se battraient sur un pont ou une galère. Tel Titien l'a peint, tel les contemporains le décrivent, roi-chevalier en paix comme en guerre, l'un des premiers de son temps pour rompre une lance, courir la bague, lutter à la barre, trois et quatre fois paladin pour ses sujets espagnols, car « il tuait le taureau ! » Il descendait dans l'arène, et il était l'*espada* qui attend le taureau et le tue en face, d'un coup droit. Être le roi et « tuer le taureau », c'est être roi d'Espagne jusqu'aux moelles, avec intensité et à outrance.

L'esprit chevaleresque se gagne, tout comme la peur et la férocité. Un prince ainsi fait, la fleur des tournois, carrousels et escarmouches, la terreur de l'hérétique et de l'infidèle, devait exaspérer la folie héroïque et aventureuse chez un peuple imaginatif.

A mesure qu'elle grandissait, le mépris du travail croissait d'autant, et aussi l'orgueil, magnifique à force d'absurdité; on se traitait entre mendiants de *señor hidalgo*, de *votre grâce* ou *votre noblesse*. Il devenait impossible de rester en place, de se contenter d'un sort humble et laborieux. L'Espagne s'élançait à la conquête du monde, l'ancien et le nouveau, et, en fin de compte, l'inquiétude des esprits profitait à la gueuserie. On voit dès Charles-Quint l'armée des *picaros* se mettre en route vers les hautes destinées qui l'attendaient sous Philippe II. L'aventurier revenu d'Amérique, désaccoutumé du travail et la poche vide, lui était tout acquis. A elle, les éclopés de la guerre, gent hautaine qui n'admettait que la vie noble, pure de négoce et d'industrie. A elle, le paysan ruiné par le passage incessant des recrues et des *peruleros* [1]. A elle, par la contagion de l'exemple, le fainéant et l'irrésolu. A elle enfin, par les facilités qu'offrait tant d'eau trouble, quiconque se sentait la vocation de la friponnerie. C'est dans cette dernière catégorie qu'il convient de ranger ce petit vaurien de Lazarillo de Tormes, la gloire de la confrérie, venu au monde lorsque celle-ci commençait à être en beau chemin. L'illustre garnement ne nous donne pas son extrait de baptême, mais il dut entrer dans la carrière à peu près au temps où le premier arrivage de l'or du Pérou (1533) confirmait les Espagnols dans l'idée qu'il était beau de ne rien faire.

1. Surnom de ceux qui allaient chercher fortune en Amérique.

II

Le père de Lazarillo avait « souffert persécution à cause de la justice », et le pauvre homme était mort. Son fils ajoute dévotement : « J'espère qu'il est dans la gloire, car l'évangile nomme bienheureux ceux qui ainsi souffrent ». Il est à noter que les héros des romans picaresques se croient tous au mieux avec le ciel et comptent avec pleine confiance sur leur part de paradis. Dans leur théologie, « faire le mal vient de notre fonds naturel », de sorte que nous n'en sommes pas responsables. D'ailleurs, il y a manière de s'y prendre avec Dieu. Il n'est pas de métier où l'on ne puisse le servir. Lorsqu'un voleur n'avait jamais failli à offrir, sur ses profits, des cierges au saint son patron; lorsqu'il était de plus humble de cœur et qu'il « remettait tout à la miséricorde de Dieu, rien à sa justice », il pouvait avoir l'âme en paix : son patron veillait sur lui du haut des cieux et Dieu le recevrait dans sa gloire. En revanche, le négligent, qui laissait à ses héritiers le soin de faire prier pour son salut, courait grand péril. « Il est bien important, dit une vieille *picara* de Cervantes, qu'on porte ses cierges devant soi avant l'heure de la mort.... Allons, ma fille, ne sois pas chiche. »

La mère de Lazarillo avait aussi « souffert persécution », et la bonne dame n'avait jamais prospéré depuis le jour où elle avait été fouettée sur la place

de Salamanque. Son fils était une charge. Elle s'en débarrassa en le cédant à un vieil aveugle. C'était d'une bonne mère, car le métier de conducteur d'aveugle passait pour la meilleure de toutes les écoles. « Le garçon de l'aveugle, disait le maître de Lazarillo, doit en savoir plus que le diable. » Il disait aussi à son élève : « Je ne puis te donner ni or ni argent, mais bien beaucoup d'avis qui t'apprendront à vivre ». Le bonhomme ne se vantait point. Il était véritablement « un aigle en son métier ». Depuis que Dieu avait créé le monde, il n'avait pas fait un aveugle aussi sagace, et Lazarillo avait à peine franchi le pont de Salamanque, qu'il se sentit tout autre. « Il me semble, raconte-t-il, que je m'éveillais de la simplicité dans laquelle j'étais jusqu'alors endormi, comme un enfant que j'étais. » Il commença à ouvrir l'œil, à réfléchir, et, comme il était intelligent, il fit des progrès rapides dans l'art de vivre.

Quelle que fût la branche de la profession qu'on embrassât, le métier de *picaro*, où chaque bouchée de pain coûtait un effort d'ingéniosité, était connu pour développer l'intelligence. Guzman de Alfarache[1], confrère de Lazarillo et garçon de bonne famille, rapporte que, dès le début de ses « études » de « pipeur », il reconnut qu'il n'y avait pas de meilleure gymnastique intellectuelle. « Mon esprit, dit-il, devenait plus subtil d'heure en heure. J'aiguisais mon entendement. » Lui aussi se sentait tout autre, et tellement supérieur à l'ancien Guzman, qu'il n'au-

1. *Guzman de Alfarache*, par Mateo Aleman.

rait pas voulu troquer sa nouvelle existence contre celle du plus riche de ses nobles ancêtres. « Quoi qu'il arrive, pensait-il, mieux vaut savoir qu'avoir; car, si la fortune vous abandonne, la science reste. Les affaires se gâtent : la science croît, et le peu que sait le sage a plus de prix que tout ce que possède le riche. » Les philosophes n'ont jamais mieux dit.

Les « études » de Lazarillo furent dirigées par son aveugle avec sollicitude. Il lui enseigna à mendier. C'était peut-être la branche de la profession qui exigeait le plus de tact et la plus grande fertilité d'invention. Chaque nation avait alors sa manière de mendier, et elle n'a guère varié depuis trois cents ans, témoin le tableau suivant; c'est encore le sage Guzman qui parle : « Les Allemands chantent en chœur; les Français marmottent des litanies; les Flamands se confondent en révérences; les Gitanos vous poursuivent avec importunité; les Portugais pleurnichent; les Toscans pérorent; les Castillans le prennent de haut ». Les litanies, à la vérité, sont un peu démodées en France, mais les mendiants français continuent à « marmotter », et c'est l'essentiel.

Il va de soi que chaque type national admettait une foule de sous-types. On mendiait et on mendie encore selon son âge, sa figure, son génie propre. Un vagabond de naissance ne tendait pas la main de l'air fier et protecteur d'un ancien soldat. Les grands airs d'un spadassin momentanément sans emploi n'auraient pas convenu à un pauvre aveugle. Un gamin leste et bien tourné comme Lazarillo usait d'autres moyens, pour apitoyer les passants, que l'enfant

estropié de propos délibéré par de tendres parents qui avaient tenu à lui « laisser un bon patrimoine ». Les différences s'accentuaient de peuple à peuple. Un estropié flamand ne pouvait lutter avec un estropié d'Italie, où étaient alors les meilleures fabriques de monstres. Les Italiens se montraient grands artistes dans l'art de repétrir le corps humain. Ils y faisaient preuve d'une riche imagination et d'une science incomparable des effets. Leurs faux perclus, faux boiteux, faux lépreux, faux bossus, faux culs-de-jatte, leurs fausses plaies et fausses enflures étaient si parfaitement imités, que les chirurgiens s'y trompaient. Et quelle fertilité d'invention dans leurs monstres! quelle verve atroce de création! quel sentiment profond de l'horrible! Ils cousaient les paupières des enfants, détruisaient leurs sourcils, tordaient leur cou, leurs bras et leurs jambes, déformaient leur tronc et y faisaient surgir des bosses; entre leurs mains barbares, le plus joli petit corps devenait en peu de temps un je ne sais quoi d'informe et de hideux, une espèce de paquet déjeté, bosselé et tortillé, qui marchait comme un crabe, quand il pouvait marcher, et qu'il était impossible de voir sans beaucoup de dégoût et de compassion [1].

L'aveugle de Lazarillo ne lui en demandait pas tant, heureusement pour lui. Il se contentait de lui

1. L'industrie ne s'est pas perdue, et il existe toujours des fabriques d'infirmes. Les principales usines de monstres sont aujourd'hui situées à La Corogne. Elles ont, entre autres, la spécialité des culs-de-jatte.

enseigner comment l'on aide le riche à gagner le ciel, en le dépouillant de son superflu au profit du pauvre. Ses pareils avaient tous la prétention d'accomplir une œuvre pie. Selon eux, la Providence avait partagé ses dons, afin que tous fussent sauvés : « Elle a donné aux riches les biens temporels, et les spirituels aux pauvres ; en effet, le riche achète la miséricorde divine en distribuant sa richesse aux pauvres, de sorte que tous deux gagnent également le ciel. La porte du ciel s'ouvre avec une clé dorée; toutefois, elle peut aussi se crocheter. » Cette dernière expression est charmante. Elle explique l'assuidité du *picaro* aux offices et ses offrandes de cierges : il travaillait à crocheter la porte du paradis, n'étant pas bien sûr d'avoir la bonne clé.

Lazarillo apprit de son vieux maître mille « façons et manières de soutirer de l'argent ». Il sut réciter des oraisons à une blanque pièce [1], pour le compte des bonnes gens à courte mémoire. C'était un talent fructueux, à condition de posséder un répertoire varié, comprenant des oraisons pour toutes les situations et circonstances de la vie, et d'y joindre un débit éloquent, propre à persuader la Vierge et les saints. Les commères ne s'y trompaient pas, et il était certain pour elles que l'aveugle de Lazarillo avait le don de persuasion : « Il savait par cœur plus de cent oraisons qu'il disait d'un ton grave, posé et très sonore, en sorte qu'il faisait résonner l'église où il

1. La blanque valait 1/3 de centime. Le maravédi valait 2 blanques.

les récitait; puis il affectait un maintien et un visage très humbles et dévots, sans faire, comme d'autres font, des mouvements et contorsions avec la bouche et les yeux ». Ayant le don, il avait la vogue, et c'était un bon revenu.

La médecine était une autre de ses ressources. Il n'y avait mal de dents ni colique dont le bonhomme ne se fît fort de venir à bout, herbe ni racine dont il ne connût les propriétés et vertus. « Faites ceci, disait-il; faites cela; cueillez telle herbe, prenez telle racine. » Chacun courait après lui pour le consulter, « principalement les femmes, qui croyaient tout ce qu'il leur disait », et c'était encore autant de blanques. J'ose dire que ce petit trafic était non seulement le plus honnête de tous ceux qu'exerçait l'aveugle, mais honnête en soi, louable et utile. Dans l'état où était alors la médecine, et avec les remèdes sauvages qu'employaient les docteurs diplômés, un homme qui se contentait d'ordonner des tisanes et des onguents était un bienfaiteur de l'humanité, et ses clients faisaient preuve de sens en lui donnant leur pratique. Il y a presque toujours un instinct juste au fond des traditions et des préjugés populaires. Le peuple s'en est tenu longtemps aux remèdes de bonne femme, parce qu'il se défiait avec raison des autres. L'idée que certaines gens, sans avoir fait d'études, ont le pouvoir, pour ainsi dire mystique, de reconnaître les maladies et de les guérir, est d'ailleurs aussi vieille que le monde. Hérodote rapporte que, chez les Babyloniens, chacun portait son malade sur la place publique. Tous les passants étaient forcés, de par la

loi, de s'arrêter et de donner une consultation. Il s'en trouvait toujours quelqu'un, dans le nombre, qui avait le « pouvoir » et qui indiquait le bon remède. Il ne restait plus qu'à le démêler parmi cette grande foule de donneurs d'avis, et là gisait la difficulté, qu'Hérodote n'a sans doute pas aperçue, car il vante la sagesse de cette législation.

L'aveugle de Lazarillo était, à tout prendre, un honnête coquin, malgré son petit trafic d'oraisons, qui ne nous choque que parce que la foi s'en va. Il volait en douceur, et n'était affilié à aucune de ces corporations de malfaiteurs et de vagabonds dont l'Europe était alors couverte, et qui, bien longtemps avant nos grandes compagnies industrielles et commerciales, avaient deviné la fécondité du principe de l'association. Les anciens truands avaient formé de véritables sociétés, possédant leurs chefs, leurs correspondants, leurs règlements et quelquefois leurs registres, leurs maîtres ès friponneries et leurs élèves, astreints à un certain temps de noviciat. Les fonctions de chef exigeaient un génie vaste et souple, joint à une grande connaissance des hommes. C'était le chef qui centralisait les renseignements, distribuait les rôles et partageait le butin; qui maintenait la discipline et accommodait les différends; qui examinait les postulants et jugeait de leurs aptitudes; qui veillait à acquérir des amis parmi les gens de police et de justice; qui soudoyait le bourreau chargé de faire *chanter* un camarade. Le seigneur Monipodio, chef des voleurs de Séville, qui engageait ses associés, par dévotion, à s'abstenir

de voler le vendredi, n'est pas un héros de pure invention.

Les *picaros* de la classe des *fulleros*, dont la spécialité était de tricher au jeu, avaient des compères dans toutes les villes d'Espagne et jusque dans les villages. Ceux qui savaient lire en portaient la liste sur eux. Ils avaient de plus, dans tous les centres importants, des correspondantes choisies parmi les femmes de mœurs légères, qui les avertissaient des coups à faire et leur signalaient les pigeons à plumer.

Les *bélistres* de France, qui florissaient sous François Ier et Henri II, avaient un roi appelé *coesre*, et étaient divisés en provinces gouvernées par des *archisuppôts*. L'association subsista jusque sous Louis XIV. Elle fut détruite lors de la dispersion des 40 000 gueux que Paris logeait alors dans ses onze *cours des miracles*.

Un dominicain de Viterbe, qui vivait au commencement du XVIIe siècle, a écrit un petit livre intitulé *Il Vagabondo* [1], où il range les rôdeurs italiens en trente-quatre catégories. Sa liste témoigne une fois de plus de la richesse d'imagination de la race italienne. A côté de types qui seront éternels, comme le faux quêteur et le faux perclus, on y rencontre des figures d'une originalité pleine de saveur. Ainsi les *testateurs*, dont l'idée ne put venir qu'à un grand misanthrope, profondément convaincu de la sottise humaine. Le *testateur* demandait l'aumône en pro-

1. *Il Vagabondo overo sferza de Bianti e Vagabondi*, par Rafaele Frianoro. Venise, 1627.

mettant de choisir ses bienfaiteurs pour héritiers, et les bonnes gens lui donnaient.

L'auteur du *Liber vagatorum*, imprimé en Allemagne en 1528, écrivait dans le double but de se rafraîchir et consoler, *sibi in refrigerium et solacium*, et de ramener au bien les personnes adonnées aux vingt-huit espèces de vilenies exposées dans la première partie de son ouvrage. Nous relevons sur sa liste une famille de vagabonds qui indiquerait à elle seule que nous sommes en terre germanique : les *Kammesierers*, ou *mendiants savants*, recrutés parmi les étudiants des universités. D'autres, les *Dallingers*, étaient éclos, un jour de douce rêverie, dans la cervelle d'un Allemand sentimental ; ils se donnaient pour d'anciens bourreaux pris d'attendrissement et faisant pénitence [1].

Les vagabonds pullulaient en Angleterre. Les gueux anglais n'ont toutefois qu'un intérêt médiocre. Les écrits et gravures du temps ne nous ont pas transmis une seule silhouette britannique digne d'être placée à côté du *testateur* ou du dernier des *picaros*. C'est déjà de la canaille protestante, laquelle a toujours été infiniment moins pittoresque que la canaille catholique.

Un simple mendiant était un petit saint auprès de la plupart des autres variétés de gueux. Sa vie était relativement innocente. La Providence en jugeait ainsi, puisqu'elle protégeait le maître de Lazarillo. « Il gagnait plus en un mois, dit son élève,

1. Voir *A history of Vagrants and Vagrancy*, par Ribton-Turner.

que cent autres aveugles en un an. » Sa besace était toujours pleine de pain, sans compter « les bons morceaux », tels que tranches de lard et saucisses. Un homme capable de tirer des tranches de lard et des saucisses des campagnes espagnoles, dans l'état où elles étaient alors, était un grand maître. Les campagnes avaient ressenti avant les villes les ruineux effets du puissant drainage en hommes et en argent établi par les continuelles expéditions de Charles-Quint au dehors. Les habitants disparaissaient, les maisons se fermaient, le désert gagnait; une partie de l'Espagne était retombée en friche. Dans ces plaines désolées, la besace arrondie du vieil aveugle inspirait une juste admiration à son élève. Ce fut néanmoins au service du bonhomme que Lazarillo apprit à connaître le mal qu'on aurait pu nommer, au XVIe siècle, le mal d'Espagne : la Faim.

III

« Jamais, dit-il, je ne vis homme si avare et si chiche, à tel point qu'il me tuait de faim.... Je dis la vérité : si je n'avais pas su me secourir, grâce à mon adresse et à mes bonnes ruses, je serais mort de faim bien des fois. » En vain Lazarillo apprit à découdre le fond de la besace pour en tirer doucement de quoi dîner : le « diable de creux » que l'aveugle lui « creusait » ne lui laissait point de repos. Il s'exerça à escamoter une part de la recette : « Tout ce que je pouvais chiper et voler, je le changeais en demi-

blanques; et quand les gens lui faisaient dire des oraisons et tiraient une blanque, comme il n'y voyait pas, à peine avaient-ils fait mine de la lui tendre, qu'elle était lancée dans ma bouche et remplacée par une demi-blanque, de sorte que, pour vite qu'il allongeât la main, l'offrande lui arrivait diminuée de moitié ». L'aveugle n'y comprenait rien. On lui avait toujours donné une blanque par oraison : c'était le prix courant, et voici que le monde devenait ladre même pour les choses du ciel. Il prit le parti de leur en donner pour leur argent et abrégea ses oraisons de moitié, mais cela ne faisait pas que les demi-blanques redevinssent des blanques.

« Ça doit être de ta faute », disait-il à son guide.

Celui-ci apprit à boire le vin de son maître à son nez, avec une paille; ou bien il perçait le fond du pot et recevait le vin dans sa bouche, tandis que l'autre buvait par en haut. Rien de ce qui s'avalait n'était en sûreté dans son voisinage, et les saucisses se changeaient miraculeusement en navets entre les doigts de l'aveugle. Lazarillo aurait fini par dîner à peu près, s'il n'avait eu affaire à un psychologue hors ligne. Il déclare n'avoir jamais rencontré le pareil de ce bonhomme pour la perspicacité, et il en cite l'exemple suivant.

C'était le temps où l'on cueille les raisins. Un vendangeur leur en donna une grappe. Ne pouvant la mettre dans sa besace, où elle se serait écrasée, le vieux s'assit dans un ravin et dit à l'enfant : « Je veux te faire une libéralité. Nous allons manger cette grappe, et tu en auras autant que moi. Voici com-

ment nous partagerons : tu piqueras une fois et moi l'autre, mais à condition que tu me promettes de ne prendre à chaque fois qu'un seul grain. Je ferai de même jusqu'à ce que nous ayons fini, et, de cette manière, il n'y aura pas de tromperie. »

« Marché conclu; nous commençons. Mais, dès le second tour, le traître changea d'avis et se mit à prendre deux grains à la fois, pensant que j'en ferais autant. Moi, dès que je vis qu'il manquait à la convention, je ne me contentai pas d'aller de pair avec lui, mais je pris deux par deux, trois par trois, le plus que je pus. La grappe finie, il resta un moment la râpe à la main, branlant la tête, puis il dit :

« — Lazare, tu m'as trompé; je jurerais que tu as « mangé les raisins trois par trois.

« — Non, répondis-je; mais pourquoi soupçonnez- « vous cela? »

« Le malin aveugle dit : « A quoi je vois que tu les « mangeais trois par trois? A ce que je les mangeais « deux par deux et que tu ne disais rien. »

« Je ris en moi-même, continue Lazarillo, et, quoique enfant, je notai le fin raisonnement de l'aveugle. »

Avec un pareil homme, que pouvait l'enfant le mieux doué pour la coquinerie? Le pauvret était sans cesse découvert et roué de coups. S'il avait du moins pu se rassasier, ce n'eût été que demi-mal ; mais il se mourait de besoin. Ce fut ainsi que Lazarillo connut le mal d'Espagne.

On sait combien les famines étaient fréquentes au temps passé. Elles étaient l'accompagnement

obligé de toutes les grandes calamités publiques : invasions, pestes, guerres civiles prolongées. Mais on chercherait peut-être en vain dans l'histoire une autre nation qui, sans catastrophe intérieure, sans avoir été troublée que par de courtes insurrections, sans avoir pour ainsi dire vu d'ennemis sur son sol, et ayant atteint au contraire le point culminant de sa puissance et de sa gloire, ait autant souffert de la faim, aussi longtemps, et parmi un aussi grand nombre de ses classes, que l'Espagne de Charles-Quint et de ses successeurs. Que les déguenillés crèvent de faim, c'est la règle partout. Mais que des gentilshommes et de belles dames, vêtus de soie et de velours, manquent de pain dans leurs grand'salles, c'est ce qui ne se voit guère. Et ce qui ne s'est jamais vu, c'est la manière tranquille, noble, héroïque et stupide, dont ils se passaient de manger jusqu'à défaillir, parce que c'eût été déroger que de chercher à gagner son dîner. A ce point de vue spécial de la faim, les romans picaresques contiennent une excellente leçon d'histoire. On y jeûne depuis le bas de l'échelle sociale jusqu'à une hauteur qui surprend. Quand les personnages en scène ne sont pas des affamés, on sent que la faim les guette, et l'on comprend que, pour tous ces gens-là, le duel avec le sort, c'est le duel avec elle. « Il est bon d'avoir un père, bon d'avoir une mère, il est meilleur d'avoir à manger », dit un vieil écrivain espagnol. « Je n'ai jamais senti de pire indigestion que celle que cause la faim », dit un autre. « Il n'y a pas de mauvais pain pour la faim », déclarait Guzman de Alfarache, qui avait été

à deux doigts de périr d'inanition. Aucun écrivain n'approche de l'éloquence sauvage du peuple qui avait inventé ce dicton : « Les peines accompagnées de pain sont bonnes ».

A mesure qu'on s'élève au-dessus des basses classes, on continue à trouver des gens ayant faim. « La gale et la faim, dit Cervantes, sont inséparables des étudiants. » Le gentilhomme de Tolède qui prend Alonso[1] à son service est mis à la dernière mode. Son grand manteau est doublé de panne. Ses gants sont parfumés à l'ambre, et non à la cannelle comme ceux des gens de peu. Il porte l'épée dorée au côté, la chaîne d'or au col; il a un beau logis, de beaux meubles et sa femme possède des bijoux de prix. Mais il n'a « ni place, ni rentes, ni aucun moyen d'existence »; il n'y a dans la maison « ni pain ni de quoi en acheter ». Maîtres et serviteurs jeûnent du matin au soir et du soir jusqu'au matin. Le même Alonso, arrivant à Valence, se place chez une veuve de bonne mine, qui avait déjà deux suivantes. On n'y mangeait rien non plus, ce qui s'appelle rien, faute d'argent, et Alonso passait les nuits à raconter des histoires à sa maîtresse pour lui faire oublier le souper. « Ce qu'il y avait de pis, raconte-t-il, c'est qu'étant des gens honorables et délicats, il ne s'agissait pas de rien demander. Il fallait souffrir et se taire. » La meilleure preuve que de semblables aventures n'avaient rien que d'ordinaire, c'est que valets et suivantes se rési-

1. *Alonso mozo de muchos amos*, par Jeronimo de Alcala Yañez y Rivera.

gnaient, au moins pendant un temps, comme nous venons de le voir faire à Alonso et comme nous le verrons faire tout à l'heure à Lazarillo.

Il fallait cependant que les maîtres ne rendissent pas le sacrifice trop lourd aux serviteurs en y ajoutant les mauvais traitements. L'aveugle n'eut point cette prudence. Sous prétexte que Lazarillo le menait toujours par les plus mauvais chemins, et exprès, ce qui était vrai, il lui donnait tant de coups de son bâton et lui arrachait tant de poignées de cheveux, que l'enfant avait la tête pleine de bosses et toute pelée, les dents cassées, le visage écorché. Ce fut ce qui le décida à abandonner son maître. Auparavant, il voulut se venger. Un jour de grande pluie, étant à mendier dans un village de la Castille, il mena l'aveugle en face d'un pilier de pierre et lui recommanda de bien sauter, parce qu'il y avait un ruisseau à traverser. Le vieillard prit son élan et alla donner de la tête contre le pilier, « qui résonna aussi fort que si on y eût brisé une grosse calebasse. Il tomba à la renverse, demi-mort et la tête fendue. » Lazarillo gagna au grand trot l'entrée du village, et il n'a jamais su « ce que Dieu fit de l'aveugle ». Toutefois, il ne fut point ingrat. Il n'oublia jamais les leçons lumineuses de son vieux maître sur la morale mise à la portée des petites gens et, en général, sur les affaires de ce monde. Il lui en garda dans son cœur une profonde reconnaissance et se plut à lui reporter l'honneur des succès qu'il eut dans la suite. « Après Dieu, dit-il, ce fut lui qui me donna la vie et qui, bien qu'aveugle, m'éclaira et me guida dans le che-

min du monde. » Il va de soi qu'il fit ces réflexions plus tard, à loisir. Pour le moment, il ne songeait qu'à se sauver.

Il courait donc, de ses petits pieds nus, dans la plaine ruisselante d'eau, par une de ces routes défoncées, ravinées, effondrées, qui faisaient dire qu'une lieue de Castille valait une lieue et demie. Il pleuvait. L'immense et morne solitude, sans arbres, sans maisons, sans haies, sans une forme ni une couleur qui arrêtât le regard, était changée en une mer de boue, grise, monotone, à perte de vue. Quand vient la sécheresse, la mer de boue se transforme presque sans transition en une mer de poussière, grise, monotone, à perte de vue. On ne peut se représenter sans l'avoir vu la tristesse de ces paysages gris, où l'uniformité n'est rompue par rien, pas même par les bornes des champs, invisibles à d'autres yeux que ceux du paysan; où les villages, bâtis de boue et sans jardins, sont gris; où les habitants, vêtus de brun et éternellement poudreux ou boueux, sont gris. Quand il pleut, c'est le gris complet. Les peintres nous représentent toujours l'Espagne aux gaies couleurs et à la vive lumière. Il en existe une autre, sans laquelle on ne s'expliquerait pas certains traits du caractère national. Les fleuves et les eaux courantes de Grenade vont à merveille avec la vivacité et l'exubérance andalouses. Les plaines grises sans fin, aux grandes lignes d'horizon simples et droites, ont façonné la figure sérieuse du paysan castillan, grave et lent sous sa *capa* aux plis classiques.

Des tableaux aussi monochromes n'attirent guère

les artistes. Il faut être très grand coloriste pour en saisir les nuances subtiles. Velasquez demeurera le peintre par excellence de la Castille. Venu jeune à Madrid, il s'était pénétré de l'aspect du pays jusqu'à peindre, pour ainsi dire, l'air qu'on y respirait. Il est le roi du gris par le nombre, la variété, la richesse de ses tons terreux, poussiéreux, sablonneux, boueux, grisâtres, blanchâtres, noirâtres. Il a des gris lumineux qui ne sont qu'à lui et qui ne pouvaient être observés que sur une terre de teinte neutre, éclairée par le soleil du Midi. Il en a de chauds et de frais, de tendres et de puissants, d'argentés et de dorés, d'obscurs et de brillants. Il en a de pâles et délicats comme un brouillard de France, et il en a de sales, par exemple dans son *Apollon chez Vulcain*, où la suie dont ses forgerons sont barbouillés donne, par le contraste, un air surnaturel à la blancheur des chairs d'Apollon. Il en a de doux, clairs et caressants, comme dans ses *Fileuses*, et il en a de vigoureux, comme dans son tableau des *Buveurs*, qu'on pourrait appeler la symphonie héroïque du gris.

La route où Lazarillo courait de toutes ses forces dans la boue profonde était celle qui conduit de Salamanque à Tolède, et le village où il avait réussi à « tenir sa vengeance » était situé dans les environs d'Escalona, ville dont une tradition attribue la fondation aux juifs d'Ascalon, réfugiés en Espagne sous la conduite de Nabuchodonosor. Il prétend qu'il arriva avant la tombée de la nuit à Torrijos, à une dizaine de lieues d'Escalona. Le jour suivant, ne se trouvant pas encore en sûreté à Torrijos, Lazarillo

reprit sa course, croyant sentir l'aveugle sur ses talons; mais ce n'était pas l'aveugle qui courait après lui à grandes enjambées, c'était la Faim.

Elle l'atteignit au village de Maqueda, déguisée en prêtre. Lazarillo tendait la main. Le prêtre lui demanda s'il savait servir la messe. « Je lui dis que oui, comme c'était la vérité, car, tout en me maltraitant, le maudit aveugle m'avait appris mille bonnes choses, et celle-là était du nombre. » Le prêtre le prit à son service, et il vit qu'il avait « échappé au tonnerre pour tomber dans l'éclair ». L'aveugle lui donnait tous les jours quelques croûtes de pain; le prêtre le réduisait à un oignon pour quatre jours. L'aveugle ne voyait pas les doigts de Lazarillo, ni la demi-blanque attrapée par-ci par-là; le prêtre avait la vue perçante et suivait son enfant de chœur pas à pas pendant la quête à l'église. « Ses yeux, dont l'un était fixé sur les gens, l'autre sur mes mains, lui dansaient dans le crâne comme du vif-argent. » L'aveugle fermait sa besace avec un anneau de fer et un cadenas, mais on pouvait découdre le fond; le prêtre serrait le pain de l'offrande dans un grand coffre en bois, dont la clé ne le quittait pas. Avec l'aveugle, on mourait à moitié; avec le prêtre, on mourait tout à fait. Lazarillo aurait voulu s'enfuir; déjà ses jambes ne le portaient plus.

Ses yeux eux-mêmes ne pouvaient se régaler à défaut de son ventre. « Dans toute la maison, il n'y avait chose à manger, comme il y en a communément dans d'autres : quelque morceau de salé pendu dans la cheminée, quelque fromage posé sur une

planche ou dans l'armoire, quelque corbeille avec des croûtes de pain ramassées sur la table; quoique je ne dusse pas en profiter, il me semble que la seule vue de ces choses m'eût réconforté. » Le pauvre Lazarillo aurait expiré, si la mort d'un des paroissiens de son maître n'était venue de temps à autre lui rendre un peu de force. Le clergé était invité au festin d'enterrement, et Lazarillo se reproche encore la convoitise avec laquelle il attendait la mort du pécheur : « Dieu me le pardonne! dit-il, car jamais je n'ai été ennemi de la nature humaine, sauf alors, et c'était parce que nous nous régalions aux enterrements et que j'y mangeais mon saoul. Je souhaitais que chaque jour tuât son homme et je le demandais même à Dieu. Et quand nous donnions le sacrement aux malades, spécialement l'extrême-onction, au moment où le prêtre ordonne aux assistants de prier, je n'étais certes pas le dernier à le faire; je priais le Seigneur de tout mon cœur et de toute mon âme, non pas de faire du malade selon sa volonté, comme on a coutume de dire, mais de l'emporter de ce monde. Quand ils en réchappaient — Dieu me le pardonne, — je les donnais mille fois au diable; au contraire, celui qui mourait emportait autant de bénédictions. Pendant environ six mois que je restai là, il ne mourut que vingt personnes, et je crois fermement que c'est moi qui les tuai, ou, pour mieux dire, qu'elles moururent à ma requête, parce que le Seigneur, voyant ma mort terrible et continue, prit plaisir à les tuer pour me donner la vie. »

Trois ou quatre dîners par mois sont juste assez

pour raviver la sensation de la faim. Lazarillo, efflanqué, exténué, n'en pouvant plus, résolut d'obtenir coûte que coûte un peu de ce pain que le peuple espagnol, d'un mot qui dit tout, appelait « la face de Dieu », et que les pauvres gens serraient comme le trésor des trésors, l'objet rare et précieux par excellence. Il se procura une fausse clé du grand coffre et vola un pain. Le prêtre eut des soupçons et compta ce qui lui restait. Alors l'enfant affamé, mais craignant le châtiment, partagé entre la faim et la peur, voulut du moins adoucir sa peine par le spectacle de cette chose bénie, miraculeuse : un pain. « J'ouvris le coffre et, lorsque je vis le pain, je commençai à l'adorer, sans oser y toucher. Je les comptai pour voir si le misérable ne s'était pas par hasard trompé, et je trouvai le compte plus juste que je ne l'aurais voulu. Tout ce que je pus faire fut de leur donner mille baisers et de rogner un peu, le plus délicatement que je pus, le pain entamé, à l'endroit de l'entame. » Les jours suivants, il souffrit tellement, que l'idée de regarder seulement du pain devint une idée fixe : « Dès que j'étais seul, je ne faisais pas autre chose que d'ouvrir et de fermer le coffre pour y contempler cette face de Dieu ». Lorsqu'un enfant en est à adorer la huche comme une châsse et son contenu comme une relique, ne soyons pas surpris s'il ne voit pas d'idéal plus élevé qu'un état, quel qu'il soit du reste, où l'on dîne.

Si encore le prêtre l'avait plaint, s'il avait partagé avec lui le peu qu'il avait, Lazarillo se serait soumis au sort commun. Il aurait reconnu dans ce qui lui

arrivait le doigt de la Providence, comme le spadassin de Cervantes à qui la besogne manquait et qui disait avec une soumission édifiante : « La feuille d'arbre ne remue pas sans la volonté de Dieu, et nous ne pouvons obliger personne à se venger ». Mais ce prêtre était un homme dur et injuste. Il rongeait premièrement les os de ce peu qu'il avait et il les jetait ensuite à Lazarillo en disant : « Prends, mange, triomphe, car le monde est à toi; tu fais meilleure chère que le pape ».

« Ce Dieu qui secourt les affligés, poursuit Lazarillo, me voyant en telle détresse, me suggéra un petit remède. » Le vieux coffre avait des trous par où les rats auraient pu entrer s'il y avait eu des rats. Il n'y en avait pas, « car s'il était une maison dans le royaume qui dût en être exempte, c'était celle-là, les rats n'ayant pas coutume de demeurer où il n'y a rien à manger ». Il y en eut un désormais, et ce fut Lazarillo. Il grignotait les pains à la façon des rats, et en les imitant avec une telle perfection, que son maître y fut pris. Le prêtre, en se mettant à table, racla toute la partie qu'il croyait avoir été rongée. « Il me la donna en disant : « Mange ça, le rat est un « animal propre. »

Chaque jour, le prêtre bouchait les trous de la huche avec des morceaux de bois et des clous. Chaque nuit, Lazarillo refaisait les trous, après quoi il ouvrait le coffre et grignotait. « Nous travaillions tant l'un et l'autre, et avec une telle diligence, que c'est sûrement pour nous que fut inventé le proverbe : Quand une porte se ferme, une autre

s'ouvre. » Le prêtre, au désespoir, mit dans la huche une souricière garnie de croûtes de fromage données par des voisins. L'heureux Lazarillo se régalait des croûtes, et la souricière restait vide. Le village, informé du prodige, déclara d'une commune voix que les rats ne pouvaient être des rats. Une forte tête émit l'avis que ce devait être une couleuvre. Le prêtre errait la nuit comme un fantôme, un bâton à la main, pour surprendre la couleuvre, mais alors ce fut de jour, tandis qu'il était à l'église ou chez ses paroissiens, que les dégâts se commirent. Il en perdait l'esprit.

Enfin, une nuit, il entend un sifflement. Il saisit son gourdin, frappe un grand coup et casse la tête de Lazarillo. Le sifflement avait été produit par la fausse clé du bahut, que le petit scélérat cachait la nuit dans sa bouche, « car, dit-il, depuis que j'étais entré au service de l'aveugle, je l'avais si bien habituée à me servir de bourse, qu'il m'advint d'y abriter douze ou quinze maravédis, tous en demi-blanques, sans que cela m'empêchât de manger ; autrement, je n'aurais pas pu dissimuler une seule blanque au maudit aveugle, qui ne laissait pas une seule des pièces de mes habits, ou une seule couture, sans la tâter soigneusement ». Ses péchés voulurent que, cette nuit-là, la clé se fût placée entre ses dents, de façon qu'en respirant il sifflait.

Lazarillo fut trois jours sans connaissance et quinze avant de pouvoir se lever. « Le lendemain du jour où je me levai, le seigneur mon maître me prit par la main, et, m'ayant fait passer la porte et mis

dans la rue, il me dit : « Lazaro, dorénavant tu es à toi et non plus à moi ; cherche un maître et va avec Dieu, car je ne veux pas chez moi d'un serviteur si diligent. Il faut que tu aies été garçon d'aveugle. » Lazarillo se retrouva, pour la seconde fois, seul dans le vaste monde.

IV

Malgré tout ce qu'il avait souffert dans ce logis, il s'en éloignait avec une certaine tristesse. Il en était venu à douter qu'il y eût des maisons où les serviteurs mangeassent. « Je réfléchissais, et je me disais : j'ai eu deux maîtres. Le premier me faisait mourir de faim. Je l'ai quitté, et je suis tombé sur cet autre, qui m'a mis dans ma fosse.... Et si je tombe sur un autre encore pire? Il ne me restera qu'à mourir! » Il n'avait point si tort; néanmoins, en attendant qu'il eût un troisième maître, les choses allèrent assez bien. Il vécut d'aumônes mieux qu'il n'avait vécu en travaillant, et il n'était pas le seul dans ce cas, quelque singulier que cela puisse sembler. Dans ces vieux siècles où les âmes nous paraissent si dures, jusque dans cette Espagne dont la littérature n'est jamais traversée, sauf dans *Don Quichotte*, par un rayon de pitié, la main du pauvre s'ouvrait pour donner au très pauvre, rendant ainsi possible l'existence d'une population de mendiants et de vagabonds. La charité populaire contrecarrait les efforts des gouvernants pour enrayer le mal, tellement que l'on retrouve

dans les vieilles législations de plusieurs pays des édits contre les faiseurs d'aumônes. Une ancienne loi française, remise en vigueur à peu près du temps de Lazarillo, punissait d'une grosse amende quiconque donnait à un mendiant. En Angleterre, une ordonnance d'Édouard III, confirmée par son successeur, édictait la peine de l'emprisonnement contre toute personne qui, « sous couleur de pitié ou de faire la charité », donnerait quoi que ce fût à un mendiant valide. La grande bonne volonté qui rendait de telles lois nécessaires n'empêchait pourtant point que ce fût une énigme qu'une nuée de Lazarillos grands et petits, jeunes et vieux, mâles et femelles, pût subsister, même très mal, le long des routes de l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, notre petit polisson arriva sans trop de peine, « peu à peu, avec l'aide des bonnes gens », à la ville de Tolède. Quel est le *picaro* qui ne passait point par Tolède, « la couronne de l'Espagne, la lumière du monde? [1] » Qui d'entre eux ne connaissait le Zocodover, cette place dont le triangle biscornu, aux arcades noires et sales, nous paraît aujourd'hui si étroit et si misérable, et qui était alors le cœur de la ville, un cœur tumultueux où le sang affluait avec trop de violence? Lorsqu'ils apercevaient de loin l'orgueilleuse cité, dressant au sommet d'une roche colossale les tours et clochers de ses cent églises; lorsque leurs regards découvraient la courbe superbe du précipice qui enserre ce gigantesque piédestal et

1. Vers de Padilla.

au fond duquel court le Tage : ils recevaient une impression de puissance et de richesse qui ravivait l'espoir dans le cœur le plus abattu. Il ne semblait pas possible de mourir de faim à Tolède. L'un d'eux, Pindaro le soldat — encore un fils de famille, qui s'enfuit du collège en emportant son Cicéron, son Virgile et deux réaux, — Pindaro raconte son éblouissement en approchant de la porte de Visagra. Il dépeint Tolède telle qu'elle était alors, ceinte de fortes murailles, hérissée de palais et d'églises, entourée d'une campagne fertile semée « de riches sanctuaires, de couvents, d'ermitages et d'hôpitaux », si populeuse que, lorsqu'il y avait quelque chose à voir au Zocodover, on était porté par la foule dans les rues. Hélas! Tolède n'est plus aujourd'hui qu'un cadavre. Ses rues étroites et tortueuses sont vides. Une sorte de lèpre grimpe sur les hautes maisons inhabitées et closes. L'œil plonge, de l'autre côté du Tage, sur des collines stériles, couronnées par les ruines de l'ancien *castillo*. Ces collines rachètent leur nudité par la splendeur de leurs tons roses, or et bleuâtres. Elles forment sous le soleil une ceinture éblouissante à la grise Tolède, endormie tout là-haut sur son oreiller de granit.

Lazarillo avait ouï-dire à son aveugle que les Tolédains étaient gens durs et peu charitables. Il en fit promptement l'expérience. Tant qu'il fut malade, on lui donna. Dès qu'il fut guéri de sa blessure, tous lui répondaient : « Propre à rien, petit drôle, cherche, cherche un maître à servir ». — « Et où le trouver, ce maître? disais-je en moi-même, à moins que Dieu

ne m'en crée un tout exprès, comme il a créé le monde? » Dieu entendit Lazarillo. Il lui fit rencontrer un écuyer de belle tournure, bien vêtu, bien peigné, une bonne épée au côté, et marchant de ce pas cadencé qui donnait à l'homme de guerre d'alors une prestance incomparable. Personne n'a jamais su marcher comme ces gens-là. C'était le moment où le *chevalier* venait de se transformer en *cavalier*. Le lourd glaive était remplacé par l'épée. On allait à la guerre avec des nœuds de ruban à la jarretière et des chapeaux à plumes. On avait dix manières de draper le manteau : sur le nez et cachant le bas du visage; sur le bras, avec la main sur l'épée; sur l'épaule, le poing sur la hanche; autour de la poitrine, et retenu sur le cœur par la main gauche. Il faut voir ces gens-là dans Callot, se balançant sur les hanches avec une élégance exquise, le feutre à plumes rabattu sur les yeux, le nez au vent, les épaules effacées, le jarret tendu, les pieds en dehors, la pointe du soulier en bas. C'est le cavalier idéal, pimpant et glorieux.

On comprend, en les regardant, où les gueux de Callot ont appris à draper leurs haillons et à prendre des attitudes. On s'explique ces loques à l'air militaire, ces béquilles qui semblent marquer le pas, et ces grandes allures soldatesques. Les gueux ont gardé la marque des camps dont ils sont les épaves, où ils ont appris les façons des beaux cavaliers, où ils ont été eux-mêmes de beaux cavaliers. Les soldats espagnols étaient coquets entre tous. Ils se sentaient plus braves dans un accoutrement galant. « Ce sont les beaux

habits, disait l'un d'eux, les plumes, les couleurs vives qui animent le soldat et lui donnent forces et courage. » Quand l'excès de souffrances rendit la guerre impopulaire, les gens du peuple prirent en haine les brillants uniformes. « En Espagne, dit le même personnage, quand on nous voit ainsi accoutrés, on nous insulte. On voudrait nous voir vêtus en quémandeurs ou en étudiants vagabonds, habillés de deuil et en guenilles, enveloppés de haillons noirs. » Dans la pensée du soldat, c'était un contresens, presque une profanation, que d'associer un costume triste et sans éclat aux idées de bataille et de gloire. Les habitudes de crânerie prises à l'armée se retrouvaient dans la façon pittoresque dont les vétérans tombés dans la misère portaient leurs guenilles. Il est impossible de ne pas les admirer, ne serait-ce que pour les sentiments auxquels ils devaient d'avoir gardé leur tournure martiale. A la différence des gueux ordinaires, ils n'avaient pas péché au début par veûlerie, mais par exubérance d'énergie. Leur physionomie s'en ressentait. Les camarades de Guzman et de Pindaro avaient souvent des mines de sacripants; ils avaient bien rarement les mines basses des vagabonds vulgaires.

L'écuyer de Lazarillo était destiné à devenir un de ces vagabonds pittoresques. Pour l'instant, il était encore assez bien vêtu pour paraître un maître désirable. « Nous nous regardâmes l'un l'autre, raconte Lazarillo, et il me dit :

« Petit, tu cherches un maître?

« — Oui, monsieur, répondis-je.

« — Eh bien! viens avec moi. Dieu t'a fait une « grâce en te mettant sur mon chemin; tu as dû dire « aujourd'hui quelque bonne oraison. »

« Je le suivis, remerciant Dieu de ce que je venais d'entendre, et aussi parce que je reconnus, à son maintien, que ce maître était celui dont j'avais besoin. »

Il n'était pas encore huit heures du matin quand il rencontra ce troisième maître. L'écuyer continua sa promenade, de son pas allongé et fier. Lazarillo trottait sur ses talons. Ils traversèrent une grande partie de la ville et vinrent passer au marché, mais ils n'achetèrent rien. « Probablement, se dit l'enfant, il n'a rien vu qui lui plaise et il veut que nous achetions ailleurs. » Ils se renfoncèrent dans les rues, montèrent et descendirent, tournèrent et retournèrent, et cela dura jusqu'à onze heures. Ils entrèrent dans la cathédrale, écoutèrent les offices et virent le monde se retirer. Ils sortirent, reprirent une rue et pressèrent le pas. « J'étais le plus joyeux du monde de ce que nous ne nous étions pas occupés de chercher notre nourriture », raconte Lazarillo, qui en concluait qu'il trouverait le dîner servi. Enfin, comme une heure sonnait, ils entrèrent dans une maison décente. L'écuyer ôta son manteau, le secoua et le plia avec l'aide de Lazarillo, souffla sur le banc de pierre du vestibule, y posa le manteau et s'assit à côté. Il interrogea Lazarillo, qui « le satisfit du mieux qu'il sut mentir », très pressé d'en finir et d'aller dîner. Les questions épuisées, il se fit un silence. Lazarillo commençait à être inquiet. « Il était déjà

près de deux heures et je ne lui voyais pas plus d'envie de manger qu'à un mort. De plus, je considérais qu'il tenait sa porte fermée à clé, qu'on n'entendait âme vivante marcher dans la maison, ni en haut ni en bas, et que je n'y avais vu que des murs, sans une chaise, ni dressoir, ni banc, ni table, ni même un coffre comme celui d'autrefois; enfin cette maison paraissait enchantée. »

L'écuyer rompit le silence pour dire qu'ayant déjeuné le matin il ne dînerait pas, et qu'il faudrait attendre le souper. Lazarillo, renfonçant ses larmes, s'assit dans un coin et tira de son sein quelques bribes de pain reçues la veille en aumône. Son maître lui prit le plus gros morceau et n'en fit qu'une bouchée. La nuit venue, l'écuyer dit : « Lazaro, il est déjà tard, et il y a loin d'ici la place, sans compter qu'il y a dans cette ville beaucoup de voleurs qui volent les manteaux quand il fait nuit. Passons cette nuit comme nous pourrons et, demain, Dieu nous fera miséricorde.... Nous nous arrangerons autrement. »

Le matin venu, l'écuyer fit sa toilette, s'habilla avec soin, pendit un gros chapelet à sa ceinture et sortit d'un air conquérant, « le pas mesuré, le corps droit, balançant le buste et la tête avec grâce, ramenant le bout de sa cape tantôt sur l'épaule, tantôt sur le bras, le poing droit sur la hanche ». Il monta la rue « d'un si bel air et si gentil maintien, que qui ne l'eût pas connu l'eût pris pour un très proche parent du comte Alarcos » ; et ce fut le déjeuner. Il sortit de la ville et descendit vers le Tage, dans un jardin peuplé de belles filles peu farouches : « Mon maître était au

milieu d'elles, nouveau Macias [1], leur disant plus de douceurs que n'en a écrites Ovide » ; et ce fut le dîner. Alors Lazarillo, éperdu de faim, s'échappa pour aller mendier. Il rapporta au logis du pain, un morceau de pied de bœuf et quelque peu de tripes cuites, qu'il étala sur le banc de pierre. « Mange, pauvret, lui disait son maître. Moi, je t'ai attendu, et, ne te voyant pas venir, j'ai dîné. » — « Je me mis à souper et à mordre mes tripes et mon pain, tandis que je regardais à la dérobée mon malheureux maître, qui ne pouvait détacher ses yeux de mes basques, dont je m'étais fait une assiette. Dieu veuille avoir de moi autant de compassion que j'en ressentis alors pour mon maître, car j'avais éprouvé ce qu'il éprouvait, et je l'avais enduré bien des fois, et je l'endurais encore ! » Le bon petit cœur de Lazarillo n'y put tenir. Quelques minutes plus tard, maître et valet étaient assis côte à côte, dévorant de compagnie tripes et pied de bœuf. L'écuyer sauva l'honneur en protestant que c'était pure gourmandise de sa part et qu'il n'avait point du tout d'appétit, ayant déjà dîné.

Après deux maîtres qui ne lui donnaient rien à manger, Lazarillo en eut ainsi un troisième qu'il était obligé de nourrir. Il s'attacha pourtant à lui de toute son âme, car il voyait bien que c'était pauvreté, non avarice ni dureté, et il mendiait avec zèle pour lui rapporter de quoi dîner. Il admirait sa patience. Qui donc, se disait-il en le regardant passer, magni-

1. Macias, surnommé *l'Énamouré*, poète portugais du XV[e] siècle, qui fut assassiné par un mari outragé.

fique et hautain, qui donc, rencontrant mon maître, ne croirait pas, à son air content de soi, qu'il a bien dîné hier soir et bien déjeuné ce matin? « Qui ne serait trompé par ce beau port, cette bonne cape et ce bon sayon? Oh! Seigneur, combien y en a-t-il de par le monde qui, pour cette malédiction qu'ils nomment honneur, souffrent ce qu'ils ne souffriraient pas pour Vous. » Lazarillo se creusait en vain la cervelle pour concevoir, lui *picaro*, un état d'esprit où on se laisse mourir de faim par bienséance et plutôt que d'abaisser son orgueil. Il s'étonnait en lui-même de ce que pouvait sur beaucoup d'hommes le mot « honneur », qui lui semblait si vide. Il considérait le grand nombre des gens qui pensaient comme son maître, et leur entêtement le confondait : « Il semble, dit-il, que ce soit entre eux une règle établie et observée, qu'encore qu'ils n'aient pas un *cornado* [1] vaillant, leur bonnet reste planté à sa place ». Mais, tout en jugeant leur conduite absurde, il s'inclinait devant leur supériorité morale. Il sentait obscurément que c'était une autre race d'hommes, parlant un langage inintelligible pour lui, et certainement insensé, mais plus beau que le sien. Il était content de tendre la main pour écouter ensuite son maître lui raconter, en partageant leurs croûtes de pain, qu'il avait quitté son petit bien de la Vieille-Castille pour ne pas saluer un gentilhomme plus riche que lui; qu'il n'avait pas manqué d'offres de situations, mais qu'il ne voulait

1. Le *cornado* valait la deux cent quatrième partie d'un réal, lequel valait 26 de nos centimes.

servir qu'un grand seigneur; qu'un gentilhomme sacrifie tout au point d'honneur; et autres choses également dépourvues de sens pour un Lazarillo. L'enfant ouvrait de grands yeux, et, au fond, c'était lui qui avait raison de ne pas comprendre. Le point d'honneur et les couvents furent deux des fléaux de l'Espagne au XVIe siècle, et hâtèrent sa ruine. Les couvents absorbaient une grande partie de la jeunesse. Le point d'honneur faisait une foule d'inutiles parmi ce qui restait dans le monde.

Le *Cid* de Corneille nous donne quelque idée de ce poétique et farouche point d'honneur espagnol, qui ne se définit point, et pour lequel l'écuyer de Lazarillo serait mort de faim, la moustache bien frisée et le poing sur la hanche. Le théâtre de Calderon nous fait pénétrer plus avant dans ses cruelles sublimités. On reste indécis entre l'horreur et l'admiration devant les sentiments surhumains et sauvages des drames dont le point d'honneur est le vrai héros, par exemple *le Médecin de son honneur* ou *à Outrage secret, vengeance secrète*. Ni Corneille ni Calderon n'ont pourtant forcé la réalité. Trente-sept ans avant *le Cid*, un héros picaresque qu'un recruteur refusait à cause de sa grande jeunesse, s'écrie avec le feu de Rodrigue et presque dans les mêmes termes : « Si l'âge est petit, grande est la valeur. C'est le cœur qui commande, et le bras saura régir l'épée, car en lui coule un sang capable de suppléer à bien des choses. » Le blanc-bec qui parle ainsi avant d'avoir barbe au menton est destiné, par droit de naissance, à devenir l'un de ces hommes chatouilleux dont l'écuyer

Marcos [1] rencontra un si joli échantillon dans les rues de Séville. Marcos était tout jeune. Il heurta par mégarde un passant et s'excusa, disant qu'il ne l'avait pas fait exprès « Si vous l'aviez fait exprès, repartit l'autre d'un grand sérieux, ne seriez-vous pas déjà dans votre linceul? » Burlesque et grandiose, tel était leur point d'honneur, l'un des produits les plus nationaux parmi tant de sentiments à panache qui pullulaient dans la vieille Espagne et en faisaient une terre romantique entre toutes.

Pour le point d'honneur, le soldat était deux fois Espagnol. Il se savait un personnage. Sa « place » de soldat était sa propriété, dont il ne pouvait être dépouillé que par un jugement. Il avait un valet. Il était tellement considéré, que nombre d'anciens officiers et de jeunes gentilshommes entraient dans le rang. Cervantes et Lope de Vega firent tous deux la guerre en simples soldats dans les armées de Philippe II. Charles-Quint s'était fait inscrire dans la compagnie d'un de ses capitaines. Dire du métier des armes que sa gloire surpassait toutes les autres gloires n'est pas encore assez. C'était la seule vraie gloire, la gloire même. Le moyen que ces gens-là, en rentrant au foyer, apprissent à courber l'échine et à manier un outil? Ils soufflaient autour d'eux leur mépris pour les métiers serviles et trouvaient des cœurs convertis d'avance. On ne doit pas oublier que l'esclavage existait encore en Espagne, et tous les pays à esclaves ont le mépris du travail manuel. L'écuyer de Laza-

1. *Marcos de Obregon.*

rillo ne l'avait ni plus ni moins que tout ce qui se sentait dans les veines du sang d'hidalgo. Il était de son pays et de sa race, rien de plus. Parmi ces fous d'honneur, beaucoup étaient destinés, avec l'âge et l'excès de la souffrance, à rouler de degré en degré, mais cela valait encore mieux que de commencer tout de suite par le bas, comme Lazarillo. Celui-ci en avait l'instinct, et il aimait et respectait profondément son maître, tout en le trouvant déraisonnable.

Leur tranquillité ne fut pas de longue durée. Tolède se mit à fouetter et chasser les mendiants étrangers à la ville, de sorte que Lazarillo n'osa plus tendre la main. La faim rentra en reine dans la maison, et l'écuyer la brava de nouveau d'un front impassible. Il est vraiment très beau, dans son entêtement ridicule et héroïque, ce noblaillon qui, parce qu'il a l'honneur d'être Castillan, subit des tortures plutôt que de déroger. Lorsqu'on réfléchit qu'il résumait alors en lui les idées, la conduite et le sort de toute une partie d'une grande et noble nation, le drame muet qui se jouait dans cette petite maison devient épique. L'écuyer assis sur son banc de pierre, et attendant, grandit démesurément devant nos yeux. Qu'attendait-il? Rien, sinon que Dieu et le roi d'Espagne, voyant en quel état était réduite leur noblesse castillane, prissent des mesures pour faire cesser cette honte et injustice. On s'incline, comme Lazarillo, devant une telle foi. Il y a une grandeur qui impose, quoi qu'on en ait, dans un idéal aristocratique qui refuse résolument de tenir aucun compte de la réalité, dans des hommes qui meurent de la

réalité sans lutte ni résistance, en la niant. Le pauvre écuyer de Tolède, non moins fou que don Quichotte, était aussi non moins sublime. Nous saluons dans l'un comme dans l'autre la majesté de l'imagination et de la volonté humaine.

Le récit de son dernier et grand jeûne est sobre et puissant. Point de grands mots, aucun détail, et pourtant on les voit, on est avec eux, on meurt de faim avec eux. « Qui l'aurait pu voir, raconte Lazarillo, aurait vu la disette de notre maison, la tristesse et le silence de ses habitants, tellement qu'il nous arriva de rester deux ou trois jours sans manger une bouchée ni prononcer une parole. » Lazarillo fut sauvé par des voisines, de pauvres fileuses avec qui il s'était lié, et qui lui donnèrent de quoi ne pas trépasser. Il s'en fallut de peu, « et cependant, poursuit Lazarillo, je n'avais pas tant de pitié de moi que de mon malheureux maître, qui, en huit jours, ne mangea pas une seule bouchée; du moins, à la maison, nous demeurâmes sans manger; je ne sais pas où il allait et ce qu'il mangeait. Vous l'auriez vu néanmoins, sur le midi, descendre la rue, le corps raidi, plus long qu'un lévrier de bonne race, et, pour soutenir cette malédiction qu'ils nomment honneur, prendre un brin de la paille dont il n'y avait déjà pas trop dans la maison, et sortir sur le pas de la porte en se curant les dents, où il n'y avait rien. » Il n'y avait plus qu'à expirer ou à céder. L'auteur nous a épargné le spectacle également répugnant d'une agonie physique ou d'une agonie morale. Il aurait été trop triste, en vérité, d'assister aux contorsions de cette grande figure ou à la con-

sommation de sa déchéance. Il fallait que la fière silhouette de l'écuyer de Tolède demeurât intacte dans notre mémoire, la taille bien cambrée, le jarret impertinent et le bonnet sur l'oreille. Il ne fallait même pas qu'elle quittât la scène d'un pas alangui par la faiblesse. L'auteur a ménagé sa sortie en grand artiste.

L'écuyer rentra un jour au logis l'air satisfait et souriant. Par une aventure que nous ignorerons toujours, il lui était tombé aux mains un réal, soit 0 fr. 26. Tous les trésors de Venise ne lui eussent pas donné un air plus arrogant. « Prends, Lazaro, dit-il; va sur la place et achète pain, vin et viande.... Va et reviens vite, et dînons aujourd'hui comme des comtes. » C'est avec le rayon de joie répandu sur son honnête visage par ce dîner inattendu que le bon écuyer nous fait ses adieux. Tandis qu'animé par la digestion, il essayait de faire comprendre à Lazarillo les multiples exigences de l'honneur, « en quoi consiste aujourd'hui tout le capital des gens de bien », ils furent interrompus par l'entrée d'un homme et d'une vieille femme. L'homme réclamait le loyer de la maison, la femme celui du lit. « Mon maître leur donna fort bonne réponse, disant qu'il allait aller à la place changer une pièce et qu'ils revinssent le soir; mais son départ fut sans retour. » On ne le revit jamais. Lazarillo le regretta. Avec lui finirent les seules leçons qu'il eut jamais sur le point d'honneur, trop tôt pour qu'il eût pu en profiter. Au contraire, plus il acquit d'expérience, plus il demeura convaincu que le commencement et la fin de la sagesse consistent à manger à sa faim et à laisser dire.

V

Le sort le fit entrer au service d'un moine qui parcourait les campagnes en vendant des indulgences. Ce moine était un impudent coquin, comme il y en avait beaucoup avant la réforme des ordres religieux et des couvents, et l'on conçoit que l'inquisition se soit hâtée de le faire disparaître des éditions de *Lazarillo de Tormes* imprimées en Espagne. Tous les moyens étaient bons à ce père pour faire aller son commerce. Il ne reculait même pas devant les faux miracles pour échauffer le zèle des fidèles, et Lazarillo consacre un chapitre au récit d'une de ces comédies. C'est la portion du livre la moins originale. Les désordres du clergé catholique, vers l'époque de la Réforme, ont été souvent exploités, et le type du moine débraillé a été vu tant de fois qu'on en est un peu las. Retenons seulement ce trait, qu'il s'efforçait de gagner les curés de villages par des présents, afin qu'ils recommandassent sa marchandise : « Une laitue murcienne, si c'était la saison, une couple de limons ou d'oranges, une alberge, une couple de pêches dures, ou à chacun une poire bergamote ». En supposant à tous les curés de campagne de l'Espagne une conscience molle, encore fallait-il que leur pauvreté fût piteuse pour être achetés par une poire bergamote, une seule, ou par une laitue. Devant de tels abîmes de misère, on ne peut pas être sévère.

Lazarillo quitta son moine, et il passe légèrement sur les années qui suivirent, jusqu'au moment où il atteignit l'âge d'homme. La fortune ne l'avait pas gâté quant aux biens temporels. Il était arrivé, à force d'industrie et au prix de grandes fatigues, à dîner tous les jours, mais il portait encore une souquenille et cherchait toujours « le genre de vie qu'il élirait afin de trouver le repos et gagner quelque chose pour sa vieillesse ». Je n'oserais affirmer qu'il fût riche, d'autre part, en biens spirituels. En morale, il pensait, avec le chien de Cervantes [1], que la forme importe plus que le fond : « Si tu dois être méchant, tâche de ne pas le paraître en tout ce que tu pourras ». Celui qui sait garder les apparences se rend service à lui-même sans nuire à autrui; « en effet, la feinte sainteté ne fait de mal à personne, si ce n'est à celui qui la simule ». C'est pourquoi le second bien auquel doit aspirer un gueux — le premier étant de manger à sa faim — est de se procurer « un habit d'honnête homme ». Quant à mettre dans cet habit un véritable honnête homme, c'est affaire à Dieu d'y pourvoir, lui qui nous a créés et nous conduit par la main. Le fatalisme oriental s'était appesanti sur l'Espagne pendant le long séjour des Maures, et les romans picaresques en sont imprégnés [2] sous leurs dehors fantaisistes. On n'y parle que par heur et malheur, astre et désastre; tout y est dû au sort, au destin, aux décrets d'en haut, rien

1. *Dialogue des chiens.*
2. Voir M. Morel-Fatio.

n'y est dû au caractère ou à la volonté du héros. Un demi-siècle avant l'apparition de *Lazarillo de Tormes*, dans un livre qui peint aussi les bas-fonds populaires [1], la vieille Célestine répond déjà à quelqu'un qui lui reproche sa fange : « Je suis une vieille comme Dieu l'a voulu ».

Ils sont « comme Dieu l'a voulu », et Dieu ne les a pas voulus bons. « Comme faire le mal vient de notre fonds naturel, dit l'un d'eux, on apprend sans peine à mal faire. » Or le monde est ainsi arrangé, que le pauvre ne saurait se passer de la science de mal faire : « La vie des hommes, si nous l'examinons bien, est une bataille, depuis le premier âge jusqu'à celui où les cheveux deviennent blancs ». Bataille où les chances sont très inégales, car le riche et le grand s'y présentent armés de toutes pièces, tandis que le pauvre y entre nu. Leur fatalisme ne les empêche pas de remarquer cette inégalité, et, s'il y a une idée dont tous les *picaros* soient bien pénétrés, c'est que « les hommes bas » ont un mérite infini à s'élever, et qu'il est au contraire ignominieux « à ceux qui sont élevés de se laisser choir ». Les petits et les pauvres se sentent isolés, et ils le sont réellement, par la force des circonstances historiques. L'Espagne ne pouvait pas suivre l'impulsion générale et se métamorphoser en État moderne, les grandesses devenir de simples habitants du royaume, les villes perdre leur pouvoir légal, sans que tous les Espagnols s'en ressentissent d'une manière quel-

1. *La Celestina.*

conque. L'un des premiers effets de ces transformations profondes des États est toujours de rendre hors d'usage l'ancien groupement des classes, qui ne répond plus aux besoins et aux devoirs nouveaux. Il faut le remplacer, et cela ne se fait point sans une période de désarroi. Les anciens points d'appui ont disparu, et on ne trouve pas encore les nouveaux. Les signes de ce malaise sont visibles dans l'Espagne du XVI[e] siècle. Les Cortès (1560) reprochaient aux seigneurs « de ne plus garder et entretenir dans leur maison les parents pauvres et honorables ». Les hidalgos leur reprochaient de ne plus avoir les petits corps d'armée à leur solde, où le gentilhomme pauvre trouvait autrefois une situation convenable à sa naissance. Le peuple leur reprochait d'avoir oublié les anciennes relations patriarcales entre maître et serviteur. « Les seigneurs de ce temps, dit un vieil écrivain, s'aiment plus eux-mêmes que leurs serviteurs.... Ceux qui leur appartiennent doivent agir de même avec eux. » Quand le grand se juge délié du devoir de protection, le petit se juge délié du devoir de dévoûment et fidélité.

Le petit s'estime aussi délié du devoir de respect. Dans *la Célestine*, Sempronio dit au seigneur Calixte, son maître : « Il est des gens qui prétendent que la noblesse est une gloire qui provient du mérite et de l'ancienneté des ancêtres; je dis, moi, que la lumière d'autrui ne vous éclaire pas, si vous ne vous éclairez vous-même. Ainsi donc, ne soyez pas vain autant de la gloire de votre père, quelque haute qu'elle ait

été, que de celle que vous aurez acquise. » Dans la bouche d'un valet du xve siècle, le langage est hardi et curieux.

Le peuple voyait bien que ses anciens protecteurs : ville, évêque ou seigneur, avaient été remplacés par un protecteur unique, le roi. Le roi était désormais la seule fontaine d'où coulaient grâces et places. Avoir une charge du roi, la plus humble, était à présent le rêve universel, « car ceux-là seuls réussissent, disait Lazarillo, qui en ont une ». On commençait à la briguer dès qu'on avait « l'habit d'honnête homme » sur le dos, sachant bien que, dans les fonctions publiques moins que partout ailleurs, on s'aviserait de regarder ce qu'il y avait sous l'habit. Entre gens du roi, il aurait été mal vu d'éplucher un collègue de trop près. On en usait plus discrètement, et ce n'était pas sans motif que le peuple leur appliquait le vieux proverbe : « Fais-moi la barbe et je te ferai le toupet ». Lazarillo eut donc raison de considérer comme un des plus importants et heureux de sa vie le jour où il acheta à la friperie « un vieux pourpoint de futaine, un sayon râpé, à manches passementées et à pochette, une cape qui avait été frisée et une vieille épée de Cuellar ». Il eut à peine revêtu la défroque du fripier, qu'il se sentit tout autre, exactement comme il s'était senti tout autre, quelque douze ans auparavant, en passant le pont de Salamanque avec l'aveugle et en recueillant sur les lèvres du vieillard les premières gouttes du miel de la sagesse. Il avait compris ce jour-là qu'il entrait dans le combat de l'existence, où les coups sont

rudes, les blessures douloureuses, et dont beaucoup sortent vaincus en s'écriant, comme le personnage de Fernando de Rojas : « O monde! monde! des hommes ont tenté de décrire tes qualités, ils ont dit de toi des choses qu'ils ne savaient que par ouï-dire; moi, je puis parler par triste expérience.... Tu nous leurres, monde faux, par l'attrait de tes plaisirs; au moment où l'ivresse s'empare de nos sens, tu nous découvres l'hameçon, et nous ne pouvons le fuir, car déjà il s'est emparé de nos volontés.... *Je me plains du monde parce qu'il m'a créé* [1]. » Nous connaissons ce dernier cri; l'Allemagne nous l'a enseigné, et il est devenu le cri de notre génération. Les lignes qui le précèdent proclament déjà, trois siècles et demi avant Schopenhauer, que l'amour est un piège tendu par la nature pour perpétuer un monde malheureux.

Lazarillo avait compris tout cela, mais il avait compris aussi que la victoire aime les courageux et la belle humeur, non les déserteurs et les vains gémissements. Il s'était battu bravement, le pauvre petit abandonné, avec le chaud et le froid, avec la fatigue, avec les hommes, avec la faim, pire que les hommes et que tout le reste. Il était tout meurtri et bien maigre. Sa conscience avait été si rudement tiraillée, qu'elle avait reçu maint accroc irréparable. Mais il avait des manches passementées et une épée, et il était joyeux, car, pour un petit va-nu-pieds suspect, c'était avoir plus d'à moitié vaincu la destinée,

1. *La Celestina.*

et il comprenait encore cela. Il comprenait tout; nous avons dit qu'il était très intelligent.

Il sortit ambitieux de chez le fripier. Il ne rêvait pas de rentrer dans les rangs des honnêtes gens : Lazarillo n'a jamais été un utopiste. Il se contentait de rêver de la vie régulière, de se proposer pour modèles les gens qui sont dans leurs meubles, soupent à heure fixe et prennent du ventre sur leurs vieux jours. C'était déjà beaucoup; c'était déjà trop pour la vraisemblance. Lazarillo avait joui trop longtemps de la « glorieuse liberté » de la bohème, aux séductions inoubliables, pour être capable d'entrer de son plein gré dans l'ennuyeuse peau d'un homme correct. Il s'est douté que nous aurions de la peine à l'en croire, car il nous présente sa conversion comme un coup d'en haut : « Dieu daigna m'éclairer et m'acheminer à une vocation avantageuse ». Du moment que le ciel s'en mêle, il n'y a plus rien d'impossible. Lazarillo converti obtint par ses intrigues l'objet de ses ardents désirs. Il eut une charge du roi : il fut crieur public.

Il vit alors combien la considération du monde est chose utile et précieuse. A peine fut-il un fonctionnaire, qu'on le rechercha. M. l'archiprêtre de San-Salvador, dont il criait les vins, lui fit des ouvertures pour le marier avec sa servante, excellente ménagère, très calomniée de par la ville. Les amis de Lazarillo lui rapportèrent les propos les plus fâcheux sur cette bonne fille, et il les crut, parce qu'il vit bien que c'était vrai. D'autre part, M. l'archiprêtre l'encourageait à épouser, et il le crut, parce qu'il vit bien

qu'il avait raison. « Qui écoute les mauvaises langues ne fera jamais fortune, enseignait le bonhomme. Ne t'occupe point de ce qu'on peut dire, mais de ce qui te touche, à savoir de ton profit. » Lazarillo se maria. M. l'archiprêtre s'intéressa au jeune ménage, n'oublia jamais de garnir sa huche et son garde-manger, et Lazarillo fut récompensé d'avoir eu l'esprit de conduite, qui défend d'être fier hors de propos. « Sans les biens temporels, disait la sagesse du peuple picaresque, il n'est permis à personne d'être heureux dans cette vie. » La même sagesse enseignait que « connaître le temps et saisir l'occasion, c'est ce qui fait prospérer les hommes ». Lazarillo avait connu le temps et saisi l'occasion, et il prospérait. Il savait d'ailleurs qu'il faut être déraisonnable pour attacher de l'importance aux actes des femmes, ces animaux à « petite cervelle », qui « font des choses qu'on ne peut comprendre, qui n'ont ni mode, ni raison, ni intention ». Avec elles, le seul bon parti est de se bien persuader que « toujours l'imagination rend les choses ce qu'on veut qu'elles soient ». Lazarillo voulut que les discours « des méchantes langues, qui ne chôment jamais », fussent oiseux, et ils le furent pour lui. Il mangea son potage avec sérénité, sans se demander qui lui avait rempli son assiette.

L'ironie est un des traits de la littérature picaresque. Dans la dernière partie de *Lazarillo de Tormes*, elle est pénible à force d'âpreté. Jamais on n'a constaté avec une indifférence plus railleuse la pourriture d'une âme. Jamais on n'a contemplé les lâchetés et les misères de l'humanité avec un dilettantisme

plus cruel. L'indulgence de l'auteur a sa source dans le mépris, non dans la pitié. L'Espagne était dure, et ses écrivains lui ressemblaient. Le génie national était dur, dur était le climat, dures la vie et les mœurs, et les circonstances n'inclinaient pas le pays vers la douceur. Elles travaillèrent au contraire, pendant toute la seconde moitié du siècle, à développer l'âpreté générale : par la misère croissante, par la persécution religieuse, par les tracasseries irritantes de l'administration, par la brusque réaction contre l'esprit chevaleresque attisé par Charles-Quint.

Chacun connaît le Philippe II de la tradition, sombre traître de mélodrame qui empoisonne son fils, envoie ses favoris à la torture et se complaît aux auto-dafés. Selon des travaux récents, il y aurait peut-être lieu de ramener cette figure revêche à des proportions moins grandioses. Il n'existe aucune preuve que don Carlos soit mort de mort violente, et Philippe II n'a peut-être pas eu la gloire d'être un monstre. Il en devient encore plus ennuyeux, et cet éternel paperassier, qui n'est même plus un grand scélérat, produit l'effet d'un éteignoir posé sur la flamme brillante du règne précédent.

Il était blondasse et blafard, silencieux et impassible. Ceux qui l'approchaient se sentaient glacés par l'immobilité de cette figure fermée. Rien du héros ni du paladin. Son père lui avait fait donner dans sa jeunesse des leçons de chevalerie; on aurait trouvé difficilement un plus mauvais élève. Au tournoi d'Augsbourg, lors de son premier voyage

en Allemagne et en Flandre, « le prince d'Espagne fit pirement que tous, sans pouvoir jamais rompre une lance »[1]. Il renonça bien vite à la chevalerie et s'enferma avec son encrier. Ce n'est pas lui qu'on aurait surpris faisant le chevau-léger à l'avant-garde! Pendant que son armée se battait à Saint-Quentin, il écrivait des lettres. Charles-Quint fut hors de lui en apprenant que son fils n'était pas à l'action. Après la prise de la ville, il quitta Saint-Quentin confirmé dans l'opinion, alors nouvelle, qu'un roi doit faire faire la guerre en restant chez soi; que son père était « un homme bien étrange d'y trouver tant de plaisir »; que le temps des paladins était passé et l'heure venue pour les souverains de remplacer l'épée par la plume. Son père l'étonnait autant que lui-même étonnait son père. Ils ne pouvaient pas se comprendre, l'un regardant en arrière et s'amusant à jouer les preux, les Richard Cœur de lion; l'autre devinant et devançant le type moderne de l'homme d'État bureaucrate.

Après les guerres, il supprima le plus qu'il put les voyages, puis les chasses, puis les promenades. On l'aperçut encore, de loin en loin, sur une terrasse du palais de Madrid, puis cela aussi fut supprimé. On ne le vit plus, sauf lorsqu'il passait en voiture pour aller à l'Escurial, le nez dans ses papiers. Il ne sortit plus de son cabinet, toujours écrivant, compulsant, annotant, lisant tout : lettres,

1. Lettre de Marillac, ambassadeur de France, au connétable duc de Montmorency (3 février 1551).

mémoires, statistiques, rapports, suppliques, et se rappelant tout; donnant lui-même ordre à tout; réglant et réglementant tout : les mouvements de ses flottes et le prix du blé, la lutte contre le protestantisme et les purgations de ses enfants, les tortures à infliger et le moment où il mettrait son habit neuf. Il écrivait le jour, il écrivait la nuit. On l'attendait pour une fête : il écrivait. La reine l'attendait : il écrivait. La nouvelle d'un désastre arrivait : il écrivait, il écrivait. Depuis que la bureaucratie a été inventée, on ne vit jamais vocation aussi déterminée. Il était appliqué, laborieux, patient, infatigable, mauvais bureaucrate du reste : il était toujours en retard; un ordre urgent arrivait au bout d'un an.

Nous n'avons pas à parler de sa politique extérieure. Il suffira de rappeler qu'elle a été l'objet de jugements très divers, qui ont fait ranger Philippe II tantôt parmi les grands rois, tantôt parmi les princes médiocres. Nous ne nous occupons que de l'état intérieur de l'Espagne, et il est hors de doute que la politique méticuleuse du souverain ne rendait pas l'existence de ses sujets joyeuse. Ce monarque invisible avait des dossiers sur tout le monde. Il savait les affaires de chacun, les idées de chacun, la science et les capacités de chacun, ses vices et ses vertus, ses amourettes, ce qu'on faisait, ce qu'on disait, ce qu'on pensait d'une extrémité à l'autre de l'Espagne. On comprend de quel poids pesait sur les esprits cette surveillance occulte, dont les effets éclataient aux yeux par une infinité de disgrâces soudaines, de confiscations et de supplices dont le tableau est

dans toutes les histoires. L'incertitude du lendemain empêche l'homme de s'épanouir et de s'adoucir. L'Espagne de Philippe II est d'une indifférence sauvage à la souffrance d'autrui.

Les affaires ne se trouvaient pas mieux que les personnes d'avoir sur le trône un si grand plumitif. Le roi croyait trop aux vertus magiques du papier noirci. Le peuple manquait de pain? Il n'y avait qu'à écrire de lui vendre le blé à tel prix. Les souliers étaient trop chers? Vite on écrivait pour défendre d'exporter les cuirs. Il ne s'agissait que d'écrire pour tout, de ne rien oublier, et on aurait la vie à bon marché. On protégeait le paysan contre les pertes de temps en lui défendant d'aller vendre son blé à plus d'une certaine distance. On protégeait le tisseur en défendant le commerce de la laine, le fermier en défendant le commerce des bestiaux. Les fabricants fermaient leurs ateliers, les négociants leurs boutiques, les fermiers abandonnaient leurs champs. La Faim s'abattit sur la proie qu'on lui livrait, la Faim qui exaspère ou déprime, qui avait changé en pierre les cœurs de l'aveugle et du prêtre de Lazarillo, en boue l'âme de leur serviteur. Le noble écuyer lui-même avait subi son influence féroce. A Saint-Quentin, on vit le soldat éventrer les morts et leur arracher les entrailles [1].

On souffrait déjà sous Charles-Quint, mais le roi offrait à son peuple les compensations d'une moisson

1. « Los abrian por los estomagos; yo vi uno que le sacaron las tripas por el estomago. » (*Récit d'un capitaine espagnol.*)

de gloire, d'héroïsme, de poésie, d'aventures et de coups de fortune. Il ouvrait à son imagination de grandes échappées. On espérait toujours vivre un roman, avoir quelque bonheur imprévu et inouï, avec un prince sujet aux boutades romanesques, entreprenant, remuant, sans cesse à courir l'Europe et la Méditerranée et aimant les braves, leur souriant, les flattant. Que sa politique fût rusée et même quelque chose de plus, c'était son affaire : le soldat ne s'en occupait pas, ni le compagnon en route pour le Pérou.

Sous son fils, l'horizon se rétrécit et les échappées se ferment. Le nouveau souverain n'aime que les gens de bureau comme lui. La détresse financière aidant, il oublie la solde de ses troupes, il oublie leurs vivres. Adieu les beaux plumets et les beaux rubans! adieu les pimpants uniformes qui donnaient au régiment l'air d'être composé « de capitaines! » adieu les honneurs et les caresses! Le roi ne ménage pas davantage les rêves éclos en écoutant les récits sur le Nouveau-Monde. Il confisque cinq ans de suite l'argent rapporté par les aventuriers et les marchands. A quoi bon partir, alors?

La vie menaçait de devenir monotone et ennuyeuse dans l'Espagne de sainte Thérèse et de don Quichotte. L'esprit chevaleresque, surexcité par Charles-Quint très au delà, il faut le reconnaître, de ce que comportait l'époque, restait en partie sans emploi. Il en était réduit à chercher un refuge dans la gueuserie, où l'on ne se ravalait point par le travail, où l'on s'en allait, libre et fier, « par ce monde de

Dieu ». Nous l'avons vu pousser l'écuyer de Lazarillo sur la pente au bas de laquelle l'attendaient le bâton du vagabond et la besace du mendiant. Beaucoup eurent le même sort parmi la petite noblesse. L'hidalgo qui ne voulait pas prendre une alène ou vendre de la chandelle, et qui ne pouvait pas conquérir le Pérou, se fit moine ou gueux. L'écolier avide d'indépendance et de grand air se jeta parmi les *picaros*. L'horreur de ce qui est bas et plat, mesquin et bourgeois, joint à des notions grandioses, mais folles, sur l'honneur, contribua à peupler l'Espagne de drôles, au moment précis où cette même horreur inspirait à sainte Thérèse le dégoût de la dévotion facile et la haine des couvents commodes. Des aspirations communes vers la vie grande et héroïque enfantèrent, d'une part, les carmélites; de l'autre, les héros picaresques. Une seule source produisit en haut un courant de sublimité, en bas un courant d'ignominie.

Cependant, même pour les gueux, le métier se gâtait. « Plus donne le dur que le nu », disait le vieil aveugle, et il y avait tant de nus à présent en Espagne, que les aumônes tarissaient. Tolède elle-même, la superbe Tolède était humiliée et déchue. Pindaro, qui l'avait connue dans sa splendeur, eut le cœur serré en la retrouvant, après une longue absence, « ruinée et déserte, sans habitants, sans commerce, sans aucune trace de l'antique opulence ». Manger à sa faim, quand on était un pauvre homme, devint une façon de miracle. Lorsqu'il se produisait, les Lazarillos n'avaient garde de s'en-

quérir si le miracle venait de Dieu ou du diable; on ne s'exposait pas à être obligé de refuser un dîner. Le nôtre veillait soigneusement à ce qu'on ne troublât point son heureuse ignorance. « Lorsque je sens, dit-il, que quelqu'un veut y faire allusion, je l'arrête et lui dis : — Écoutez, si vous êtes mon ami, ne me dites rien qui me chagrine, car je ne tiens pas pour mon ami celui qui me cause de la peine, surtout si c'est pour me mettre mal avec ma femme, qui est la chose du monde que j'aime le plus.... Je jurerais sur la sainte hostie qu'elle est aussi femme de bien qu'aucune autre qui vive en l'enceinte de Tolède; et qui me dira le contraire, je le tue.... — De cette manière, on ne me dit rien, et j'ai la paix dans ma maison. » Être repu : ces deux mots résument pour lui l'art de vivre. C'est la leçon que lui ont apprise les terribles nuits passées jadis à adorer et à baiser le pain où il lui était interdit de mordre.

Il était à craindre que son ancien maître l'écuyer n'arrivât sur ses vieux jours à la même conclusion, en punition d'avoir été dans sa jeunesse sans pitié pour sa chair. C'eût été un grand malheur, car les âmes comme la sienne sont le sel de l'humanité, et leur déchéance est un deuil pour tous. Mais il n'en a rien été. J'ai rencontré l'écuyer de Lazarillo dans une rue de Grenade, il y a peu d'années; il est toujours digne de notre respect.

Il était bien vieilli. L'âge l'avait blanchi et cassé; ses robustes épaules s'étaient voûtées et ses genoux tremblaient en marchant. Il avait abandonné le soin de sa personne; sa longue barbe grise était en

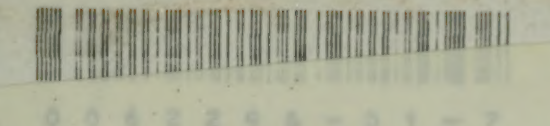
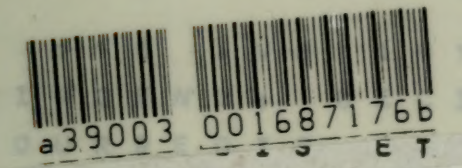
désordre, ses cheveux pendants et sales, et il était vêtu de haillons. La vieillesse sénile avait obscurci son esprit, et il me suivait en tendant la main. Je ne le reconnus pas d'abord.

Je m'étais perdu dans les ruelles du quartier arabe, où les maisons se rejoignent presque par le haut. Je voulus faire gagner à ce mendiant son aumône. Je lui demandai mon chemin et lui tendis une pièce de monnaie. Il retira vivement sa main, redressa sa haute taille et se drapa, d'un geste large et superbe, dans les lambeaux de son grand manteau. Je le considérais avec curiosité. Il m'indiqua ma route, ôta son grand feutre percé, s'inclina profondément et s'éloigna. Il m'avait rendu un service : il ne pouvait plus accepter mon aumône. Je le regardais s'en aller, du pas fier et balancé dont il traversait le Zocodover, il y a trois siècles, pour aller lancer des œillades aux jolies filles dans la prairie du bord du Tage, et ce fut alors que je le reconnus. C'était bien lui, le noble Castillan, frère du héros de Calderon, et je me réjouis en mon cœur de ce que la romantique Espagne, parure de l'Europe, n'était pas morte.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

744-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-10.



a39003 001687176b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 04 10 14 6